

REVUE
HISTORIQUE

General

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEUR :

SÉBASTIEN CHARLÉTY

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
Cicéron, de Orat., II, 15.

SOIXANTE-CINQUIÈME ANNÉE

TOME CENT QUATRE-VINGT-DIXIÈME

Année 1940

BULLETINS CRITIQUES

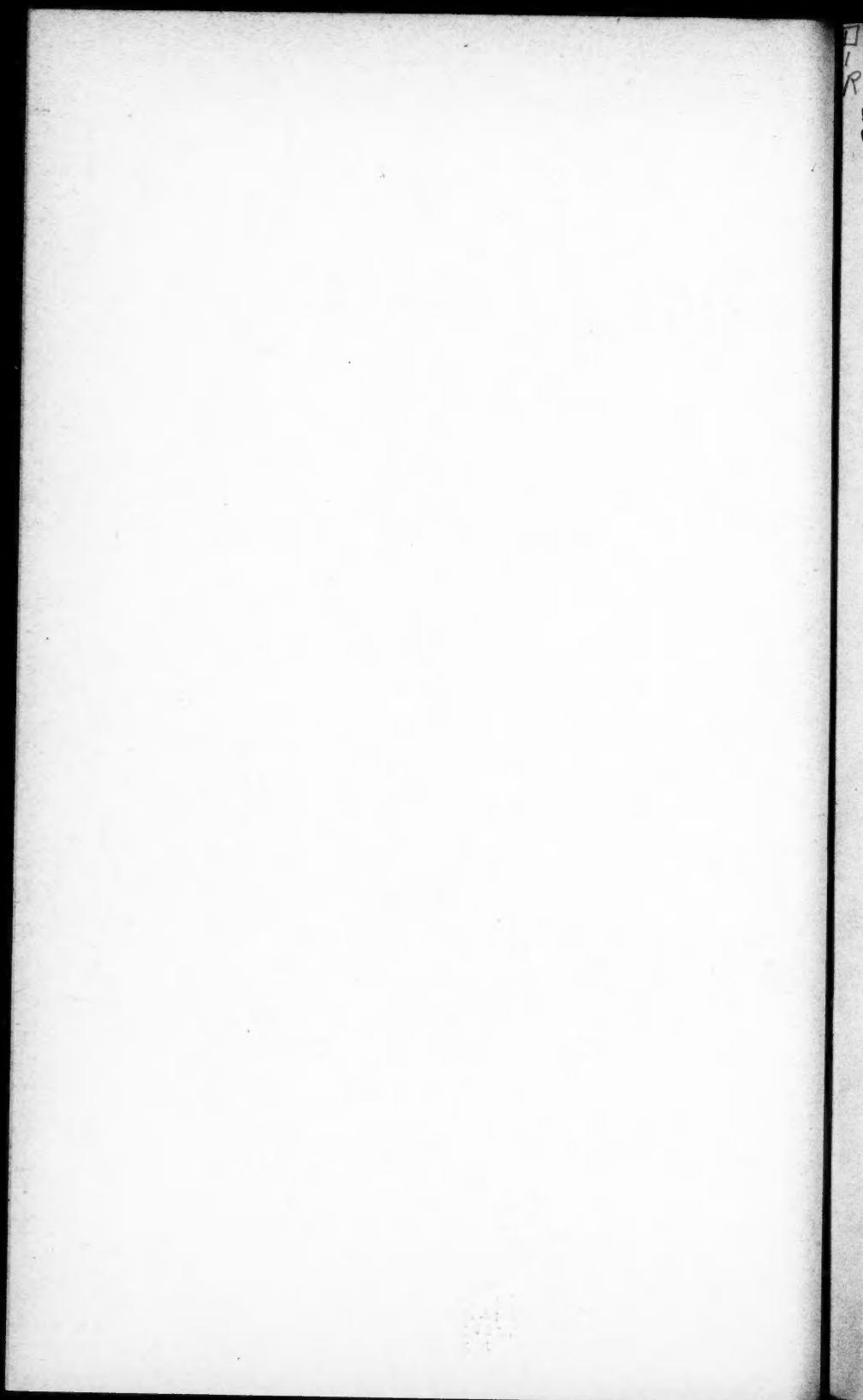


LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI^e

PARIS

—
1940



1
196
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JUN 26 1940

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD



ALCAN

BULLETINS CRITIQUES

JEAN GAGÉ

*Les fouilles et les études d'archéologie en France
depuis vingt ans.* 1

PAUL CLOCHÉ

Histoire grecque (1935-1939) (1^{re} partie) 27

ANDRÉ FUGIER

*Histoire contemporaine d'Espagne (1788-1923)
(1^{re} partie)* 60

T. CXG. Fascicule 1

Janvier-Mars 1940

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

REVUE HISTORIQUE

DIRECTEUR :

SÉBASTIEN CHARLÉTY

MEMBRE DE L'INSTITUT

RECTEUR HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DE PARIS

COMITÉ DE RÉDACTION :

Marc BLOCH, professeur à la Sorbonne; Georges BOURGIN, conservateur aux Archives nationales; Henri HAUSER, professeur honoraire à l'Université de Paris; Georges LEFEBVRE, professeur à la Sorbonne; Paul MANTOUX, directeur de l'Institut universitaire des Hautes Études internationales de Genève, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers; Ch.-Edmond PERRIN, professeur à la Sorbonne; Charles PETIT-DUTAILLIS, membre de l'Institut, directeur de l'Office national des Universités et Écoles françaises; André PIGANIOL, professeur à la Sorbonne; Pierre RENOUVIN, professeur à la Sorbonne; Charles RIST, professeur honoraire à la Faculté de Droit; Charles SEIGNOBOS, professeur honoraire à la Sorbonne.

Secrétaires de la Rédaction : Ch.-André JULIEN et Maurice CROUZET, agrégés de l'Université.

RÉDACTION : 7, place de la Sorbonne (Presses Universitaires de France), le mercredi, de 14 heures 30 à 17 heures.

Administration et abonnements : Presses Universitaires de France, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6^e.

ABONNEMENTS ANNUELS à partir du 1^{er} janvier 1940

France et Colonies : **150** francs.

Étranger tarif 1 : **180** francs; tarif 2 : **200** francs.

La livraison : **Mémoires et Études**, 30 francs; **Bulletins critiques**, 15 francs.

Compte de chèques postaux : Paris 392-33.

AVIS IMPORTANT. — Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme d'un franc.

Les demandes en duplicata de numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de quinze jours après réception du numéro suivant.

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Georges Bourgin. Histoire de l'Italie au XIX^e siècle.

Fernand Braudel. Histoire de l'Espagne aux XVI^e-XVIII^e siècles.

Raoul Busquet. Histoire de Provence.

Paul Cloché. Histoire de la Grèce ancienne.

A. Fugier. Histoire de l'Espagne au XIX^e siècle.

André Gain. Histoire de Lorraine.

F.-L. Ganshof. Histoire de l'Allemagne au Moyen Âge.

G. Gazier. Histoire de la Franche-Comté.

Paul Henry. Histoire de Roumanie.

André Perroy. Histoire de l'Angleterre au Moyen Âge.

Ch.-H. Pouthas. Histoire de France, 1815-1870.

E. Préclin. Histoire des États-Unis.

H. J. Smit. Histoire des Pays-Bas.

Paul Vaucher. Histoire de l'Angleterre. Époques moderne et contemporaine.

LES FOUILLES ET LES ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE

EN FRANCE DEPUIS VINGT ANS¹

Ayant à vous entretenir des fouilles récentes intéressant l'antiquité romaine en France — et je prendrai mon point de départ chronologique autour des années 1920-1926 — il me sera permis de commencer par un hommage à la mémoire de trois éminents savants de mon pays, qui, soit par leurs fouilles ou leurs travaux de musée, soit par leurs œuvres écrites, soit et encore davantage sans doute par l'élan qu'ils savaient communiquer autour d'eux à tous les chercheurs, ont singulièrement mérité, tout à la fois, de notre histoire gallo-romaine et des études romaines qui nous sont chères à tous : Salomon Reinach, mort en 1932, après avoir longtemps dirigé le musée d'Antiquités de Saint-Germain et fécondé de ses suggestions tous nos champs de recherche ; Camille Jullian, disparu en 1933, après un enseignement éclatant au Collège de France et la construction, heureusement achevée, de sa monumentale *Histoire de la Gaule* ; enfin, le commandant Émile Espérandieu, Nimois passionné d'antiquité latine, qui vient, il y a quelques jours, d'achever en grand savant une carrière commencée dans l'armée. Ces disparitions successives ont fait un vide douloureux dans l'équipe de nos maîtres historiens et archéologues. Je pense, cependant, vous montrer, par mon exposé et par l'analyse de quelques découvertes qui sont tout à fait récentes, que la cause de nos études romaines et gallo-romaines demeure parfaitement vivante, et bien servie.

C'en est un bon signe, déjà, que l'attention croissante avec laquelle le public scientifique de chez nous et même le public tout court envisagent une organisation plus rationnelle et plus méthodique des recherches rela-

1. Cette conférence aurait dû être faite à Rome, à l'*Istituto di Studi romani*, le 11 avril dernier. Elle sera simplement publiée par la revue de cet Institut, en italien. Il nous a semblé intéressant qu'elle puisse être lue aussi en français.

L'auteur exprime sa vive gratitude : au professeur Albert GRENIER, qui a mis à sa disposition, outre les ressources de ses *Chroniques gallo-romaines*, un grand nombre de documents inédits (rapports de fouilles, photographies, etc.), et au docteur Glauco NATOLI, lecteur d'italien à la Faculté des lettres de Strasbourg, qui s'est amicalement chargé de traduire le présent texte en langue italienne.

tives aux antiquités nationales. Je ne trahis aucun secret en confessant que ces recherches, en France, n'ont pas connu jusqu'aux années récentes, et ne connaissent aujourd'hui encore qu'incomplètement, d'une part, les rigoureuses protections juridiques (protection des sites archéologiques), d'autre part, les soins attentifs et coordonnés des pouvoirs publics que le développement de l'archéologie et le perfectionnement de ses techniques rendent impérieusement nécessaires : le hasard ou l'initiative privée a eu parfois trop de part, ou, plutôt, les initiatives privées ou collectives, souvent remarquables, comme celles de tant d'actives Sociétés scientifiques locales, en faveur de recherches déterminées et d'intérêt général, ont quelquefois manqué de l'appui officiel et des larges subventions qu'elles méritaient. Ceci dit en toute franchise, je dois dire aussi que des progrès notables viennent d'être faits ; que nous avons aujourd'hui, sinon la remarquable organisation dont votre Service des Antiquités donne le modèle, du moins les cadres essentiels d'une organisation méthodique : commissions où siègent régulièrement nos meilleurs maîtres en histoire ou en archéologie antique (il y en a deux dans cette salle, qui sont mes propres maîtres), liens organiques ou personnels entre les organismes de direction technique des fouilles (Monuments historiques) et les Sociétés savantes ou les Universités chargées de l'exploitation et des publications : problème de la collaboration, partout nécessaire, entre l'« architecte » et l'« archéologue ». Ajoutons que la dispersion des initiatives et des recherches ne manque pas d'avoir sa contre-partie favorable : que de découvertes importantes qui n'eussent pu être faites, ni même prévues, sur notre sol, sans la libre intervention ou du moins l'étroite collaboration d'un ou plusieurs hommes du pays, de la ville de province, parfois du village : bonnes volontés de toute origine sociale, qui vont — quelques exemples vous le montreront tout à l'heure — de l'amateur ou de l'érudit local, médecin, abbé, etc., à l'instituteur ou au facteur rural. Avec une culture et une formation extrêmement variables, tous ces chercheurs apportent en commun une connaissance des lieux et du passé local, une intimité avec le paysage historique de leur coin de terre, qui sont d'un prix irremplaçable, surtout lorsqu'elles peuvent mutuellement se contrôler. Pour ne retenir comme exemples que trois chantiers de fouilles de France méridionale, que j'aurai tout à l'heure à vous présenter dans leur état le plus récent, sachons que l'animateur des fouilles de Fréjus est le docteur Donnadiou, un Lorrain naturalisé Provençal ; celui des fouilles de Vaison-la-Romaine, l'abbé Sautel, aidé par les subventions d'un mécène alsacien ; ceux des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges sont plusieurs, et l'on ne peut dire à qui l'on doit le plus : à l'instituteur de la petite ville, M. Sapène, directeur des chantiers et du musée ; à M. Lizop, professeur d'un lycée voisin, auteur du livre-monographie sur la ville romaine, sans parler des maîtres de l'Université de Toulouse, auxquels est confiée la surintendance générale et parfois la publication des fouilles.

Pour que ces bonnes volontés et ces connaissances dites « locales » soient efficaces, il suffit qu'une direction générale de travail, des principes et des méthodes pratiques leur soient proposés : c'a été pendant de longues années la tâche lourde, mais essentielle, de Camille Jullian, par ses *Chroniques gallo-romaines* et ses innombrables lettres échangées avec tous les chercheurs ; c'est aujourd'hui, à la même place, celle de M. Albert Grenier, son successeur dans la chaire du Collège de France, dont le *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, suite du Déchelette, ne quitte pas la table de travail de nos archéologues « gallo-romains », grands ou petits.

I. — DE LA « GALLIA GRAECA » A LA « GALLIA ROMANA »

Les fouilles ou découvertes de Provence et de Languedoc.

Plutôt que de vous promener de chantier en chantier au gré de la géographie ou de la chronologie des fouilles (la plupart s'échelonnent, d'ailleurs, sur une série d'années et se comptent par « campagnes »), mon propos est de vous montrer quelles sont les clartés que les fouilles systématiques ou les découvertes récentes projettent respectivement sur les différentes phases de la domination romaine sur le sol de la Gaule.

Si nous regardons, pour commencer, cette Gaule Narbonnaise, la première conquise par Rome, et la plus vite romanisée, il nous semblera d'abord que les recherches les plus récentes — qu'il s'agisse des fouilles de MM. Rolland et de Brun sur le site de Saint-Rémy-en-Provence, le *Glanum* de l'Antiquité, du même M. Rolland à Saint-Blaise, près des Martigues (Bouches-du-Rhône), ou de celles de M. l'abbé Sigal, de MM. Bonnet, Coulouma, etc., sur les sites des « oppida » d'Ensérune, de Montlaurès, de Substantion (Sextantio), etc. — intéressent seulement l'archéologie préromaine : ce que ces recherches fort intéressantes ressuscitent, en effet, c'est la « Gallia Graeca », à travers laquelle, du VI^e au II^e siècle avant notre ère, l'influence hellénique a rayonné, soit de Marseille la Phocéenne, dont la forteresse de Saint-Blaise était sans doute comme un avant-poste et Glanum-Glanum une sorte de colonie commerciale, soit directement des pays grecs de l'Égée : influence qui, dans le Languedoc, des Pyrénées au Rhône, s'est superposée et mêlée de façon originale à un fonds de civilisation ibérique, et plus tard celtique (Montlaurès), et qui, en Provence, entre le Rhône, la Durance et la mer, a fait reculer Ligures et Celtes, ou Salyens¹.

En fait, toutes ces fouilles permettent aujourd'hui d'écrire avec plus de sécurité la préface de l'histoire de la conquête romaine en Narbonnaise.

1. Voir, sur les découvertes relatives à cette *Gallia Graeca*, le rapport d'ensemble de R. DEMANGEL dans les *Actes du Congrès G. Budé de Nîmes*, 1932 (Paris, Belles-Lettres), et les communications annexes des savants locaux (SIGAL, MOURET, etc.) ; de même — pour Glanum surtout — les *Actes du (2^e) Congrès G. Budé de Nice*, 1935 ; sur les fouilles de Saint-Blaise, cf. H. ROLLAND, dans *Revue des Études anciennes*, 1937, p. 111-124.

Elles éclairent particulièrement ces deux phénomènes : d'une part, ce qu'il y a à la fois de continuité de civilisation et de variantes topographiques entre l'époque ibéro-grecque ou celto-grecque et l'époque romaine : Narbonne succède à Montlaurès, comme Aix (Aquae Sextiae) succède à l'oppidum indigène d'Entremont : déplacement de quelques kilomètres seulement, de l'acropole-forteresse au poste ou à la colonie romaine, établie sur des hauteurs plus modérées, ou plus voisines de la route, du fleuve ou de la mer : transfert qui préfigure, sur une petite échelle, celui des grandes capitales de la Gaule Chevelue sous Auguste... ; d'autre part, la relative profondeur de l'influence hellénique en ces pays, et ce qu'elle était en train de gagner au moment même où les Romains sont venus : il est très caractéristique que la « Maison hellénistique » de Glanon, la découverte la plus importante faite par M. Rolland, ait été construite en plein II^e siècle av. J.-C., juste avant, voire peut-être juste après la conquête romaine de 124-120, et que, d'une façon générale, la petite colonie de Marseille ait atteint son apogée en ce même II^e siècle¹. Il nous devient plus aisé de comprendre le succès rapide de la civilisation romaine, préparée par celle de l'hellénisme, et particulièrement l'empreinte hellénique qui, pendant au moins un siècle, restera si frappante dans la plupart des monuments romains élevés en Narbonnaise : dans les villes de la vallée du Rhône comme Saint-Rémy, Orange et Vaison, mais aussi dans une ville pyrénéenne comme Saint-Bertrand-de-Comminges.

Entre le col pyrénéen du Perthus où s'élevait le trophée de Pompée vainqueur de Sertorius et la corniche des Alpes-Maritimes où Auguste élèvera le sien (La Turbie), deux monuments triomphaux qui évoquaient les passages mythologiques d'Hercule, toute la Gaule Narbonnaise nous apparaît aujourd'hui singulièrement riche en trophées romains : MM. Donnadieu et Couissin ont revendiqué naguère pour la campagne d'Opimius contre les Ligures Oxybiens et Déciates, en 154 av. J.-C., le fruste monument de Biot, conservé au jardin d'Antibes, qui marquait sans doute le champ de bataille d'Aegitna : témoin d'un art encore simple et rude, que l'influence pergaménienne n'est pas encore venue enrichir². E. Espérandieu a cru pouvoir considérer comme un trophée en forme de tour la fameuse « Tour Magne » qui se dresse au-dessus de Nîmes : ce serait le souvenir laissé par Domitius Ahenobarbus, près de sa voie, via Domitia, de sa conquête en Languedoc, et peut-être de la soumission de ces Volsques Arécomiques qui n'a pas fait de bruit dans l'histoire³. Quant au trophée augustéen de la Turbie, vous en avez vu l'image, telle qu'elle résulte des récentes restaurations de M. Formigé, à la *Mostra augustea della Romanità*. En tenant compte de monu-

1. Voir la plaquette de H. ROLLAND, *La maison hellénistique de Glanon*, et M^{lle} FABRE, dans *Rev. Ét. anc.*, 1934, p. 366-379 ; ROLLAND, *Saint-Rémy-de-Provence*, 1934.

2. D^r DONNADIEU-P. COUISSIN, *Egîna et le monument de Biot*, dans *Rev. arch.*, 1931, XXXIII, p. 69-101.

3. E. ESPÉRANDIEU, *La Tour Magne*, 1931.

ments semblables connus seulement par les textes, notamment du trophée — ou temple? — double (à Mars et à Hercule) que Fabius Allobrogicus et le même Domitius auraient élevé au confluent du Rhône et de l'Isère après leur victoire de 121 sur les Celtes, on est désormais en mesure de retracer, dans ce cadre provincial, l'histoire d'un type de monument romain qui semble justement avoir parcouru en ces deux siècles les étapes essentielles de son évolution architecturale¹.

II. — « GALLIA NARBONENSIS »

Quelques villes romaines de Gaule méridionale : Fréjus, Vaison, Saint-Bertrand-de-Comminges.

Dans cette Gaule dite Transalpine, puis Narbonnaise, la romanisation était déjà passablement avancée, autour de ses deux premiers foyers, Narbonne en Languedoc, Aix-en-Provence, lorsque la conquête de la Gaule Chevelue par César, son long proconsulat de conquérant et ses mesures ultérieures pendant la guerre civile (siège de Marseille, fondations coloniales) l'ont d'emblée portée à sa plénitude. De César et plus encore d'Auguste datent, dans la plupart des villes romaines du Midi, les monuments principaux, l'essor urbain et la prospérité. Il est dommage que le site de Narbonne ne se prête qu'assez mal à des fouilles importantes : la « colonia Narbo Martius », sur la fondation de laquelle (en 118 av. J.-C.) plusieurs études récentes ont apporté de nouvelles lumières (ne serait-elle pas figurée symboliquement, selon certains archéologues, dans les deux bas-reliefs de l'autel de Domitius Ahenobarbus?), capitale de la province au moins jusqu'au II^e siècle de notre ère, aurait beaucoup de secrets à nous livrer, notamment dans son sanctuaire du culte de Rome et d'Auguste, dont provient, on le sait, une inscription capitale, sans doute la lex du temple et du flaminat provincial, ou du « concilium » lui-même ; je ne crois pas, soit dit en passant, que les derniers interprètes de ce document aient eu raison de le dater du règne de Tibère : comment admettre pour ce prince, sur un document aussi officiel, la titulature anormale « imperator Caesar »? — Jadis, M. Rouzaud avait fouillé et étudié les ports antiques de la ville : ports singuliers, à la fois maritimes et fluviaux, série d'« échelles » à partir desquelles les marchandises devaient être acheminées vers la ville elle-même, et de là prendre la via Domitia ou l'embranchement vers Toulouse, par la route de l'Aude. Récemment, M. Sigal a repris les fouilles à l'emplacement du forum de la colonie ; sous le Capitole, il a retrouvé un curieux crypto-portique qui a pu servir de magasin².

1. Le sujet a été traité en 1937, à la Sorbonne, par M. Gilbert-Ch. PICARD, actuellement membre de l'École de Rome.

2. Cf. Ph. HELENA, *Les origines de Narbonne*. Paris, 1938.

A Arles, il nous suffira de signaler les recherches patientes et fructueuses de M. F. Benoit, tant dans les richesses des musées — le musée Lapidaire surtout, où vient d'être reconstituée par ses soins une statue colossale et héroïque d'Auguste¹ — que sur les chantiers de fouilles, notamment à travers les nécropoles antiques (j'y reviendrai spécialement tout à l'heure) et à travers les descriptions anciennes de ruines ; c'est ainsi qu'on voit un peu plus clair, grâce à lui, dans la localisation et l'architecture de la basilique civile, probablement voisine des remparts sud de la colonie².

A Orange, des fouilles encore inédites de M. Formigé viennent de dégager, au voisinage du théâtre, dont l'image vous est familière et qui est si remarquablement conservé dans son architecture et dans sa patine, un nouveau quartier et un Gymnase ; cependant que l'inscription cadastrale déjà connue a fait l'objet d'études précises.

Mais les trois principaux ensembles archéologiques romains de la France méridionale sont sans conteste ceux de Fréjus, ou Forum Julii, en Provence maritime, près de l'embouchure de l'Argens et de la ville actuelle de Saint-Raphaël, de Vaison en Vaucluse, entre le Rhône et le Mont Ventoux, enfin de Saint-Bertrand-de-Comminges, l'antique Lugdunum Convenarum ; à vrai dire, je n'ignore pas que cette dernière ville, bâtie au pied des Pyrénées, sur le cours supérieur de la Garonne, fit partie sous le Haut-Empire de la Gallia Aquitania et sous le Bas-Empire de la nouvelle province de Novempopulanie ; mais, de son fondateur Pompée à Auguste, elle avait relevé de la Narbonnaise, et toute son histoire se rattache étroitement à celle de la Gaule méditerranéenne ; je l'étudierai donc à cet endroit.

a) *Forum Julii : le port militaire :*

Fréjus — Forum Julii — fut, à l'époque romaine, deux choses : d'une part, une ville, colonia Octavianorum fondée par Auguste au lendemain d'Actium sur le site d'un marché routier de César ; d'autre part, un port militaire et un arsenal naval qui vécurent au moins sous Auguste et ses premiers successeurs³. Les recherches du Dr Donnadiou et de M. Formigé ont porté sur les deux champs de fouilles : celui de la colonie, aujourd'hui en partie occupé par le bourg de Fréjus, mais dont subsistent des ruines importantes (théâtre,

1. Cf. F. BENOIT, *Le musée lapidaire (d'Arles)*, 1936 ; Id., *La statue d'Auguste du musée d'Arles*, dans *Monuments Piot*, XXVI, 1938. Sur les découvertes gallo-romaines concernant Auguste et son temps, cf. notre précédente étude sur *Gli studi francesi sulla figura e l'opera di Augusto...*, dans les *Quaderni Augustei*, publiés par l'Istituto di Studi Romani, 1937-1938.

2. F. BENOIT, *La basilique d'Arles*, dans *Rev. arch.*, 1938, p. 212-232 ; voir aussi, du même auteur, l'étude sur *Les voies romaines d'Espagne sur le territoire d'Arles*, dans *Rev. Ét. anc.*, 1938, p. 133-148.

3. Voir principalement : Dr DONNADIEU, *La Pompée de la Provence. Fréjus*, Paris, 1927 ; Id., *Fréjus, le port militaire du Forum Julii*, dans la collection « Le Monde romain », Belles-Lettres, 1935. Sur le comblement du port romain, J. FORMIGÉ, dans *Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1937, p. 67.

amphithéâtre, aqueduc, etc.), et celui du port-arsenal ; mais c'est surtout à la restitution méthodique du port antique qu'il a consacré ses efforts depuis une dizaine d'années. Voici les résultats, qui suffisent à sa récompense : utilisant une lagune existante, les Romains ont aménagé là un port polygonal remarquablement protégé tout alentour par des remparts et des quais et défendu à ses deux angles principaux par deux camps garnis de tours et de casernements ; le bassin, presque fermé, communiquait avec la mer par un chenal étroit, que devait fermer la nuit une chaîne tendue entre deux tours semi-cylindriques ; du côté opposé, le D^r Donnadiou et M. Carcopino ont montré quelles étroites ressemblances il y a entre l'architecture et le fonctionnement présumé de ce port et l'organisation ultérieure du port marchand et annonaire d'Ostie ; le mouvement des bateaux depuis l'entrée, réglé par une « Capitainerie », devait s'y dérouler de la même façon, avec amarrage aux quais respectifs ; point de « docks », toutefois, à Fréjus, qui ne fut en principe qu'une base pour une flotte de guerre. La revanche et la rare curiosité de Fréjus est son *Praetorium* naval, l'objet des principales fouilles du D^r Donnadiou : quartier général du préfet qui devait commander l'escadre au temps d'Auguste, situé au fond du port et contigu au camp nord-est, il paraît avoir comporté une maison pour le commandant et une série de salles à destination administrative. Même si l'on doit, à l'avenir, peut-être, renoncer à certaines attributions trop précises, que les inscriptions tardent, hélas ! à venir appuyer, par exemple, celle d'un « auguratorium », plus encore l'identification d'un « mundus » (?), il faut retenir cet ensemble de constructions comme un spécimen extrêmement intéressant de l'architecture militaire des Romains, à la fois par son rôle, qui est ici naval, et par sa date, singulièrement ancienne : car les fouilles et les marques de briques, confirmant les textes, témoignent que tout cela fut construit d'un coup, sans doute quelques années avant la colonie voisine (vers 38, pour lutter contre Sextus Pompée?), et ne subit aucune restauration antique : il est probable, en effet, que la flotte proprement militaire de Fréjus fut supprimée dès le 1^{er} siècle de l'Empire. La « Pompéi de la Provence », comme aime à l'appeler son historien, est un des sites romains de France qui se prêteraient le mieux à une exhumation totale et à une présentation méthodique.

b) *Vasio Vocontiorum* :

Il y a trente ans que l'abbé Sautel a commencé de s'intéresser aux ruines romaines de Vaison sur l'Ouvèze, en Vaucluse ; le site était déjà bien connu avant la grande guerre ; mais les principales fouilles datent des quinze dernières années et continuent de se développer régulièrement, quartier par quartier ; elles révèlent périodiquement des objets d'art — bronzes, statues — dont la qualité est particulièrement honorable et qui font dès maintenant du musée local un lieu d'étude intéressant¹.

1. Voir surtout : J. SAUTEL, *Vaison dans l'Antiquité*, 3 vol. Avignon et Lyon, 1926-1927 ;

Vasio était, depuis le dernier siècle avant notre ère, la capitale du Sud du peuple celtique des Voconces — peuple qui avait lutté en 124 et 121 aux côtés des Allobroges, mais s'était vite accommodé, semble-t-il, de la paix romaine ; nous sommes là dans le lumineux pays de Vaucluse, chanté par Pétrarque. Ville alliée, puis colonie, Vaison était assez romanisée dès le début de l'Empire pour donner à Rome, selon toute vraisemblance, plusieurs citoyens éminents : un gouverneur de Germanie, Duvidius Avitus, l'historien Trogue-Pompée ou plutôt son aïeul, né Voconce, surtout le préfet du prétoire célèbre de Néron, Afranius Burrhus, qui fut patron de la cité : c'est en souvenir de cet homonyme antique que M. M. Burrus subventionne aujourd'hui généreusement les fouilles. Comme à Fréjus, d'où l'on a récemment montré que provenait sans doute le Cornelius Gallus de l'époque augustéenne, et où Tacite, plus tard, eut des attaches, ce canton de Narbonnaise avait atteint, dès le 1^{er} siècle, la plénitude de la romanisation : « Italia verius quam Provincia », suivant le mot de Pline l'Ancien. Les fouilles ont restitué dès maintenant une partie importante de la ville antique : celle-ci, on le notera, s'est développée essentiellement sur la rive droite de l'Ouvèze, plaine et colline de Puymin. Le bourg médiéval, sur l'acropole de la rive gauche, a bien des chances de représenter l'emplacement de l'oppidum voconce qui dut précéder la ville romaine, et sans doute garder au moins quelques sanctuaires ; nous verrons bientôt à Saint-Bertrand-de-Comminges une situation assez analogue.

Ont été jusqu'ici dégagés : le théâtre d'abord, aménagé au nord de la colline de Puymin : théâtre de type normal et de dimensions moyennes : diamètre 96 m. (103 à Orange), un des théâtres gallo-romains qui, sous ce ciel encore méditerranéen, se prêtent fort bien, comme les vôtres, à des représentations modernes de pièces classiques ; ses ruines ont livré un certain nombre de bonnes statues : une d'Hadrien, une de Sabine, un Tibère dans le geste de l'*Adlocutio*... ; des Thermes non loin de là, de construction classique ; une importante demeure privée, à laquelle deux inscriptions ont amené l'abbé Sautel à attribuer le nom de « Maison des Messii » : avec ce nom, et celui de « Maison du buste en argent », qui va suivre, ne se croirait-on pas, en vérité, à Pompéi : de fait, l'intérêt principal, je crois, des dernières fouilles de Vaison est de nous faire connaître ce qui est si rare en Gaule, des quartiers d'habitation de provinciaux romanisés : et il semble bien qu'on y rencontre côte à côte les deux types irréductibles, la *domus* de maître et l'immeuble de rapport... Ce sont, selon M. Sautel, des immeubles de rapport qui bordaient les trois rues montantes du quartier nouvellement découvert (1932-1934), sur le versant oriental de Puymin. Quant aux *domus*, leur construction est du type classique, avec vestibule, atrium, tablinum, péristyle,

occulus, etc. ; mosaïques au sol ; parfois, fresques sur les murs, comme dans la maison dernièrement dégagée au quartier de la Villasse. Quelques statues et quelques bronzes, moins fins qu'à Pompéi, mais de bon aloi ; le buste en argent qui a donné son nom à une des maisons retrouvées est une assez belle pièce¹. D'une façon générale, on respire dans cette cité un air romain fortement imprégné d'hellénisme. Les fouilles ont aussi dégagé une construction curieuse, dont la destination n'est pas encore établie avec certitude : je veux parler du grand portique de 51 mètres de côté, voisin de la maison des Messii, à l'intérieur duquel aucun édifice n'a pu être retrouvé, et que l'abbé Sautel considère comme un portique de promenade publique, « Portique de Pompée », d'après un reste d'inscription (?). Ne dissimulons pas les incertitudes de plusieurs de ces identifications. Le plan général de la ville est du moins maintenant assez net, et les possibilités de fouilles restent grandes pour les années prochaines, notamment dans le nouveau chantier de la Villasse. La monographie de Vaison, publiée en 1937 par l'abbé Sautel, est une très bonne mise au point, que suivront des suppléments.

c) *Lugdunum Convenarum* :

A Saint-Bertrand-de-Comminges, des fouilles régulières ont eu lieu depuis 1922 ; elles ont acquis la célébrité, en même temps que suscité de vives controverses archéologiques, depuis la campagne de 1926 surtout, qui révéla le groupe des statues-trophées². L'origine de la ville antique est connue : Pompée la fonda, au retour de son expédition contre Sertorius, en groupant des rebelles (Espagnols ou Aquitains) ralliés près d'un oppidum ou d'un sanctuaire au pied des Pyrénées : on est là en pays ibéro-aquitain, encore qu'avant Pompée les Volsques Tectosages de Toulouse eussent probablement étendu leur domination sur ces tribus pyrénéennes (les Garunni?). Admirablement placée sur la Haute-Garonne, au carrefour de la route transpyrénéenne vers Toulouse et de la route transversale joignant le bassin garonnais à celui de l'Adour, la nouvelle cité, flanquée ou grossie, suivant l'époque, de l'établissement voisin des Consoranni (le Couserans actuel), a été ballottée entre la province de Narbonnaise, de laquelle elle a dû

1. Sur cette maison, voir l'étude annoncée de J. SAUTEL, dans les *Mélanges Georges Radet*, à paraître en 1940.

2. Voir surtout : R. LIZOP, *Les « Convenae » et les « Consoranni »*, *Histoire de deux cités gallo-romaines*, 1931 (Bibliothèque méridionale, 2^e série, t. XXXV) ; Id., *Les enseignements des fouilles de Saint-Bertrand*, dans *Annales du Midi*, avril 1935 ; voir aussi la série des *Rapports de la Commission des fouilles* (J. CALMETTE). Toulouse, 1936-1938. Sur les statues-trophées et les fragments d'inscriptions, cf. les deux brochures italiennes de M. Silvio FERRI, Rome, 1932 ; Ch. PICARD, *Observ. sur les statues de prisonniers et de trophées de Saint-Bertrand* ; B. SAPÈNE, *Au Forum de Lug. Conv. ; inscriptions du début du règne de Trajan*. Toulouse, 1938, avec la mise au point épigraphique d'A. GRENIER, dans *Rev. Ét. anc.*, 1938, p. 413-414. Pour la discussion artistique, cf. notre rapport sur l'Art provincial..., *Actes du Congrès G. Budé de Nice*, 1935, p. 150.

dépendre de Pompée à Auguste, et le district aquitainien de la Gallia Aquitania. Comme à Vaison, l'acropole où s'est développé le bourg médiéval est probablement l'ancien oppidum indigène et le sanctuaire du dieu Lug, dont la ville prit le nom, et, comme à Vaison, la ville romaine s'est répandue dans la plaine, entre l'acropole et la Garonne. De cette ville subsistaient quelques ruines connues, mais assez abîmées : un théâtre au pied de la colline (diamètre, 70 mètres), un amphithéâtre dans la vallée (Valcabrière). Les fouilles récentes de MM. Sapène et Lizop ont fait connaître le quartier du Forum et les édifices environnants : à l'ouest, une basilique civile de type absidal, de $54^m \times 12$; au nord, des thermes ; un grand monument à portique qui paraît être un temple. Surtout, un vaste péribole de $60^m \times 50$ environ, avec les restes de portiques, d'un podium au milieu et d'un autel en avant ; c'est là que furent trouvées, mutilées ou en fragments, les onze statues d'empereurs, de Barbares captifs et de Victoires qui, jointes à des restes de trophées proprement dits (arbre et armes), firent considérer l'ensemble de la construction comme un monument triomphal. En fait, les recherches ultérieures ont établi qu'il s'agissait d'un temple, dont le groupe des trophées aux statues devait constituer seulement la parure ; donc, très probablement, temple de Rome et d'Auguste ; le plan de l'édifice convient très bien à cette destination ; elle vient de recevoir une confirmation du déchiffrement tout récent de plusieurs inscriptions trouvées en avant du monument, sans doute les tituli de trois statues dressées sur piédestaux : une de Trajan, une de Plotine (année 100), une d'un magistrat de la ville qui est *sacerdos Romae et Augusti*, et préfet d'une aile auxiliaire, *Ala Ulpia Phrygum*.

Quand les statues en question revirent le jour, leur relative perfection provoqua la curiosité des meilleurs archéologues quant à leur date ; qu'elles fussent toutes contemporaines paraissait d'ailleurs évident. Les reflets d'art hellénisant qu'on y saisit du premier coup d'œil recommandaient d'abord l'époque hadrienéenne ; l'histoire, cependant, cherchant à expliquer ces représentations de Barbares vaincus et captifs par une expédition contemporaine, se tournait plutôt vers le règne d'Auguste (soumission des Aquitains, ou des Cantabres) ou de Claude (Bretons — il y a des restes d'un trophée *naval* ! — ou Germains), ou encore de Domitien (Germains encore, en ce cas). Les dernières découvertes, si elles ne résolvent pas complètement le problème, lui font du moins faire un très sensible progrès : il paraît maintenant établi qu'il y a un lien étroit entre les statues du trophée (et celles d'empereur) et les trois inscriptions du règne de Trajan, et qu'en effet l'ensemble de l'édifice, construit au début de l'empire, a subi vers ce moment une restauration générale. Dès lors, il redevient tentant de dater les sculptures du premier tiers du II^e siècle et — qu'on les attribue au règne de Trajan lui-même, ou seulement à celui d'Hadrien, ce qui rendrait mieux compte du style — d'y chercher une allusion à des entreprises militaires de l'*Optimus Princeps* ; en ce cas, d'ailleurs, le lieu de la découverte et le costume des cap-

tifs nous conseilleraient de préférer les Germains aux Daces ; faudrait-il songer aux campagnes de Trajan, Germanicus en 97, ou bien mettre le monument en relation avec ses expéditions antérieures sous Domitien : au temps où, nouvel Hercule, il avait conduit rapidement des troupes de renfort « inter ipsa Germaniae bella ab Hispania usque » (Pline, *Panég.*, 14)? Avait-il, alors, traversé le pays des *Convenae*? Voilà, en somme, bien des incertitudes encore.

En tout cas, ces belles statues, la chose est sûre, ont été sculptées dans le marbre des carrières du pays (Saint-Béat) ; donc, probablement, sur place et par des sculpteurs de la région ou de la province. On se rappelle que justement la grande villa de Chiragan, à Martres-Tolosanes, fouillée jadis par M. Joulin, et qui est voisine de Saint-Bertrand-de-Comminges, un peu en aval sur la Garonne, en plaine, avait étonné par l'exceptionnelle qualité de sculptures qu'elle avait livrées. Il est donc possible aujourd'hui de supposer l'existence, entre le 1^{er} et le 11^e siècle de l'empire, d'une « école de sculpture » travaillant dans le pays sur les marbres locaux et subissant fortement l'influence déjà ancienne de l'art hellénisant de la Provence.

Les inscriptions de Saint-Bertrand prouvent que Lugdunum Convenarum était un des postes de l'administration de l'impôt de la *quadragesima Galliarum* ; il reste à résoudre la question de son statut quant au culte impérial ; on a des raisons de croire que la cité, sous l'empire, quoique rattachée à une des *Tres Galliae*, fut associée aux cités de l'Aquitaine proprement dite, autour d'un temple provincial spécial qui aurait pu être à Lectoure, ou à Eauze. — Les découvertes faites depuis une quinzaine d'années prouvent en tout cas l'importance qu'y affecta le culte municipal des empereurs.

Des Pyrénées, revenons au Rhône : dans la cité de Vienne, riche d'un si beau passé romain, des travaux ont repris récemment, principalement en vue du dégagement du théâtre, jusqu'ici trop négligé. Comme à Nîmes, où, sans fouilles proprement dites, le commandant Espérandieu était arrivé, il y a quelques années, à restituer, avant l'inscription définitive en l'honneur des petits-fils d'Auguste que porta la Maison Carrée, un texte antérieur, nommant sans doute Agrippa, il résulte, d'un examen attentif du temple dit d'Auguste et Livie, que le joli temple de Vienne fut d'abord dédié au seul Auguste, et sans doute même de son vivant. Il faudra bientôt reprendre d'ensemble le dossier des origines du culte impérial, municipal et provincial, en Narbonnaise.

En Savoie, chez les Allobroges, signalons l'exploration des thermes antiques à Aix-les-Bains (*Aquae Gratiani*) : ces thermes, de construction intéressante, ont rendu quelques statues mutilées non négligeables : en particulier, celle d'une muse, de type hellénistique (fin 11^e siècle?), un torse d'homme

assez vigoureux (athlète ou guerrier), auquel s'ajuste une tête, qui est assez constantinienne¹.

Je signale pour mémoire, dans la même province, la découverte, qui remonte à 1912, de la patère d'argent des Fins d'Annecy, sur le site du *vicus* gallo-romain de *Boutae*, qui a été attentivement étudié par MM. Marteaux et Le Roux ; l'objet est au musée de Genève et a fait l'objet d'une savante étude de M. W. Deonna². Certaines circonstances de la découverte, la singularité de l'inscription (*Octavius Caesar*) et du style ont fait mettre en doute, de plusieurs côtés, son authenticité. Pour ma part, ayant eu l'occasion d'examiner de près la patère et les motifs qui la décorent, j'incline de plus en plus à accepter son témoignage, et, si on l'admet, la pièce aura une valeur singulière, tant dans l'histoire de l'orfèvrerie gallo-romaine que dans celle de la « légende d'Auguste ».

Comme l'empereur Claude, plaidant pour l'admission des sénateurs gaulois, je vous ai conduits peu à peu jusqu'aux frontières de la Gaule Narbonnaise, en un pays qui vous est familier : « *sed destricta iam Comatae Galliae causa agenda est...* ».

III. — « GALLIA COMATA » : LES TROIS GAULES IMPÉRIALES ET LA FRONTIÈRE RHÉNANE

a) *Les sites des campagnes de Jules César : Gergovie, Alésia, Uxellodunum ; les « ponts de fascines » dans l'Oise :*

Depuis le siècle dernier et les travaux du colonel Stoffel, l'archéologie celtique et romaine en France n'a cessé de s'intéresser d'une façon toute particulière à l'identification et à l'exploration des sites des batailles ou des sièges de César, notamment ceux des années décisives 52-51 ; de site en site, leur effort vise naturellement à reconstituer l'*itinéraire* des armées de Vercingétorix et de son vainqueur³.

Sur les sites reconnus, comme ceux de Gergovie et d'Alésia (Alise-Sainte-Reine, sur le Mont-Auxois), des fouilles régulières ont lieu, à Alésia surtout. Jusqu'à une époque toute récente, les découvertes les plus probantes, augmentées à Alésia par les indices toponymiques, n'avaient pu désarmer complètement certains doutes hypercritiques, ou certaines concurrences d'amour-propre local. De sorte que les utiles revues des fouilleurs, « *Pro Alesia* », « *Pro Gergovia* », etc., se trouvaient parfois obligées, bon gré mal gré, à

1. Cf. A. CHAUVEL et P. WUILLEUMIER, *Les thermes romains d'Aix-les-Bains*. Paris, 1936 (Soc. franç. d'arch.) ; P. WUILLEUMIER, dans *Actes du Congrès G. Budé de Nice*, p. 174.

2. W. DEONNA, *Le trésor des Fins d'Annecy*, dans *Rev. arch.*, 1920. Rappelons sur le site de ce *vicus* la monographie de Ch. MARTEAUX et M.-L. ROUX, *Boutae, vicus gallo-romain de la cité de Vienne*. Annecy, 1913.

3. Cf. le *Guide illustré des campagnes de César en Gaule* du regretté L. CONSTANS (Belles-Lettres, 1929) et les éditions des *Commentarii de Bello Gallico* procurées par le même savant,

prendre le ton du plaidoyer et à répéter les preuves évidentes. On peut considérer, depuis ces dernières années, que la cause est gagnée partout : l'Alaise du Doubs doit renoncer définitivement à toute prétention en face des droits d'Alise-Sainte-Reine : là, les fouilles méthodiquement poursuivies, sous les auspices de l'active Société des sciences de Semur, par MM. Jules Toutain et E. Espérandieu¹, après avoir confirmé le tracé des travaux de circonvallation de César autour du plateau, ont peu à peu révélé l'histoire et la vie quasi quotidienne de l'oppidum gaulois, marché et centre métallurgique autour de sanctuaires ; nous verrons tout à l'heure quel rôle y dut jouer le culte et le sanctuaire retrouvé d'Apollo Moritasgus. Devenu, dans le cadre de la cité romanisée des Éduens d'Autun, un *vicus* gallo-romain, l'ancienne bourgade des Mandubii substitua ou superposa à ses humbles habitations du temps de l'indépendance tous les édifices et toutes les commodités d'une ville romaine — théâtre, temples, basiliques, forum, thermes, etc. — sans cependant jamais cesser d'être avant tout un centre de dévotions locales.

A Gergovie, de même, Stoffel l'a emporté : on fit grand bruit, il y a quelques années, de ruines étranges retrouvées sur les Côtes-de-Clermont, et qu'on opposait à celles de la région d'Orcet². L'enquête ultérieure a confirmé la localisation traditionnelle de l'oppidum arverne et du camp de César ; M. Desforges et le R. P. de la Gorce ont retrouvé des restes des travaux d'investissement, des traces des remparts celtiques et de l'agglomération indigène : celle-ci se prolongea aussi quelque temps à l'époque romaine, alors que la capitale arverne avait été transférée à Clermont-Ferrand ; mais elle n'eut point, semble-t-il, l'importance ni la vitalité d'Alésia.

Enfin, des recherches toutes récentes de MM. Laurent-Bruzy et A. Viré dans le Quercy viennent pareillement d'établir comme définitive l'identification de l'Uxellodunum des Commentaires césariens avec le Puy-d'Issolu ; plusieurs galeries construites par les assiégeants ont été retrouvées ; creusées dans la terre, soutenues par des étais de bois brut, bourrées de fascines entre le plancher et la voûte, elles apportent des précisions intéressantes à la connaissance des moyens techniques de César³.

C'est encore cette connaissance qui profite des originales recherches de M. G. Matherat sur les « ponts de fascines » construits par César dans le pays des Bellovaques, au cours de sa deuxième campagne contre ce peuple belge,

1. Voir les numéros de la revue spéciale *Pro Alesia*, nouvelle série, et les diverses publications de J. TOUTAIN, *La Gaule antique vue d'Alésia*, 1932 ; *Alésia gallo-romaine et chrétienne*, 1933, etc.

2. Cf. M. BUSSET, *Gergovia capitale des Gaules* (plaidoyer pour la nouvelle localisation), 1933 ; A. AUDOLLENT, dans *Rev. arch.*, 1933, I, p. 24 (réserve) ; FOURNIER, HAWKES, DESFORGES, dans *Rev. arch.*, 1935, I, p. 220-230.

3. Cf. A. VIRÉ, *Les Oppida du Quercy et le siège d'Uxellodunum*, dans *Bull. de la Soc. d'études litt., scient. et art. du Lot*, Cahors, 1936 ; LANTIER, dans *Rev. arch.*, 1938, p. 362.

en 51 av. J.-C. Vous avez pu voir à la *Mostra augustea*, je crois, la représentation de ces « pontes », dont M. Matherat a retrouvé tous les éléments près de Clermont-sur-Oise, à Breuil-le-Sec et Breuil-le-Vert : faits pour permettre en hâte, et pourtant avec sécurité, le passage de fantassins ou de cavaliers et de leurs équipages à travers des zones marécageuses, ils consistaient en un tablier de traverses de bois reposant sur un lit de branchages. Leur largeur paraît avoir été exactement calculée en fonction de la formation des colonnes qui devaient les emprunter. Les observations météorologiques que M. Matherat a commencé de développer à ce propos et qu'il est en train d'appliquer aux dimensions du vallum sont de nature à ouvrir des aperçus nouveaux sur toute la technique militaire des Romains¹.

b) *Les fouilles de Lyon : le théâtre de la colonie ; les monuments du district fédéral :*

L'agglomération moderne de Lyon, grande cité laborieuse, recouvre à la fois le site de l'ancienne colonie romaine de Lugdunum — c'est aujourd'hui essentiellement Fourvière — et celui de l'autel monumental où les délégués des soixante cités des Trois Gaules se réunissaient chaque année, au 1^{er} août, pour célébrer le culte de Rome et d'Auguste : véritable district fédéral, compris dans la boucle que forment le Rhône et la Saône à leur confluent : *ara inter Confluentes...*, et confluent d'ailleurs situé alors plus au nord que de nos jours, près des Terreaux. C'est depuis longtemps une des tâches essentielles, mais aussi une des difficultés de l'archéologie lyonnaise que de bien distinguer entre ces deux groupements antiques, que certains auteurs anciens ont parfois paru confondre. Un progrès intéressant vient d'être fait en ce sens par les fouilles de M. Pierre Willeumier à Fourvière². Là, dans l'enceinte de l'ancienne colonie de Munatius Plancus, sur les pentes de la colline Saint-Just tournées vers la Saône, on avait relevé jadis l'existence de deux édifices de spectacle, dont l'un paraissait être un petit théâtre, l'autre, suivant les plans ou les opinions, un grand théâtre ou un amphithéâtre. L'hypothèse de l'amphithéâtre amenait quelques savants à situer là, à Fourvière même, les sanglantes scènes de martyre « aux bêtes » des chrétiens de Lyon et de Vienne arrêtés pendant la persécution locale de 177, sous Marc-Aurèle. En fait, M. Willeumier a dégagé entièrement un théâtre : grand théâtre, dont le diamètre mesure 108 mètres — un peu plus qu'à

1. G. MATHERAT, *Les « ponts de fascines » de César à Breuil-le-Sec (Oise)*, dans *Rev. arch.*, 1936, I, p. 53-94 ; *Id.*, *La technique des ponts de fascines de César*, *Ibid.*, 1937, I, p. 38-62 ; article à paraître dans les *Mélanges Radet* sur le Vallum de 12 pieds.

2. Cf. P. WILLEUMIER, *Théâtres et amphithéâtres de Lyon*, dans les *Annales de l'École des Hautes-Études de Gand*, I (Études romaines), 1937, p. 127-158, 8 planches. L'auteur prépare une publication d'ensemble. — Des fouilles avaient été conduites antérieurement à Lyon par MM. Germain DE MONTAUZAN et Ph. FABIA ; ce dernier savant, philologue plus qu'archéologue, qui vient de mourir, aura bien mérité de l'histoire antique de la ville, à laquelle il avait consacré une série de rigoureuses études.

Orange et à Arles, un peu moins qu'à Vienne, la jalouse voisine rhodanienne de Lyon — et de construction régulière, la *cavea* tournée vers l'est, soutenue pour ses deux tiers par une double enceinte de voûtes en éventail, les trois *maeniana* comptant respectivement environ vingt, dix et quatre gradins ; en bas, dans l'orchestre, les trois rangées de *subsellia* en marbre blanc réservés aux sénateurs de la colonie, et dont deux ont pu être reconstruits. De la scène sont conservés des restes intéressants, l'*hyposcaenium*, les rainures dans lesquelles devait fonctionner la machine manœuvrant les cordes. Bref, un beau théâtre de type classique, qui se prêtera, lui aussi, bientôt à des représentations antiques. Mais, du même coup, l'amphithéâtre de la colonie devenant très problématique, l'attention se trouve reportée sur celui que l'autel du confluent ne pouvait manquer de posséder comme annexe pour les spectacles du culte fédéral, et dont l'existence, en effet, a été depuis longtemps reconnue de façon quasi certaine entre Saône et Rhône, sur la pente sud de la colline de la Croix-Rousse (actuel Jardin des Plantes). M. Wuilleumier, réalisant un vœu de Renan, a probablement résolu ce « problème capital de topographie sacrée » : c'est dans l'amphithéâtre des Trois Gaules et à l'occasion de la panégyrie régulière du mois d'août, qu'ont dû périr ceux des chrétiens de la persécution lyonnaise de 177 qui furent livrés aux bêtes, notamment l'héroïque Blandine... Et, de fait, la lettre conservée par Eusèbe ne parle-t-elle pas expressément de « toutes les tribus » de la Gaule (ἐκ πάντων τῶν ἔθνων)? Il est dommage que la zone où devaient se trouver tous les édifices fédéraux du confluent soit de celles où la vie moderne rend les fouilles quasi impossibles. Il a cependant été possible récemment à un archéologue étranger de tenter une reconstitution de l'architecture et de la décoration sculptée du grand autel monumental des Trois Gaules, en s'aidant des fragments conservés au musée de Lyon, des représentations monétaires, et des analogies probables avec un autel romain de l'époque augustéenne, comme l'*Ara Pacis*¹. On sait que le même musée de Lyon a la gloire de posséder la Table Claudienne sur laquelle avait été gravé le texte original de l'*oratio* prononcée par ce prince devant le Sénat pour l'admission de notables des Trois Gaules. Ce beau document a été fort étudié au cours des dix années dernières, et il est certain qu'il avait sa place au voisinage de l'Autel².

1. Cf. H. DRAGENDORFF, *Der Altar der Roma und des Augustus in Lugdunum*, dans *Jahrbuch des deutsch. arch. Instituts*, LII, 1937, p. 111-119, et le compte-rendu de J. GRODECKI, dans *Rev. arch.*, 1938, p. 337-338. L'autel devait être orné d'une guirlande longue d'au moins cinq mètres, dont le motif, très augustéen, consistait en une couronne de chêne — *corona civica*. On notera que le même emblème se rencontre sur les autels consacrés au culte romain des *Lares Augusti*. Un fragment d'inscription (*Romae et Augusto?*) est également conservé. Le musée de Lyon, sous la direction de René Jullian, a reçu au cours des années dernières de remarquables aménagements.

2. Cf. P. FABIA, *La Table Claudienne de Lyon*, 1929 ; Id., dans *Rev. Ét. anc.*, 1931, et J. CARCOPINO, dans ses *Points de vue sur l'impérialisme romain*. Paris. Deux choses appa-

Avant de quitter la capitale des Gaules, signalons le curieux gobelet d'argent ovoïde trouvé dans le quartier d'Ainay et publié aussi par M. Willeumier : cette pièce d'orfèvrerie gallo-romaine, qui date sans doute du 1^{er} siècle de notre ère et traite d'un sujet de religion gauloise (Mercure celtique et Cernunnos?) dans l'esprit de l'art gréco-romain, semble, par deux détails, évoquer la colonie même de Lugdunum : la présence d'un corbeau — une étymologie faisait de Lugdunum la « citadelle du corbeau » (?) — et celle de la Corne d'abondance : Lyon ne portait-elle point le surnom de *Copia*¹?

c) *Fouilles urbaines et fouilles rurales : reconstitution des terroirs des cités gallo-romaines ; monographies :*

De Lyon à l'Océan, à la Manche et aux marches militaires de la Germanie rhénane s'étendaient en éventail les trois provinces impériales de Gaule Lugdunaise ou Celtique, d'Aquitaine au sud de la Loire, de Belgique au nord de la Seine. On est là dans un « climat » sensiblement différent de celui de la Narbonnaise, et qui vaut pour l'archéologie autant que pour le ciel et la lumière. C'est le pays des soixante *civitates*, larges terroirs indigènes sur lesquels, avec le minimum de retouches, César, Auguste et ses successeurs ont fixé la vie des peuples en voie de romanisation. Là, presque toujours, la ville chef-lieu a été une création nouvelle du temps d'Auguste, ou le transfert en un centre entièrement nouveau d'une capitale jugée trop redoutable ou inconfortable : ainsi, on le sait, Autun succéda à Bibracte (Mont-Beuvray) et Clermont-Ferrand à Gergovie. Ces villes ont atteint parfois un développement magnifique, dont témoignent encore aujourd'hui d'importants monuments quasi intacts (à Autun, à Reims, etc.) ; lorsque les conditions de l'habitat moderne permettent de les fouiller — et, presque toujours, ces capitales romaines, si bien choisies, sont demeurées jusqu'à nos jours chefs-lieux de province, de diocèse épiscopal, de département — elles offrent aux archéologues d'utiles enseignements. Mais, dans l'ensemble, beaucoup plus espacées que dans la Gaule méridionale, plus tard arrivées à la plénitude de la vie urbaine romaine, et plus tôt ruinées par les invasions barbares, elles se prêtent beaucoup moins aux grandes restitutions archéologiques. Ce sont donc surtout des fouilles ou des restaurations de détail, ou même des découvertes fortuites, que j'aurai ici à signaler².

raissent certaines : 1° l'intervention du *Concilium Galliarum*, dans sa session d'août (48?), dans l'initiative ou la transmission de la pétition en faveur de l'octroi du *jus honorum* aux *primores Gallia Comatae* ; 2° l'appartenance de la Table Claudienne à un monument — sans doute une statue de Claude — élevé par la reconnaissance des Gaules auprès de l'autel du culte fédéral.

1. Cf. WILLEUMIER, *Gobelet en argent de Lyon*, dans *Rev. arch.*, 1936, II, p. 46. L'objet, trouvé en 1929, est entré en 1934 au musée de Lyon.

2. Un tableau de *L'archéologie antique en France en 1938* a été publié par M. TOUSSAINT en deux articles du journal *le Temps*, numéros du 17 février et du 3 mars 1939 ; c'est à cet inventaire et aux précieuses *Chroniques gallo-romaines*, données quatre fois par an par M. GRE-

A Autun, la capitale intellectuelle et universitaire de la Gaule du Haut-Empire, la ville aux brillantes écoles, on respire encore un air méditerranéen. MM. Formigé et Willeumier sont en train d'y surveiller le dégagement du théâtre¹. Une comparaison sera bientôt possible entre les trois édifices similaires de Lyon, de Vienne (également en cours de dégagement) et d'Autun; que de beaux spectacles latins, que de prouesses rhétoriques a dû abriter jadis ce théâtre d'Augustodunum!

A Sens, l'ancien *Agedincum Senonum*, l'importante métropole du bassin supérieur de la Seine, longtemps suzeraine de Paris même, les fouilles de l'abbé Lacroix, depuis 1935, viennent de retrouver les vestiges d'un quartier nouveau, peuplé de petites gens, artisans et commerçants, qui eut un premier développement au I^{er} siècle et fut surtout actif au III^e siècle, avant les catastrophes. Les ruines, qui ont rendu beaucoup d'objets mobiliers et de céramique, sont très proches de l'Yonne, sur laquelle devait s'ouvrir un port. Nous sommes là dans une de ces cités fluviales, nombreuses en Gaule, où l'activité était commandée par la navigation commerciale.

A Paris, je ne vois à signaler que la découverte de constructions romaines sous les bâtiments nouveaux du quartier du Collège de France : Quartier Latin dans tous les sens du mot que cette colline Sainte-Geneviève qui portait un théâtre un peu au-dessous de l'actuel Luxembourg et un amphithéâtre — les Arènes de Lutèce — sur son autre pente, vers l'est. L'édifice retrouvé n'est guère facile à identifier ni à dater : thermes sans doute, puisqu'il y a piscines et hypocaustes; mais quel rapport établir avec les ruines de Cluny, toutes voisines, jadis baptisées Thermes ou Palais de l'empereur Julien²?

Notons, sur la Basse-Seine, à Lillebonne (Seine-Inférieure) — l'ancienne Juliobona des Calètes — les travaux actuellement menés pour le dégagement et la présentation du théâtre : un encore, et de type classique, dans un cadre paradoxal de fraîche verdure normande. L'édifice n'était connu que de façon très inexacte; il se présente maintenant comme un hémicycle de 90 mètres environ de diamètre d'un vomitoire à l'autre; un escalier montant à partir du vomitoire est va être étudié de près. Il y a dans les fouilles des détails étranges qui requerront plus ample examen : sous les murs de la scène, on a retrouvé des substructions imprévues qui dessineraient plutôt l'ellipse d'un amphithéâtre; sans parler d'un « Balnéaire » encore plus étonnant à cette place. Il s'agit, semble-t-il, d'une construction très remaniée et demeurée un peu irrégulière.

NIER dans la *Rev. Ét. anc.*, que j'emprunte, dans les paragraphes qui suivent, le résumé de celles des fouilles ou découvertes qui n'ont pas encore fait l'objet de publications spéciales.

1. Cf. WILLEUMIER, *Le théâtre romain d'Autun*, à paraître dans les *Mélanges Radet* : cet important recueil scientifique, que nous avons déjà eu l'occasion de citer d'avance pour plusieurs articles, comprendra un certain nombre d'études gallo-romaines, notamment une de GRENIER sur *Hercule et le théâtre gallo-romain*.

2. Cf. *Rev. arch.*, 1936, II, p. 124.

J'indique pour mémoire les fouilles ou recherches poursuivies par divers érudits locaux sur les cités antiques d'Évreux en Normandie (MM. Mathière et Baudot ; distinguer entre Évreux et Vieil-Évreux), de Périgueux (*Vesunna Petrucoriorum* : M. P. Barrière), de Saintes (*Mediolanum Santonum*), etc.? Ces recherches conduisent presque toujours à des monographies, qui font le bilan des connaissances acquises et tracent les tâches futures¹.

Mais la Gaule Chevelue, moins urbanisée que celle du Midi, est surtout, par excellence, le pays des *pagi* ruraux, des *villae* d'exploitation dispersées dans la campagne ou auprès des forêts, des *vici*, villages paysans, marchés routiers ou centres de dévotion indigène. C'est pourquoi, bien souvent, l'archéologie la plus féconde y est celle qui s'applique le plus étroitement au terroir, avec pour objectif de restituer l'image exacte du territoire antique, ses limites administratives et ses divisions réelles, et de rétablir, dans un paysage qui, souvent, n'a guère changé, la continuité profonde de la vie et du travail des hommes, les étapes progressives de l'« occupation du sol »². Quelques érudits provinciaux font d'admirables travaux en ce sens ; certes, l'archéologie « locale » ne doit pas être tenue pour secondaire ou négligeable, lorsqu'elle est menée avec cette maîtrise. Je me contenterai, parce qu'il faut bien choisir, de citer les pénétrantes recherches de l'abbé Chaume sur les origines de la Bourgogne, de M. Jeanton sur le Mâconnais et le Châlonnais, en particulier, de M. Soyer sur l'Orléanais, d'E. Linckenheld sur les antiquités d'Alsace ou de Lorraine. Certains de ces archéologues sont venus à l'étude du passé gallo-romain en partant de la préhistoire ou de l'archéologie celtique ; d'autres, inversement, ont remonté l'histoire depuis le Moyen Age. Tous ont, dans les limites d'une étude régionale, des vues singulièrement profondes, et les historiens de l'Antiquité classique auraient souvent profité à connaître d'aussi bons travaux. Ils ressemblent à certaines études publiées chez vous, comme cette *Collana* d'archéologie ligure, où ont paru récemment les recherches de M. Nino Lamboglia et de ses confrères sur le passé du pays ingaune : même usage fécond de la toponymie ; même habi-

1. Cf. P. BARRIÈRE, *Vesunna Petrucoriorum : histoire d'une petite ville à l'époque gallo-romaine* ; Id., *Les Oppida du pays des Petrucorii*, dans *Rev. arch.*, 1933, I, p. 13-23 ; J. MATHIÈRE, *La Civitas des Aulerici Eburowices à l'époque gallo-romaine*. Evreux, 1925. Sur les Triboques, peuple habitant la Basse-Alsace, autour de Brumath (*Brocomagus*), près du *castrum* de Strasbourg, voir l'excellente monographie d'E. LINCKENHELD, dans *Annuaire du Club vosgien*, 1936, p. 9-80. Sur Bavai (*Bagacum*), près de l'actuelle frontière franco-belge, cité fort importante à l'époque gallo-romaine, cf. l'étude de M. HENAULT, dans *Pro Nerviâ*, VII, 1, 1933-1934 (avec plans).

2. Voir les belles études de GRENIER dans son *Manuel d'archéologie gallo-romaine* (suite du DÉCHELETTE) ; t. VI, 2 : *L'archéologie du sol ; navigation. Occupation du sol*. Ce volume contient une série d'analyses-types et en dégage les méthodes générales. Comparer, dans le même sens, mais partant du Moyen Age et des documents d'archives, les recherches de l'historien Marc BLOCH (principalement son livre sur *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, 1931).

tude du sol et des routes ; même recours aux anciens documents ecclésiastiques (voire hagiographiques), où se retrouve presque toujours, sous la forme de nos diocèses et archiprêtres ou de vos « pievi » groupant plusieurs paroisses, la carte même de la *civitas* ou du *pagus* d'époque romaine¹.

Parmi ces chantiers de fouilles rurales, je me contenterai, faute de temps, de signaler celles de la villa de Vergnée, près de Romegoux (Charente-Inférieure), confiée aux instituteurs du lieu ; celle du *vicus* de Morains (Marne), agglomération d'humbles maisons ; celle, surtout, d'un important *vicus* routier à Chassenon (*Cassinomagus*, Charente), étudié par MM. Frank Delage et Barrière : nous trouvons là, sur la grande voie de Limoges (et Lyon) à Saintes, un remarquable ensemble de constructions, des thermes, des magasins, des citernes, un temple octogonal aux nombreux puits rituels, qui doivent avoir appartenu à une station routière². Qui dira le rôle de la route romaine, en Gaule comme dans l'Italie républicaine, comme initiatrice de vie urbaine, groupement des activités profanes et sacrées ? C'est pourquoi l'archéologie gallo-romaine est, dans une si large mesure, une archéologie de la route romaine en Gaule. M. Grenier vous l'a montré il y a peu d'années. De même, à *Petromantum*, entre Paris et Dreux (Genainville, près Mantes), viennent d'être étudiées par M. Orième des ruines qui ne constituent pas « une ville au sens moderne du mot », mais pouvaient servir de « lieu de rendez-vous des hommes avec les hommes, avec les arts, avec les dieux³ ».

d) *La Gaule thermale et la Gaule sacrée : sources et sanctuaires :*

Et j'arrive par là à une autre catégorie de fouilles gallo-romaines récentes : celles qui ont dégagé les restes d'établissements thermaux ou de sanctuaires importants hors des grandes villes, rayonnant ainsi au delà des cadres municipaux. La Gaule, riche en sources et en rivières, a été, dès l'époque celtique, le pays des cultes de sources jaillissantes ou des nappes d'eaux dormantes : à combien de ces génies topiques, aux vertus curatives, l'Apollon gréco-romain s'est-il superposé ou substitué⁴ ! Or, quelques découvertes ré-

1. Citons surtout : G. JEANTON, *Le Pays de Mâcon et de Chalon avant l'an mille*, 2 fasc. Dijon-Mâcon-Tournus, 1934-1938, à ajouter aux 4 fasc. antérieurs de son *Mâconnais gallo-romain* ; abbé M. CHAUME, *L'habitat humain en Bourgogne, des origines à la conquête romaine*, dans *Annales de Bourgogne*, 1935, postface des études consacrées par l'auteur à l'histoire du duché de Bourgogne ; L. ARMAND-CALLIAT, *Le Châlonnais gallo-romain*, 1937 (inventaire des découvertes) ; les études de J. SOYER dans le *Bulletin de l'Orléanais*, etc.

2. Cf. FR. DELAGE, dans *Bull. Soc. arch. et hist. du Limousin*, LXXXVI, 1936 ; P. BARRIÈRE, *Une bourgade gallo-romaine : Chassenon ; ses monuments et ses puits*, dans *Rev. Ét. anc.*, 1937, p. 241-255.

3. P. ORIÈME, *Découverte de vestiges gallo-romains sur le territoire de... Genainville*. Paris, 1937 (brochure, 31 p.).

4. Au bon livre de BONNARD sur *La Gaule thermale* (1907), toujours utile, et aux études de J. TOUTAIN dans ses *Cultes païens*, t. III, ajouter le petit livre de Cl. VAILLAT, *Le culte des sources dans la Gaule antique*, 1932.

centes viennent d'accroître sensiblement nos connaissances sur l'architecture de ces établissements ou sanctuaires et sur le caractère du culte.

A Alésia, déjà nommée, MM. Toutain et Espérandieu ont entièrement déblayé le temple principal du plateau, à la Croix-Saint-Charles, celui d'Apollon-Moritasgus ; voici comment le décrit M. Grenier : « Le temple principal était de plan carré d'environ 22^m50 de côté, entouré d'un péribole formant autour de lui un autre carré d'une trentaine de mètres. L'entrée en était à l'est. Du côté sud, une piscine, sous le portique même du temple, des bâtiments divers, dont une autre piscine chaude, lui servaient d'annexe. Autour de lui, divers petits édifices contenaient également des piscines alimentées par la source sainte. Au nord s'élevait un autre temple rectangulaire, de 11^m90 sur 5^m80, et, au nord-ouest, un temple octogonal à *cella* centrale entourée d'un portique de même forme, flanqué lui-même d'un bâtiment rectangulaire, qui devait être encore une piscine. Chaque côté du rectangle extérieur mesure 7^m80 ; le diamètre est d'environ 20 mètres. De nombreuses canalisations, dont plusieurs fonctionnent encore aujourd'hui, assuraient l'adduction et l'évacuation des eaux. Nous avons là au moins une partie d'un sanctuaire, où la source d'Apollon-Moritasgus accomplissait des miracles. » A peu de distance, sur le même plateau, à l'aube du Moyen Age, la sainte chrétienne d'Alise, sainte Reine, reprendra à son compte ces vertus curatives et religieuses. Et M. Grenier de donner raison à la définition de M. Toutain : « Alésia, ville de sanctuaires ¹... »

L'autre découverte notable est celle que M. R. Louis a faite depuis quelques années près de Vézelay (*Vecelliacum*, dans l'Yonne). Ce savant, qui est médiéviste d'origine, fut conduit, par les récits de la chanson de geste de « Girart de Roussillon », à examiner de près les ruines antiques dans le cadre desquelles se déroulait un épisode de bataille. Bientôt séduit par la fouille elle-même, il est devenu d'emblée excellent archéologue. Les thermes des Fontaines-Salées, tels qu'il les a dégagés, se présentent comme un important établissement thermal (avec deux bains symétriques, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes?) qui utilisait les eaux chlorurées du voisinage. A peu de distance de là, un temple, des monuments encore incertains, des ferrières aussi, car la région avait des ressources minières. L'étude des ruines permet de suivre l'histoire de ce *vicus* ignoré, peut-être dévasté déjà au II^e siècle par les bandes de Maternus, ruiné et incendié au III^e par les invasions germaniques ².

Le type du sanctuaire de source, et de source *fluviale*, est toujours en

1. A. GRENIER, *Manuel d'arch. gallo-romaine*, V, 2, p. 707-710 ; cf. TOUTAIN, *Pro Alesia*, IX-X, 1923-1924, p. 97-108 ; ID., *Alésia gallo-rom. et chrét.*, p. 30-48. — M. TOUTAIN a, d'autre part, étudié le caractère du dieu local et éponyme, *Alisanus* : dieu de source, ou plutôt dieu d'un arbre, l'alisier?

2. R. LOUIS, *Les thermes gallo-romains des Fontaines-Salées à Saint-Père-sous-Vézelay*, dans *Rev. arch.*, 1938, I, p. 233-318.

Gaule celui de la déesse *Sequana*, à la naissance de la Seine (Côte-d'Or). Connue depuis longtemps, il vient de faire l'objet de nouvelles fouilles méthodiques de M. Corot : parmi les résultats les plus intéressants, notons la découverte, dans les vestiges du temple dont le plan a pu être éclairci, d'une série d'objets votifs et de quelques petits bronzes ; en particulier, la curieuse statuette de femme, debout sur une « navicella » à proue en tête de canard, qui représente vraisemblablement *Sequana* elle-même¹.

En dehors des sources et eaux vives, d'autres sanctuaires, de montagne ou de plaine, sont en cours d'exploration. On publiera prochainement le résultat des nouvelles fouilles menées depuis quelques années au sommet du mont Donon, dans les Vosges ; elles ont éclairci le problème de la disposition architecturale des temples, qui ne sont pas moins de trois, et livré plusieurs bas-reliefs qui requerront une exégèse religieuse attentive : le Mercure indigène adoré sur ce haut lieu, avec ses compagnons topiques comme le dieu Vosegus (ou Vogesus), a dû régner sur le vaste territoire des trois peuples qui voisinaient près de cette montagne : Leuques de Lorraine, Médiomatriques, Triboques de la plaine d'Alsace. Chez les Leuques eux-mêmes, à Grand, M. Toussaint est en train de rechercher avec patience les traces du sanctuaire important d'Apollon Grannus, où semble avoir été située, sous le Bas-Empire, la vision païenne et apollinienne de Constantin, alors empereur de Trèves, en 310. A l'autre extrémité de la Gaule, près de l'Océan, c'est peut-être encore un sanctuaire local, avec ses annexes et les monuments ordinaires de la vie d'un *vicus*, que les fouilles de MM. Seston et Basalo dégagent en ce moment au Moulin du Fâ, près de Royan.

La Gaule sacrée païenne nous rend ainsi peu à peu son visage ; les traits essentiels en remontent presque toujours au moins à l'époque celtique, mais les superpositions et les apports de la domination romaine ont aussi laissé des traces originales. Distinguer les cultes vraiment « indigènes » de chaque *civitas*, suivre leurs survivances jusqu'à l'époque chrétienne, montrer comment les dévotions « topiques » s'accrochent au relief ou au paysage naturel, préciser les méthodes, les limites et les effets de l'« *interpretatio Romana* », qui, en Gaule, commence avec les Commentaires de César, voilà des tâches intéressantes entre toutes de l'archéologie gallo-romaine dans nos provinces. Il s'agit, en somme, de reconstituer les cartes d'une « géographie religieuse ». Un exemple excellent d'un pareil travail, souhaité par Jullian, a été donné par l'abbé G. Drioux dans sa monographie sur la cité des Lingons : dans cette région de la Gaule du Nord-Est, qui est un très remarquable centre de dispersion des eaux, on voit clairement comment sont nés et ont cheminé les cultes des sources ; quel rôle aussi a joué le réseau des routes².

1. Cf. H. COROT, dans *Mém. de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, 1934, p. 177-180 ; dans *Rev. arch.*, 1933, I, p. 253 ; *Ibid.*, 1934, II, p. 196. Le monument dégagé, de plan ellipsoïdal, ressemblerait au temple de Moritasgus à Alésia.

2. Cf. G. DRIOUX, *Cultes indigènes des Lingons. Essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du christianisme*. Paris-Langres, 1934.

e) *Les industries : nouvelles fabriques de céramique, etc. :*

Il n'y a guère de fouilles importantes qui ne produisent leur contingent de trouvailles de céramique, permettant de préciser ou de mieux dater les aires d'exploitation industrielle ou commerciale. Vous savez quelle importance eurent surtout, dans la Gaule du Haut-Empire — à côté des exploitations minières actives dès l'époque celtique — les fabriques de poteries et notamment de *terra sigillata*, peu à peu émancipées de la suzeraineté des fabriques italiennes ; dès le 1^{er} siècle, elles acquirent des marchés fort étendus, non seulement en Gaule, mais dans les autres provinces et hors même des frontières de l'Empire. Le classement des principaux ateliers et des principales marques d'artistes a atteint un point satisfaisant avec les recherches ou les monographies comme celles du chanoine Hermet sur la Graufesenque, du Dr Doranlo sur Lezoux, de M. Chenet sur les ateliers de l'Argonne. Je m'en tiens aux sites les plus importants. De récentes découvertes en Lorraine, près de Metz, ont fait retrouver, à ce qu'il semble, un des lieux d'activité, sinon le séjour principal, du potier *Satto*, dont la signature appréciée se lit sur tant d'objets céramiques de la Gaule du Nord-Est, de la Bretagne, etc. Faut-il vraiment admettre, comme on y a songé, des carrières de potiers itinérants, déplaçant leur atelier, appelés par de nouvelles clientèles, ou seulement des échanges de modèles, sinon d'habiles contrefaçons¹? Des recherches particulièrement fructueuses sont actuellement conduites sur deux nouveaux sites, en Champagne : à la Saulsotte, près d'Épernay, on a retrouvé les restes abondants d'une fabrique intéressante par sa date même, qui est tardive (IV^e-V^e siècles) ; à Bussy-le-Repos, des ateliers de quelque importance.

Je signalerai aussi, dans le même ordre de recherches « industrielles », l'exploration actuellement en cours d'une « meunerie hydraulique » à Caparon, près de Fontvielle, en Provence². La chanson des moulins a commencé là bien avant Alphonse Daudet...

f) *L'histoire militaire des Gaules : la défense du Rhin et les invasions :*

Passons maintenant dans le domaine de l'histoire militaire de la Gaule. — Il est naturel que notre province d'Alsace, dès ce temps frontière, soit la plus riche en découvertes. Je veux n'en retenir ici que deux : d'abord celle

1. Sur les découvertes de Lorraine et le problème de Satto, cf. DELORT, dans *Ann. de la Soc. d'hist. et d'arch. de Lorraine*, 1935 ; Cl. SCHAEFFER, dans *Rev. arch.*, 1936, I, p. 126-128. Sur la Graufesenque, F. HERMET, *La Graufesenque*, 2 vol., 1934 ; sur Lezoux, C. FABRE, *Les industries céramiques de Lezoux*, dans *Rev. arch.*, 1935, I, p. 91-110. Sur la coutume ouvrière des potiers gallo-romains, voir l'article de A. Grenier, dans *Festschrift für August Oët*, 1938 ; on consultera aussi, avec intérêt, R. CLÉMENT, *Un compte d'un briquetier gallo-romain du pays de la Moselle*, dans *Rev. Ét. anc.*, XXVIII, 1926.

2. Les découvertes de ce genre, rares, sont précieuses pour l'histoire des « techniques » antiques : sur l'« avènement » et les « conquêtes du moulin à eau » voir le suggestif essai de M. BLOCH, dans *Annales d'hist. écon. et soc.*, 1935, p. 538.

du casque de légionnaire du musée de Haguenau, trouvé au début du siècle, mais qui n'a été complètement étudié et mis à sa vraie place que par les travaux précis de P. Couissin et de M. Cl. Schaeffer : ce casque, d'une solide simplicité, porte, on le sait, gravés en pointillé sur le couvre-nuque, les noms des soldats qui en furent successivement les propriétaires, avec celui de leur centurie ; d'après le numéro de la légion, également gravé — la IV^e (Macedonica) — l'objet doit remonter au I^{er} siècle de notre ère, sans doute entre 45 et 75. Le village alsacien où il a été trouvé, Drusenheim, a toutes chances — même si son nom ne dérive pas directement de celui du conquérant (*Drusi castrum*?), ce qui est fort possible, mais non certain — d'avoir été l'un des cinquante *Castella* construits sur le Rhin par le beau-fils d'Auguste : à mi-chemin entre Strasbourg (*Argentorate*), la grande forteresse, et le *castellum* connu de Seltz (*Saletio*), il se trouve en face d'un gué du Rhin, et il est sûr qu'un fort fut plus tard élevé sur la rive opposée¹. La seconde découverte, qui date de 1930, nous transporte au temps du Bas-Empire et des campagnes contre les Alamans : il s'agit d'une hampe à croix d'étendard et de plusieurs phalères de métal dont les unes ont dû appartenir à ce *vexillum* et les autres, peut-être, récompenser des soldats ; le tout, rassemblé en forme de trésor avec d'autres objets mineurs, a été trouvé sur le territoire du village d'Ittenheim, à douze kilomètres de Strasbourg, le long de la grande route antique qui descendait du col de Saverne. Étant donné ce lieu et les motifs de décoration des phalères, dont les unes semblent porter les armes du corps auxiliaire des *regii*, et les autres, représentant un sanglier et une allégorie de *Virtus*, feraient allusion à un exploit des *Cornuti* (en 356), M. R. Forrer a estimé que les objets provenaient de la grande bataille victorieusement livrée en 357 par Julien aux bandes alamanniques, et que la lutte s'était déroulée en cet endroit. Quoi qu'on pense de cette localisation, il est très vraisemblable, de toute façon, que l'étendard et les phalères aient appartenu à l'armée de Julien².

J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer au passage comment, dans beaucoup de fouilles en France, et surtout au nord de la Loire, les épisodes militaires, et surtout les invasions germaniques, à partir du III^e siècle, s'inscrivaient dans les ruines en traces saisissantes : toute une chronologie et aussi tout un itinéraire des mouvements barbares s'établissent ainsi sur le résultat de trouvailles locales. Rappelons le rôle tout particulier que jouent en Gaule, à cet égard, les découvertes de trésors monétaires, étudiés attentivement par

1. Cl.-F. SCHAEFFER, *Le casque romain de Haguenau*, 1932 (Public. du musée de Haguenau).

2. R. FORRER, *Découverte de phalères honorifiques à Ittenheim et la bataille du César Julien en l'an 357*, dans *Cahiers d'arch. et d'hist. d'Alsace*, n^{os} 85-92, 1931-1932, p. 17-46. Les objets sont conservés au musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg. Je remercie M. Forrer, conservateur de ce musée, qui a bien voulu me faciliter l'étude et l'illustration présentes. On trouvera, dans son livre récent sur *L'Alsace romaine*, 1936, une mise au point précise de toute l'archéologie de cette province.

M. A. Blanchet¹; un des plus intéressants trouvés après la guerre est celui d'Arras, contemporain de l'avènement de Constantin : il nous a fait connaître, en particulier, l'admirable médaille d'or célébrant l'entrée victorieuse à Londres de Constance Chlore, *redditor lucis aeternae*². Document frappant du redressement de l'Empire à la fin du III^e siècle, que jalonnent et illustrent ensuite les nombreux monuments — enceintes, portes, édifices publics — de la Gaule du Bas-Empire.

Mais que de traces archéologiques des ravages du III^e siècle ! C'est après la première catastrophe de 257, et avant celle de 275, que semble avoir été aménagé un *castellum* comme celui de Jublains, en Mayenne, plein de monnaies des « empereurs gaulois », de Postumus à Tetricus. *Castellum* protégeant la circulation routière, à ce qu'il paraît, de même que, dans la région au nord-est de Verdun, les deux *castella* de Senon et de Saint-Laurent-sur-Othain qui ont été étudiés par M. Chenet³.

Pour revenir un moment à l'Alsace, M. Forrer y a retrouvé aussi les traces d'une très ancienne invasion des Alamans et d'une bataille qui se livra, en 236, sans doute, près de Strasbourg, cent vingt ans avant celle de Julien⁴.

Un peu partout, en pleine campagne gauloise, telle ruine isolée de *villa* ou de *vicus* révèle, soit par des traces d'incendie et de destruction, soit par un déplacement de la vie humaine, la terrible insécurité du temps de l'« anarchie militaire ». Et il arrive que ces crises aient rompu la continuité des développements artistiques ou industriels eux-mêmes : on l'a observé, par exemple, pour les fabriques de céramique de l'Argonne, dont le décor, après la tourmente, revient à des motifs primitifs.

IV. — « GALLIA CHRISTIANA VETUS »

Au IV^e siècle, en Gaule comme ailleurs, le développement du christianisme à ciel ouvert, si je puis ainsi parler, transforme sensiblement les données du paysage archéologique. Il ne faut guère nous attendre, chez nous, en cette matière, à des découvertes étonnantes remontant au temps de l'obscurité et des persécutions. Au II^e siècle, les Églises de Lyon et de Vienne — peut-être encore réunies en une même Église — étaient à peu près les

1. Au livre classique de cet auteur sur *Les trésors monétaires en Gaule*, 1900, ajouter son récent article sur *Les rapports entre les dépôts monétaires et les événements militaires*, dans *Rev. numism.*, 1936.

2. Cf. BABELON et DUQUENOY, dans *Aréthuse*, 1923, p. 45-52. L'importance du trésor pour l'histoire proprement monétaire de l'époque tétrarchique a suscité diverses études étrangères (cf. *Numism. Chron.*, 1933, 1934 ; *Mitteil. der numism. Gesellsch. in Wien*, 1924, etc.).

3. Voir, sur ces *castella* et, en général, sur l'architecture militaire en Gaule, le 1^{er} vol. du *Manuel* de GRENIER, V ; sur Jublains, monographie de E. LAURAIN, *Les ruines gallo-romaines de Jublains*. Laval, 1928.

4. FORRER, dans *Cahiers d'arch. et d'hist. d'Alsace*, 1920 ; P. GOESSLER, dans *Forsch. und Fortschritte*, 1931.

seules organisées en Gaule. J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer quelles lumières précises les fouilles de M. Willeumier dans le théâtre de Lugdunum pouvaient projeter, indirectement, sur l'épisode du martyre de ces chrétiens du Rhône.

Ailleurs, et surtout en Narbonnaise, sont actuellement ouverts quelques chantiers de fouilles qui ressortissent directement, cette fois, à l'archéologie chrétienne. Je ne puis vous les montrer tous, et d'ailleurs il s'agit de recherches plus proches des études médiévales que des nôtres, ou ayant leur objet propre : ainsi pour le remarquable baptistère de Fréjus ou pour les traces des basiliques chrétiennes en Languedoc¹. Je tiens seulement à dire un mot des fouilles que M. F. Benoît poursuit depuis quelques années dans les nécropoles d'Arles, car celles-là tiennent de fort près à l'archéologie romaine². M. Benoît s'est naturellement occupé des Aliscamps, l'illustre cimetière de la via Aurelia, que les siècles chrétiens devaient « bosseler de tombes » et peupler des légendes les plus imprévues. Il a essayé d'en retrouver l'exacte « chronologie topographique » et de remonter, par delà les sarcophages les mieux connus, aux tombes plus anciennes, plus simples aussi, dont certaines peuvent dater du IV^e siècle ; il a pu, de même, rendre au martyr arlésien saint Genès le titre premier de l'église cimetériale qui devint plus tard celle de Saint-Honorat. Mais surtout, chose nouvelle, il a pratiqué des sondages importants dans une des nécropoles que la petite Rome des Gaules, assise sur le Rhône comme la grande sur le Tibre — *Arelas duplex* (Ausone) — ne pouvait manquer d'avoir dans son faubourg de la rive droite (aujourd'hui Trinquetaille). De fait, Trinquetaille avait au moins deux cimetières, symétriques à ceux de la rive gauche, aux Aliscamps ; l'un d'eux se développa aussi autour d'une église au nom de saint Genès, dont le martyre était précisément situé en ce faubourg. Comme dans les grands cimetières chrétiens de la même époque (celui de Sainte-Salsa à Tipasa de Mauritanie, ceux de Tarragone ou de Salone, etc.), les tombes s'alignaient régulièrement, toutes tournées vers l'orient ; plus d'une contenait plusieurs corps ; humbles cuves de pierre, sans inscriptions ni sculptures qui conviennent sans doute à la simplicité d'une époque ancienne (IV^e et V^e siècles, d'après la céramique), mais aussi à la condition très modeste de la population de bateliers et d'ar-

1. Cf., à titre d'exemple, G. DE ANGELIS D'OSSAT, *L'importanza arch. del Battistero di Fréjus*, dans *Bull. Com. di Roma, Museo dell' Impero*, 1935. Ce baptistère octogonal paraît dater du V^e (ou début du VI^e siècle) et a fait originairement partie d'un ensemble épiscopal (la cathédrale est du XII^e, dans son état actuel) ; des bains semblent lui avoir été annexés comme à Djémila en Numidie, comme à Riez en Gaule même, où est conservé un édifice sensiblement contemporain. — Sur les basiliques chrétiennes de la région de Narbonne, au V^e siècle, cf. l'étude récente de E. GRUFFE, dans *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.

2. F. BENOÎT, *Les cimetières suburbains d'Arles dans l'Antiquité chrétienne et au Moyen Age*. Rome-Paris, 1935 (collection des *Studi di Antichità cristiana*, de l'Institut archéologique pontifical, XI).

tisans qui habitait ce faubourg dans l'Antiquité... A Trinquetaille comme aux Aliscamps :

« ... Fanno i sepolcri tutto il loco varo... »

Bref, les deux nécropoles opposées d'Arles méritent aujourd'hui de retenir l'attention comme exemples de cimetières, probablement l'un et l'autre d'origine païenne, animés et transformés par une grande dévotion chrétienne et pratiqués pendant plusieurs siècles pour l'ensevelissement *ad sanctos*...

La continuité apparaît aussi touchante et peut-être encore plus suggestive en des sites comme Alésia, où il semble que le culte de la sainte locale, sainte Reine, ait repris sur place à des dieux celtiques comme Moritasgus tout un héritage religieux et des vertus miraculeuses¹.

Telle est, dans ses principaux résultats, la moisson de l'archéologie romaine en France depuis une vingtaine d'années et surtout depuis les plus récentes. Sa diversité est suggestive, mais nuit peut-être un peu à l'impression d'ensemble. Déjà le temps des grands inventaires méthodiques est venu, Corpus de bas-reliefs², cartes archéologiques³, etc. Puissent les années prochaines apporter à nos archéologues, pour ces recherches, les instruments définitifs — notamment la grande revue de fouilles qui rendraient leur contribution à nos communes études plus importante et plus régulière encore, plus apparente surtout !

Jean GAGÉ,

Professeur à l'Université de Strasbourg.

1. Cf. J. TOUTAIN, dans *Rev. d'hist. relig.*, 1914, p. 207. Cf. l'essai de J. CARCOPINO, *Ce que Rome et l'Empire romain doivent à la Gaule*, dans ses *Points de vue sur l'impérialisme romain*, p. 203-256.

2. ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, 10 vol., parus de 1907 à 1928 ; l'auteur est mort laissant ce Corpus achevé, sous réserve des suppléments à prévoir.

3. Ont déjà paru : les cartes-atlas des départements de : Alpes-Maritimes, Basses-Alpes, Var (partiellement), Corse (ajouter, comme complément, l'étude de A. BERTHELOT, *La Corse de Ptolémée*, dans *Rev. arch.*, 1938, I, p. 28-49), Bouches-du-Rhône, Vaucluse ; respectivement par MM. P. Couissin, H. de Gérin-Ricard, Dr Donnadiou, P. Goby, A. Ambrosi, F. Benoît, J. Sautel, sous la direction de A. Blanchet.

En outre, la collection prévue *Tabula imperii Romani*, sur une plus petite échelle (1/1,000,000^e, au lieu de 1/200,000^e), vient d'être inaugurée chez nous par l'impression de la feuille *Lugdunum* (fol. N. L., 31), due à M. R. Lantier.

HISTOIRE GRECQUE

(1935-1939)

I. FOUILLES. — Les résultats des fouilles de 1936 et 1937 sont très clairement exposés par P. LEMERLE, dont nous nous bornerons à rappeler brièvement les indications. Signalons, en particulier, la découverte d'une vaste nécropole située sous l'Agora, et dont le plus ancien tombeau serait néolithique ; les recherches permettant, semble-t-il, de dater de la fin des temps géométriques l'histoire sacrée du site d'Éleusis ; celles qui montrent l'acropole de Krisa occupée depuis l'H. M. jusqu'à la fin de l'H. R. et qui attestent la prospérité de Kirrha pendant l'H. M. ; les trouvailles de Berbati, dont les fabriques alimentaient Mycènes en poterie ; le déblaiement total de la partie sud de l'enceinte de Poliochni (Lemnos) ; la découverte, sous le sol du second palais de Mallia, de belles lames de bronze finement décorées, offrant un intérêt considérable pour l'étude de la civilisation minoenne, et celle de plusieurs idoles de la Déesse crétoise à Gazi (le culte put commencer ici au M. R. II et durer jusqu'au protogéométrique) ; les riches trouvailles de Skyros, qui semblent témoigner des relations de cette île avec la Thessalie et de la prospérité dont elle a joui pendant la période de transition du submycénien au protogéométrique, etc.¹.

II. ÉPIGRAPHIE. — On doit à R. FLACELIÈRE, M^{me} J. ROBERT et L. ROBERT un très utile bulletin épigraphique, mentionnant les publications de 1936, 1937 et, exceptionnellement, 1938 (*R. É. G.*, 1938, p. 413-482). — Le bulletin de M. N. TOD (*J. H. S.*, 1937, p. 160-218) et la revue du regretté R. CAGNAT et d'A. MERLIN (*R. A.*, 1936, II, p. 253-316) rendront également les plus grands services. — L. ROBERT a commencé la publication des inscriptions léguées par Froehner au Cabinet des Médailles². — P. ROUSSEL et M. LAUNEY ont fait paraître en 1937 un nouveau recueil d'inscriptions déliennes, postérieures à 166 av. J.-C. : décrets, dédicaces, listes et catalogues, fragments divers (nos 1497-2879). — Signalons aussi les fascicules 1

1. P. LEMERLE, *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1936, p. 452-489 ; 1937, p. 441-476).

2. L. ROBERT, *Collection Froehner. I : Inscriptions grecques*. Paris, 1936.

et 2 du VIII^e volume du *S. E. G.*, contenant les inscriptions palestiniennes et égyptiennes (1937-1938). — B. D. MERITT, H. T. WADE-GERY et M. F. Mc GREGOR ont rassemblé les divers documents relatifs au *phoros* et dressé des tables où figurent l'ensemble des textes intéressant les versements des différentes cités, les listes des dynastes tributaires, etc. Un dictionnaire géographique, établi avec le plus grand soin, la liste des textes littéraires et épigraphiques, de copieux *indices* (noms propres, termes grecs notables) et de riches bibliographies augmentent encore la valeur de cet excellent instrument de travail, que suivra un II^e volume destiné au commentaire historique des documents¹.

III. PAPHYROLOGIE. — P. COLLART a rédigé deux nouveaux bulletins papyrologiques, plus amples encore que le précédent et offrant les mêmes divisions (voir notre précédent bulletin, 1937); outre les indications bibliographiques, très abondantes, il y a là plus d'une minutieuse analyse : par exemple, celle de l'important ouvrage de J. P. POWELL, *The Rendel Harris Papyri*². — Signalons également la précieuse chronique dans laquelle H. HENNE mentionne, en particulier, le tome III des *Papyri Osloenses* de S. EITREM et LEIV AMUNDSEN³.

IV. NUMISMATIQUE. — R. H. Mc DOWELL étudie les bulles marquées de sceaux sur terre cuite provenant des fouilles américaines de Séleucie-sur-le-Tigre. Ces bulles sont d'origine babylonienne; leur combinaison avec l'usage du sceau, issu de la pratique hellénique, résulte de la civilisation gréco-babylonienne propre à l'empire des Séleucides. L'auteur examine d'abord les caractéristiques des divers sceaux officiels : beaucoup des matériaux employés sont de qualité médiocre; le sceau est souvent frappé avec négligence ou superposé d'autres sceaux; nombre de légendes, de monogrammes ou de symboles ont disparu ou sont devenus fort obscurs. Un chapitre spécial est réservé aux sceaux des collecteurs de taxes, qui ont une légende assez développée (trois ou quatre lignes), renfermant une date. En somme, ces bulles nous procurent maintes indications appréciables sur l'histoire administrative, fiscale et économique de l'empire séleucide de 294 à 141 av. J.-C. : elles nous apprennent, notamment, que le *bibliophylax* possédait des moyens de contrôle sur les intendants des domaines royaux et que le *chréophylax*, fonctionnaire municipal à l'origine, est devenu sous les Séleucides membre de l'administration centrale; elles nous renseignent aussi sur la taxe du sel, qui servit à financer, du moins en partie, la campagne d'An-

1. B. D. MERITT, H. T. WADE-GERY, M. F. Mc GREGOR, *The Athenian tribute lists*, vol. I. Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1939, xxii-605 p., 192 fig., 25 pl. h. t., 1 carte.

2. P. COLLART, *Bulletin papyrologique*, XVI (1936); *Ibid.*, XVII (1937) (*R. É. G.*, 1937, p. 405-442; 1938, p. 503-539).

3. H. HENNE, *Chronique papyrologique* (*R. É. A.*, 1937, p. 339-346).

tiochos III dans l'Iran, sur l'existence d'un impôt levé par et pour le port de Séleucie (impôt distinct des taxes générales qui frappaient les denrées entrant dans ce port), sur les relations des villes babyloniennes avec la royauté (Séleucie jouissait d'une autonomie inférieure à celle de sa voisine Orchoi), etc. Très dignes d'attention également sont les empreintes de sceaux privés, qui représentent la classe des grands commerçants de Séleucie, classe surtout hellénique et, d'ailleurs, peu raffinée, issue de colons transférés en Asie par les Séleucides et n'ayant presque rien de commun avec l'aristocratie des vieilles cités grecques d'Asie Mineure : l'exécution généralement médiocre et grossière des sceaux est fort instructive à cet égard¹.

Selon M. L. KAMBANIS, la prise d'Athènes par les Romains en 86 n'interrompit que pour un temps assez bref l'activité des ateliers monétaires : dès 83, Sylla, revenu d'Asie, rendit aux Athéniens le droit, qui leur était si cher, d'émettre de la monnaie. Mais les émissions en argent, pour lesquelles on garda les principes des groupes précédents, ne semblent pas avoir duré au delà de la première moitié du 1^{er} siècle av. J.-C. : les mines s'appauvrirent et la situation politique et financière de la ville défendait toute émission considérable².

V. CIVILISATION ET HISTOIRE GÉNÉRALE. — A. A. TREVER publie un utile aperçu d'ensemble sur la civilisation du Proche-Orient et de la Grèce antique : l'auteur s'est proposé surtout de mettre en lumière l'unité essentielle et la continuité de cette civilisation depuis les temps préhistoriques et l'étroite dépendance rattachant l'Hellade à l'Orient. A la fin du livre, il dresse le bilan de l'héritage que le monde a reçu des Grecs dans les divers domaines de l'art, des lettres, de la pensée, des institutions, etc. Si délibérément sommaires que soient la bibliographie et l'exposé, on peut regretter que TREVER ait omis de signaler l'*Histoire de la Grèce ancienne* de J. Hatzfeld, la *Griechische Geschichte* de H. Berve, les tomes I et II de *Peuples et civilisations*, la collaboration de R. Cohen avec G. Glotz, la participation de H. Swoboda à l'ouvrage de G. Busolt sur les institutions, le livre de G. Radet sur Alexandre, etc. Le portrait de Cléon (p. 279, 291-292) est peu nuancé et, sans doute, injuste ; le nom de Callistratos n'est même pas cité ; l'activité de Démosthène avant 352 est à peine indiquée ; les pouvoirs de la Boulé des Cinq-Cents sont très imparfaitement analysés³, etc.

M. et C. H. B. QUENNELL présentent un tableau fort sommaire de la vie

1. R. H. Mc DOWELL, *Stamped and inscribed objects from Seleucia on the Tigris*. Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1935, xvii-272 p., 6 pl. h. t. ; prix : \$ 3,50.

2. M. L. KAMBANIS, *Notes sur le classement chronologique des monnaies d'Athènes (Séries avec noms de magistrats)* (B. C. H., 1938, p. 60-84, 1 pl.).

3. A. A. TREVER, *History of ancient civilization. I : The ancient Near East and Greece*. New-York, Harcourt, Brace and Co, 1936, xx-585 p., 14 cartes, 19 pl. h. t.

grecque depuis l'époque homérique jusqu'au ^v^e siècle, en insistant principalement sur les aspects matériels et artistiques du sujet. L'ouvrage, abondamment illustré, n'a ni bibliographie ni conclusion ¹.

Cherchant une explication du « miracle grec », R. DE SAUSSURE ne veut la demander ni à la géographie, ni à l'ethnologie, ni à l'histoire, mais à la psychanalyse, aux théories sur le « refoulement du moi ». Il entreprend ainsi de montrer qu'aux ^{viii}^e et ^{vii}^e siècles les fils — surtout les cadets et les bâtards — se mirent à réagir contre l'écrasante omnipotence des chefs de famille ; cette libération psychologique ne fut pas l'effet, mais la cause, de multiples transformations sociales, économiques, politiques et intellectuelles (colonisation, progrès de la démocratie, des arts, de la philosophie, etc.) ; au fur et à mesure que s'accomplissaient ces divers progrès, la peur et la haine dont souffrait originellement l'âme des opprimés faisaient place à la confiance, à l'amour et à l'esprit de collaboration entre les fils et les pères ; la crainte du mystère et de l'inconnu s'évanouissait, et l'illusion cédait à la raison. Le rôle d'Épicure, « le plus grand psychothérapeute » du monde hellénique, fut capital à cet égard ².

Le tome III de l'*Histoire grecque* du très regretté G. GLOTZ et de son collaborateur R. COHEN étudie la Grèce au ^{iv}^e siècle jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine. Une remarquable introduction analyse les conditions économiques, sociales et politiques de cette histoire ; treize chapitres sur quinze traitent de la Grèce propre, de ses rapports avec les Barbares et de la Grèce occidentale ; les deux autres sont consacrés à l'activité intellectuelle et artistique. Ch. Picard a corrigé les placards du chapitre xv ; P. Roussel a relu toute la mise en pages et M^{lle} M. Glotz a dressé les tables et l'index. L'introduction montre clairement comment la Grèce marcha alors vers l'unité ; mais la route fut pénible et plusieurs États cherchèrent à s'assurer ou à garder l'hégémonie. La conclusion résume fort bien l'histoire de cette période, qui aboutit à « la fin de la cité ». Heureux dénouement ? On peut en douter : la victoire macédonienne n'a valu aux Hellènes ni une paix durable ni l'essor d'une civilisation supérieure, vers laquelle la Grèce s'acheminait d'elle-même depuis longtemps. Au total, « Chéronée n'est pas une conclusion », mais seulement « une date importante », et, si la cité grecque a disparu, l'esprit hellénique n'a cessé de vivre ³.

Ch.-A. ROBINSON enrichit de nouveaux chapitres et remanie sur plusieurs points l'histoire grecque de G. W. BOTSFORD. C'est un exposé clair et sans notes, très sommaire, mais renfermant plus d'une utile et judicieuse appréciation. Il est permis, toutefois, de regretter le défaut d'aperçus généraux

1. M. et C. H. B. QUENNEL, *La vie des Grecs, d'Homère à Périclès* (trad. de l'anglais par Guy de Budé). Paris, Payot, 1937, 357 p., 158 fig., 8 gravures h. t.

2. R. DE SAUSSURE, *Le miracle grec*. Paris, Ed. Denoël, 1939, 210 p. ; prix : 30 fr.

3. G. GLOTZ, avec la collaboration de R. COHEN, *Histoire grecque*, t. III. Paris, Presses universitaires, 1936, 539 p. ; prix : 60 fr.

et l'extrême brièveté de la conclusion ; la bibliographie, nécessairement fort incomplète, est un peu trop exclusivement anglaise et américaine ; on s'explique mal que l'auteur n'ait pas mentionné les tomes I, II et III de *Peuples et civilisations*, les excellents travaux de M. Holleaux et de Ch. Picard, la thèse de P. Roussel sur Délos, la collaboration du même savant et de R. Cohen à l'*Histoire grecque* de G. Glotz (t. IV) et celle de H. Swoboda au manuel de G. Busolt sur les institutions. L'étude d'Ormerod sur la piraterie est mentionnée, et l'on ne dit rien de celle où Ziebarth a traité du même sujet ; l'ouvrage de V. Magnien sur les mystères d'Éleusis est indiqué, et celui de P. Foucart est passé sous silence, etc.¹.

VI. HISTOIRE PARTICULIÈRE. — La nouvelle édition de l'excellente *Civilisation égéenne* de G. GLOTZ contient : 1^o de notables corrections de l'auteur, qui a tiré grand profit, en particulier, des fouilles exécutées par Evans en 1922 et du déchiffrement des documents hittites par Forrer (p. 465-468, 469-473) ; 2^o une précieuse note additionnelle de Ch. PICARD, qui réduit la part des influences égyptiennes mentionnées par Evans et souligne très nettement la valeur des apports orientaux en Crète, les liens étroits unissant la céramique de ce pays à celle de l'Anatolie, l'action décisive exercée par l'imagerie asiatique sur l'iconographie minoenne, etc. (p. 474-485). Dans la controverse entre « mycénophiles » et « crétolâtres », la vérité lui paraît être plutôt du côté de Glotz, qui tenait la civilisation de Mycènes pour « une suite égéenne ». Les principaux travaux récents sur Tirynthe, Mycènes, Corinthe, Olympie, la Messénie, Orchomène, les Hittites, etc., sont indiqués dans cette note à la fois très dense et très claire, qui résume admirablement les nouveaux problèmes². — P. DEMARGNE montre que, vers l'an 2000, la civilisation crétoise, sur laquelle l'influence égyptienne était encore loin de s'exercer, dépendait fortement de l'Anatolie, de la Syrie et de la Mésopotamie. L'auteur signale à cet égard divers exemples empruntés à la céramique ; il rappelle que le Caucase, l'Iran et le Turkestan ont vu naître les arts du métal qui, depuis, se sont propagés en Anatolie et en Syrie, puis dans le monde égéen, soit par Hissarlik, soit par Byblos. Ces deux villes semblent avoir également joué un rôle notable dans la transmission de la technique du grénétis aux Égéens ; d'Anatolie et de Syrie proviennent aussi la plupart des motifs décoratifs de la Crète ; l'architecture minoenne du M. M. II est entièrement « tournée vers l'Asie » ; enfin, nombre de types divins, de symboles religieux et de cérémonies cultuelles sont communs aux Égéens et aux Asiatiques. La Crète n'a subi l'influence de l'Égypte qu'après la destruction

1. G. W. BOTSFORD, *Hellenic History* (revised and rewritten by Ch. A. ROBINSON JR.). New-York, The Macmillan Company, 1939, xiv-398 p., 17 cartes, 8 fig., 72 pl. h. t. ; prix : \$ 4,50.

2. G. GLOTZ, *La civilisation égéenne*, nouv. éd., mise à jour par Ch. PICARD. Paris, A. Michel, 1937, 495 p.

d'Hissarlik et la poussée des Hittites, qui coupa Byblos de son arrière-pays¹.

On doit à Y. BÉQUIGNON un très consciencieux et utile ouvrage sur une région jusqu'ici négligée par les historiens : la vallée du Spercheios, que l'on peut qualifier, dit-il, d'« axe horizontal de la carte hellénique ». L'étude géographique montre que cette vallée est essentiellement « un couloir » unissant la Thessalie à la Grèce centrale. L'auteur en retrace l'histoire durant la période de « siècles obscurs » qui s'achève avec la guerre Lamiaque : mettant à profit les données de l'archéologie préhistorique, il signale les occupations et les abandons successifs depuis la fin du IV^e millénaire jusqu'à celle de l'âge ancien du fer ; puis il traite des migrations de peuples (Maliens, Ainianes, Etéens) et des « migrations divines » ; il rappelle comment ses recherches ont permis de retrouver le site d'Anthéla, où s'élevait le sanctuaire de Déméter Amphictyonis ; cette déesse n'était pas originaire de la Thessalie du Nord, mais étroitement unie à la Béotie et à la Mégaride ; les habitants de la vallée du Spercheios n'étaient pas davantage d'origine thessalienne, et même ils luttèrent surtout contre les influences septentrionales. L'ouvrage expose, enfin, les conflits dont ce pays fut le théâtre aux V^e et IV^e siècles et dont il ne semble pas avoir trop durement souffert. En somme, loin d'être des peuples insignifiants, les Maliens et les Ainianes ont fait partie de l'Amphictyonie et ils ont su exploiter à fond l'importance religieuse, commerciale et militaire de la « contrée-charnière » où ils étaient installés².

Le même auteur publie le résultat des recherches qu'il a exécutées à Phères en 1933. Il étudie d'abord la ville antique : son enceinte est bien conservée au sud et au sud-ouest, mais on n'en a retrouvé presque aucun vestige au nord et à l'est ; il existait probablement une enceinte intérieure, orientée est-ouest et divisant Phères en ville haute et ville basse. L'acropole, sise à l'ouest et bien placée pour la surveillance des alentours, fut occupée dès l'époque préhistorique et gardait encore au IV^e siècle son caractère de butte-refuge. — L'auteur combat l'opinion de ceux qui refusent d'identifier la fontaine Hypérie (à laquelle la plaine de Phères devait sa fécondité) avec l'Hypérie du Catalogue homérique ; il rappelle que l'on n'a pas encore fixé l'emplacement exact de l'agora, et il dit quelques mots des nécropoles. Puis, il traite du temple le plus récent de Zeus Thaulios (IV^e siècle) : on n'en a gardé — très imparfaitement, d'ailleurs — que la façade orientale, et toute restauration est impossible ; quant au temple archaïque en tuf, il faut se borner à décrire les documents qui en ont révélé l'existence. Le temple s'élevait au-dessus d'une nécropole géométrique, où l'on a mis au jour une quarantaine de tombeaux : c'est « l'ensemble le plus complet » que l'on possède en Thessalie pour cette époque et le seul endroit préhistorique de Phères qui

1. P. DEMARGNE, *Crète et Orient au temps d'Hammourabi* (R. A., 1936, II, p. 80-91).

2. Y. BÉQUIGNON, *La vallée du Spercheios, des origines au IV^e siècle*, Paris, De Boccard, 1937, xv-398 p., 19 fig., 23 pl. h. t.

puisse être daté avec une certaine précision. Béquignon signale ensuite les divers objets provenant des fouilles récentes : figurines en terre cuite, représentant surtout des femmes ; bronzes (chevaux, oiseaux, statuettes, etc.), fabriqués sans doute dans un atelier péloponésien ; vases, etc. Enfin, il mentionne les inscriptions. Si bien des questions restent posées, conclut-il, l'archéologie a du moins révélé l'existence de deux temples qui se sont succédé au VI^e siècle et au IV^e ; le VI^e siècle peut avoir « marqué la suprématie religieuse de Phères », tandis qu'au IV^e siècle Jason tenta d'imposer l'hégémonie politique de la ville¹.

Exposant les résultats de leurs fouilles de Krisa, L. LERAT et J. JANNORAY décrivent avec précision l'enceinte, très inégalement conservée, de l'acropole où la dynastie homérique de Krisos, Strophios et Pylade avait sa « forte demeure ». D'après la céramique, Krisa est le premier site où se révèle une occupation continue allant de l'H. A. à l'H. R. III b ; mais on n'a presque rien trouvé qui soit postérieur au mycénien. Il faut donc, semble-t-il, rejeter l'opinion selon laquelle ce site était encore occupé aux temps archaïques par une ville importante, contre laquelle la première guerre Sacrée aurait été dirigée autant que contre son port de Kirrha : en réalité, dès l'invasion dorienne, la citadelle de Krisa paraît avoir cessé d'exister². — J. JANNORAY et H. VAN EFFENTERRE présentent un tableau d'ensemble de l'histoire de Krisa. L'acropole n'a pas été occupée durant l'H. A. : le premier site date de l'H. M. Le type normal de sépulture est la tombe à ciste, dont la construction soignée et la beauté indiquent la richesse de la ville à cette époque. Krisa ayant été probablement incendiée, le site fut en partie abandonné ; mais on ne tarda pas à y revenir, et, dès le début de l'H. R., l'acropole possédait une ville nouvelle, qui finira par égaler en étendue celle de l'H. M. L'examen des habitations atteste la grandeur de la Krisa mycénienne ; si les bâtiments de la partie supérieure de l'acropole sont bien les demeures des plus puissants habitants, il faut en conclure que le palais de Strophios et de Pylade mérite d'être comparé à ceux des héros homériques trouvés en d'autres régions. L'enceinte, qui date de la fin des temps mycéniens, enfermait un vaste espace pour abriter la population et les troupeaux de la plaine en cas d'alerte. Cette puissante cité jeta un éclat suprême lors de la guerre de Troie ; elle ne put résister aux Doriens, qui l'incendièrent, et le site resta abandonné jusqu'à l'époque byzantine³. — Selon les mêmes auteurs, la céramique de Krisa témoigne de la continuité avec laquelle l'acropole fut

1. ID., *Recherches archéologiques à Phères de Thessalie* (Publ. de la Fac. des lettres de Strasbourg, fasc. 78). Paris, en dépôt à la Soc. d'éd. Les Belles-Lettres, 1937, 111 p., 18 fig., 24 pl. h. t.

2. L. LERAT, J. JANNORAY, *Premières recherches sur l'acropole de Krisa (Phocide)* (R. A., 1936, II, p. 129-145).

3. J. JANNORAY et H. VAN EFFENTERRE, *Fouilles de Krisa (Phocide)*. Pl. XXIII-XXV (B. C. H., 1937, p. 299-326).

occupée : nul « hiatus » de l'H. M. à l'âge mycénien, mais une insensible transition, par l'intermédiaire de la poterie prémycénienne, que marque l'application d'un décor crétois à des formes continentales. C'est que Krisa — fait exceptionnel en Phocide — commandait l'une des routes par où la région s'ouvre sur le golfe de Corinthe : elle subit ainsi durant l'H. R. I-II les influences créto-cycladiques qui, dès la fin de l'H. M., s'étaient exercées à Kirrha (dont le site avait décliné après l'H. M., sans doute à cause des troubles de l'époque prémycénienne)¹.

L. LERAT consacre une précieuse étude aux résultats des fouilles qu'il a dirigées en 1934-1935 dans la partie nord du sanctuaire delphique d'Apollon. Ces fouilles ont montré, notamment, que le site ne garda la trace d'aucune occupation « digne de ce nom » avant l'H. R. III. Le village mycénien qu'ont fait connaître les recherches de 1934-1935 se trouvait à proximité d'un sanctuaire occupant déjà, très probablement, la terrasse où s'élèveront les temples successifs d'Apollon. De la fin de l'H. R. III datent les tombes mycéniennes actuellement connues, tombes étroites et au matériel fort pauvre. Sur les ruines du dernier village mycénien, détruit par les roches et torrents des Phétriades, s'installa un village géométrique, qui le déborda même au nord et à l'ouest ; la richesse et l'activité artistique furent alors plus considérables. Peu à peu, le sanctuaire progressa aux dépens du village : il atteindra au VI^e siècle les limites qu'il gardera jusqu'à sa ruine ; à la fin du VI^e siècle, lors de la reconstruction du grand temple apollinien, il engloba toute la région².

C. J. CADOUX publie une copieuse monographie sur l'histoire de Smyrne depuis les temps préhelléniques jusqu'au règne de Constantin. L'exposé est clair et très documenté, et l'on y trouve plus d'un aperçu intéressant : par exemple sur les rapports entre la Smyrne archaïque et l'épopée homérique ; sur l'importance que possédait la situation de Smyrne au débouché de la grande voie de trafic est-ouest de l'Asie Mineure ; sur les beaux édifices de la ville (théâtre, portiques, gymnase, etc.) ; sur le développement de l'activité municipale (l'auteur consacre nombre d'indications aux assemblées, aux magistrats, dont les principaux sont les stratèges, aux finances, aux archives, à la police, etc.) ; sur la vie religieuse, notamment sur Apollon, plus anciennement honoré en Asie occidentale qu'en Grèce d'Europe ; sur Dionysos, dont le culte fut importé ici par des colons éoliens ; sur la Mère des Dieux, vraie patronne de Smyrne et dont Artémis fut une simple variante ; sur le culte d'Hadrien comme « Zeus olympien » ; sur la communauté juive ; sur les conflits entre le christianisme, le judaïsme et l'autorité impé-

1. Id., *Fouilles de Krisa (Phocide)* (B. C. H., 1938, p. 110-147, 22 fig., 8 pl. h. t.). — Les auteurs annoncent une prochaine étude d'ensemble sur la question par L. Lerat, L. Dor et eux-mêmes.

2. L. LERAT, *Fouilles de Delphes* (1934-1935). *Rapport préliminaire* (R. A., 1938, II, p. 183-227, 15 fig., 4 pl.).

riale ; sur les rapports entre l'évêque Polycarpe et Marcion, les discussions théologiques des II^e et III^e siècles, etc. Il est permis de regretter le caractère peu critique des indications et des récits relatifs à l'activité des chrétiens, l'abus des citations, parfois interminables, et le défaut d'une conclusion d'ensemble¹.

On doit à P. COLLART une remarquable thèse sur la ville de Philippes, dont il a longuement exploré le site. Il en retrace d'abord l'histoire depuis les origines jusqu'à la bataille de 42 av. J.-C. ; il insiste sur l'attrait qu'exerçaient les mines de métaux précieux et sur les prétentions et tentatives athéniennes ; il examine avec grand soin la Pérée thasienne et le site de Néapolis (qu'il convient d'identifier avec Cavalla) ; un chapitre fort intéressant est consacré à Callistratos et à la fondation de Philippes. L'auteur rappelle que l'on n'a pas encore publié les inscriptions relatives à la période « macédonienne » de la ville. — La 2^e partie du livre traite de « Philippes colonie romaine », dont Collart étudie à fond les institutions et la population ; la persistance de l'hellénisme, favorisé et ranimé par le transfert de la capitale impériale à Byzance, est mise en bonne lumière. Puis vient la description très fouillée des monuments et des places, qui gardaient encore à la ville un caractère nettement romain, et des différents cultes — romains, thraces, orientaux, etc. — que l'on pratiquait à Philippes : l'auteur souligne, notamment, l'importance des cultes égyptiens et l'absence d'indications sur le mithriacisme. Il montre, enfin, le rôle capital de la *Via Egnatia*, sur laquelle Philippes occupait une situation privilégiée et par où s'échangeaient entre l'Italie et l'Asie une foule de denrées, d'idées et de croyances ; la fondation de Constantinople porta à cette route un coup très dur, Rome cessant ainsi d'être « un pôle pour le bassin de l'Égée »².

J. JANNORAY signale les divergences des textes et des auteurs modernes touchant la ville qui fut l'enjeu de la première guerre Sacrée, et il conclut que c'était Kirrha, la florissante cité archaïque sise sur la baie d'Itéa, et non Krisa, la ville homérique, située dans l'intérieur, sur la colline Hagios Georgios (cf. *supra* p. 33). Si les anciens ont parlé de « guerre de Krisa », c'est parce que le conflit de 590 eut pour théâtre la plaine sise entre Kirrha — à laquelle s'attaquaient réellement les coalisés — et la hauteur qu'avait occupée Krisa. Très important à cet égard est le texte d'Athénée sur « la guerre appelée guerre de Krisa... quand les Kirrhéens luttèrent contre les Phociens » : égarés par ce texte, les modernes ont appelé Krisa la ville contre laquelle étaient dirigées les opérations de 590³.

1. C. J. CADOUX, *Ancient Smyrna : a history of the city from the earliest times to 324 a. D.* Oxford, Basil Blackwell, 1938, xlv-437 p., 9 pl., 3 cartes ; prix : 25 s.

2. P. COLLART, *Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*. Paris, De Boccard, 1937, xi-558 p. — Un recueil de 88 planches reproduisant une carte et nombre de paysages, de monuments, d'inscriptions et de monnaies est joint à ce savant ouvrage.

3. J. JANNORAY, *Krisa, Kirrha et la première guerre Sacrée* (B. C. H., 1937, p. 33-43).

L. GERNET rejette l'assertion d'Aristote sur l'élection de dix archontes à Athènes en 581 ('Αθ. Πολ., XIII, 1). Contre cette indication, il fait surtout valoir l'impossibilité d'expliquer le sens et la portée du « compromis » signalé par Aristote ; la division en eupatrides, *agroikoi* et *dèmiourgoi* n'est mentionnée ni avant ni après 581 : c'est ainsi que ces trois groupes ne correspondent nullement aux trois partis du temps de Pisistrate (Plaine, Montagne et Littoral) ; *agroikoi* et *dèmiourgoi* ne peuvent représenter ni le « peuple » ni une sorte d'aristocratie rurale ou urbaine : il n'y avait pas encore de classe industrielle nombreuse et puissante, et l'on ne voit pas bien en quoi de riches *agroikoi* se fussent distingués des eupatrides (lesquels, du reste, pouvaient parfaitement s'adonner au négoce ou à l'industrie) ; quant à la « noblesse », elle ne conférait aucun privilège. En réalité, la division tripartite d'Aristote semble provenir d'une certaine théorie formulée aux temps classiques — notamment par Hippodamos de Milet et dans le *Critias* de Platon — sur l'organisation sociale : théorie favorable aux prétentions aristocratiques et « projetée » par Aristote dans une histoire dont on ne savait plus grand-chose au IV^e siècle. Bref, le « compromis » de 581 n'est que le « reflet d'une théorie historique issue d'une théorie politique », et c'est bien à tort qu'Aristote l'a pris au sérieux¹.

B. D. MERITT publie et commente diverses inscriptions qui concernent principalement l'histoire du V^e et du VI^e siècle av. J.-C. Il examine, en particulier, plusieurs fragments de listes de tributs (nos 17-20) : la chronologie du décret n° 20 prête à discussion ; l'auteur se rallie finalement à la date 422/1 : les importants versements signalés ici cadrent bien, en effet, avec la forte augmentation décidée en 425. Les chiffres du district hellespontique, notamment, sont très supérieurs aux précédents : le tribut de Cyzique, par exemple, est passé de 900 à 2,000 drachmes. — L'inscription n° 21 présente un vif intérêt : d'une gravure très soignée, qui suggère la date de 425 environ, elle renferme une liste d'archontes du VI^e siècle : Hippias (526/5) ; Clisthène (525/4) ; Miltiade (524/3) ; Calliadès (523/2), etc. Ces dates sont proposées d'après le texte de Denys d'Halicarnasse qui situe en 524/3 l'archontat de Miltiade. Il est très normal, dit l'auteur, qu'Hippias ait été archonte dès 526/5, peu après la mort de Pisistrate. Le Clisthène ici mentionné doit être le réformateur de 507 : il faut, en effet, rejeter l'hypothèse suivant laquelle il y aurait eu deux Clisthène dans l'Attique du VI^e siècle, le nom n'étant pas d'origine athénienne, mais sicyonienne. Les Alcéméonides et les Pisistratides s'étaient sans doute réconciliés peu après 527, et les premiers seront de nouveau expulsés après 514. L'archonte de 522/1 n'est pas — comme pourraient le faire supposer les lettres *στρατ* — le petit-fils de Pisistrate, très jeune encore cette année-là : son archontat date probablement de 497/6, époque d'apaisement qui suivit la défaite athénienne

1. L. GERNET, *Les dix archontes de 581* (Rev. de Philol., 1938, p. 216-227).

d'Éphèse. Peut-être cette liste archontale remontait-elle à Solon et finissait-elle en 425. — L'inscription n° 23 donne la liste des biens confisqués en 415 (complément des *I. G.*, I², 325, 326, etc.); l'auteur estime que le Phèdre signalé à la ligne 63 doit être identifié avec le célèbre ami de Socrate. Lysias dit que ce personnage était devenu pauvre sans qu'il y eût de sa faute : nous connaissons maintenant la cause de cet appauvrissement : il avait été accusé de profanation des Mystères (cf. Andocide, I, 15)¹.

Selon H. BERVE, l'établissement des Athéniens en Chersonèse de Thrace à la fin du VI^e siècle est dû surtout à l'initiative de Miltiade, qui gouverna la région sans garder contact avec Athènes ; il n'en exerça pas moins une grande influence sur ses concitoyens après son retour en Attique : d'où le rôle prépondérant — d'ailleurs dépourvu de tout caractère officiel — qu'il joua dans les opérations de Marathon. Le même aspect étroitement personnel distingue l'entreprise manquée de Paros : les ambitions de Miltiade restaient étrangères à l'ensemble des Athéniens. Berve appuie sa thèse sur une partie des données d'Hérodote, qui est encore l'historien le moins éloigné du temps de Miltiade².

H. GRÉGOIRE pense qu'à Salamine l'aile occidentale, relativement peu nombreuse, de la flotte barbare fut seule aux prises avec les Grecs : l'aile orientale de cette flotte eut pour unique mission de barrer la mer entre Mounychie et la côte du Péloponèse et fut entraînée dans la déroute générale, surtout quand les Éginètes l'eurent assaillie à revers. Avant la bataille, cette aile avait été postée à Kéos (il s'agit ici, quoi qu'aient dit certains philologues, de l'île de Kéos) et à Kynosoura (qui n'est pas une langue de terre projetée de Salamine vers Psyttalie, mais, tout simplement, la Kynosoura fermant au nord la baie de Marathon) : tels furent les points de départ du mouvement exécuté par l'aile orientale des Barbares pour accomplir l'opération — capitale à leur avis — du blocus destiné à empêcher la retraite des Hellènes³.

H. WILLRICH a publié sur Périclès un ouvrage sans bibliographie ni références, dont les trois cinquièmes à peine étudient la carrière de cet homme d'État. La personnalité et l'activité de Périclès ne sont pas suffisamment dégagées de l'histoire générale du monde grec en 460-429 ; l'impartialité de l'auteur laisse fort à désirer (en particulier quand il apprécie le régime démocratique) ; l'explication des faits est parfois superficielle ou arbitraire. Willrich s'imagine, par exemple, qu'après avoir abattu Cimon, la démocratie voulut montrer qu'elle était capable, elle aussi, d'affronter « l'ennemi national », le Grand Roi : d'où l'envoi de 200 navires à Chypre : une telle affirma-

1. B. D. MERITT, *Greek Inscriptions (Hesperia)*, VIII, janvier-mars 1939, p. 48-82).

2. H. BERVE, *Miltiades. Studien zur Geschichte des Mannes und seiner Zeit*, Berlin, Weidmann, 1937, vi-101 p.

3. H. GRÉGOIRE, *La légende de Salamine, ou comment les philologues écrivent l'histoire (Les Études classiques, 1935, p. 519-531)*.

tion est des plus contestables. Il n'est pas prouvé davantage qu'Athènes eût dû absolument éviter, vers le début de l'expédition d'Égypte, de mener également des opérations dans le Péloponèse : fut-elle vraiment libre d'agir comme elle l'aurait voulu ? Et n'avait-elle pas, d'ailleurs, le droit d'espérer qu'elle serait partout victorieuse ? Une discussion plus approfondie s'imposait¹. — Il y a plus de critique dans le sérieux article que F. MILTNER a rédigé sur le même sujet ; l'auteur met à profit divers travaux notables, comme ceux de Taeger et de Nesselhauf, et souligne assez bien dans sa conclusion certains aspects de la personnalité du fils de Xanthippos. Différents problèmes — comme celui de la politique « orientale » de Périclès — méritaient d'être creusés davantage².

A. PIGANOL consacre une pénétrante étude à la question de la date des Adonies à Athènes en 415 av. J.-C. : peut-on admettre qu'on les y ait célébrées vers le temps du lever héliaque de Sirius (20 juillet) ? Ce problème se rattache au suivant : quand l'expédition de Sicile est-elle partie ? Un minutieux examen conduit l'auteur à présenter ainsi la suite des faits : 18 juin, dernier versement aux stratèges ; 23 juin : bris des Hermès ; 5 juillet : la nouvelle Boulè entre en charge ; 16 juillet : Alcibiade est dénoncé à l'Ecclèsia ; 20 juillet, au lever héliaque de Sirius, discours de Damostratos ; vers le 22, départ de la flotte ; 6 août : début de l'année archontale 415-414 ; 3 septembre : Panathénées ; délateurs récompensés. — Examinant les travaux de Fabricius sur la topographie de Syracuse, le même auteur montre que le « Trôgilos », vers lequel les Athéniens ont dirigé tout droit leur mur d'investissement, n'est pas situé — comme l'a cru Fabricius — au voisinage immédiat de l'Hexapyle, ainsi qu'il résulte d'une étude du récit de Tite-Live sur le siège de Syracuse par Marcellus³. — J. HATZFELD repousse les conclusions de Piganol sur la date du départ de l'expédition : si l'on place les Adonies le 20 juillet, en effet, on est obligé de reculer ce départ jusqu'au commencement du mois d'août ; mais, en ce cas, il devient très difficile de « loger » jusqu'au début de l'automne « tous les événements qui ont suivi » (voyage de la flotte et premières opérations de Sicile). D'autre part, Piganol n'a pas fourni une explication suffisante du très long intervalle compris entre le dernier versement aux stratèges (19 juin au plus tard) et le départ de la flotte. Toutes les difficultés s'évanouissent si l'on place le bris des Hermès vers le 7 ou 8 juin, le dernier versement aux environs du 10 juin et le départ vers le 20 juin. Ce système, il est vrai, ne tient nul compte de la date des Adonies ; mais rien ne démontre absolument que les Athéniens les aient célébrées (comme le feront l'Espagne au III^e siècle ap. J.-C. et l'Égypte au XI^e) à l'époque du lever héliaque de Sirius⁴.

1. H. WILLRICH, *Perikles*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1936, 309 p.

2. F. MILTNER, art. *Perikles*, *Real-Encycl.* Stuttgart, 1937, 37^e demi-vol., col. 748-790.

3. A. PIGANOL, *Deux notes sur l'expédition de Sicile* (*R. É. G.*, 1937, p. 1-14).

4. J. HATZFELD, *Le départ de l'expédition de Sicile et les Adonies de 415* (*R. É. G.*, 1937, p. 293-303).

Contrairement à la théorie courante, le même auteur estime que le régime théraménien de 411 fut remplacé par la démocratie bien avant la bataille de Cyzique, dès janvier 410 : les stratèges alors désignés étaient animés de tendances nettement démocratiques ; le principal d'entre eux, Thrasyllé, qui, vers la fin de 411, avait ramené en Attique « l'esprit du front », dut contribuer puissamment à la restauration, paisible et silencieuse, de la démocratie. On ne rétablit pas aussitôt, d'ailleurs, la Boulè des Cinq-Cents : diverses réformes étaient nécessaires pour qu'il en fût ainsi. Quant à Thérémène, dépouillé de sa prépondérance, il se vit confier, dès janvier 410, les modestes fonctions de collecteur des douanes du Bosphore : d'où sa rancune à l'égard du stratège démocrate qui l'avait moralement obligé à quitter l'Attique en mettant fin au régime dont il était si fier ; cette rancune sera un « élément du trouble procès » qui aboutira à l'exécution de Thrasyllé et des autres vainqueurs des Arginusés¹.

Après avoir étudié deux inscriptions de Délos, gravées respectivement en 410/9 et en 408/7, J. COUPRY formule les conclusions suivantes : à dater de 409 ou de 408, la gestion des biens d'Apollon délien fut partagée entre « les Amphietyons des Athéniens » et des *épiscopoi* ou *épitropoi* indigènes, placés — au moins en théorie — sur le même rang que les administrateurs athéniens ; il y a là une concession très nette, presque un « recul » d'Athènes ; un pareil changement est quelque peu surprenant, la fortune militaire des Athéniens s'étant assez brillamment relevée de 410 à 408. Comment « l'histoire locale » de Délos s'est-elle déroulée en 409 et 408 de telle façon que l'isolement administratif des Amphietyons d'Athènes ait pris fin ? Il n'est pas facile de le « deviner »².

Dans une étude fort précise sur les Trente, Th. LENSCHAU tire bon parti des plus importants travaux relatifs à l'histoire d'Athènes en 404-403. Il souligne avec raison les services rendus par le récit de Xénophon, où il y a plus de lacunes que d'erreurs, les insuffisances et la partialité des exposés et des allusions d'Aristote et de Lysias. Signalons aussi de précieuses remarques sur la naissance de la scission entre les Trois-Mille, sur le compromis auquel aboutit la chute des Trente, sur le renforcement de l'aristocratie urbaine, grâce au retour des émigrés d'Éleusis, et une intéressante discussion sur la « 2^e dékarchie »³.

P. TREVES présente de très ingénieuses remarques sur la guerre de Corinthe. Il montre, notamment, qu'Andocide, envoyé à Sparte en 392/1 (et non en 393/2, comme l'a pensé Judeich) grâce à « l'exemplaire modération des démocrates », espérait refréner les aspirations, jugées périlleuses, de l'*ochlos nautikos* ; il estime que Lacédémone, voilant ses concessions — dont

1. Id., *La fin du régime de Thérémène* (R. É. A., 1938, p. 113-124).

2. J. COUPRY, *Études d'épigraphie délienne*. I : *Les administrateurs sacrés à Délos et la collaboration attico-délienne dans les derniers temps de la guerre du Péloponnèse* (B. C. H., 1937, p. 364-379).

3. Th. LENSCHAU, art. *Οι τριάνοντα*. *Real-Encycl.*, II^e série, 12^e demi-vol., col. 2355-2377.

Andocide vante à l'excès la portée — derrière une menace à l'égard de Conon, visait surtout à détacher la Perse d'Athènes ; elle ne réussit pas, d'ailleurs, à empêcher les Athéniens de condamner la politique d'Andocide, véritable précurseur d'Eubule et d'Eschine (tandis que l'impérialisme de Conon, dont Thrasybule reprendra les desseins, s'apparentait à celui de Périclès). — L'auteur du *Ménexène*, qui date de 391-390, est, au fond, d'accord avec Andocide : le dialogue semble donc bien être l'œuvre de Platon, très hostile à « l'aventure impérialiste de Thrasybule¹ ».

On doit à F. FERCKEL un minutieux examen des rapports de Lysias avec Athènes. Ses conclusions sont très dures pour l'orateur, qui n'a jamais risqué sa vie en 403 et n'a lutté ni pour une patrie ni pour une idée ; ce ne fut pas un sincère démocrate, mais un égoïste des plus vulgaires : Athènes n'eût certes rien gagné à gratifier de la *politeia* ce métèque sans conviction ni vaillance. Tout n'est pas faux, à notre avis, dans cette thèse de Ferckel ; mais a-t-il lu de près les ouvrages figurant dans sa bibliographie ? Persuadé que les « admirateurs » de Lysias appartiennent aux États « démocratiques » — France et pays anglo-saxons —, il nous range sans hésiter (p. 7) parmi ces admirateurs : nous avons, dit-il, porté sur l'orateur « un jugement très favorable ». Appréciation pleinement justifiée, en effet, par les lignes suivantes : « Le plus souvent, il (Lysias) écrit... pour des clients, dont il adopte le ton et les idées... *On ne peut utiliser qu'avec une grande circonspection cet avocat ou cet accusateur souvent partial et passionné* » (P. Cloché, *La Restaur. démocr. à Athènes en 403 av. J.-C.*, p. x-xi) ; cette source (Lysias) « est... souvent trouble et impure... ; elle n'altère pas uniquement la vérité à leur profit (des radicaux)... même en parlant au nom de la démocratie (il) a dû plus d'une fois atténuer ou cacher la vérité au profit d'aristocrates influents... » (*Ibid.*, p. x, n. 2) ; « Lysias, démocrate ardent à ses heures, mais surtout logographe et avocat » (p. 72) ; « un fait indéniable rend ces assertions (de Lysias) suspectes » (p. 73) ; « cette appréciation est suspecte pour deux raisons » ; elle « vise un but intéressé » (p. 74) ; « il est un des Trente qu'il (Lysias) a fort injustement traité : c'est Thérémène » (p. 319) ; « la lettre même du traité (de 403)... détruit le raisonnement » de l'orateur (p. 337) ; « il est hors de doute qu'en réclamant vengeance contre Agoratos on (Lysias) conseille aux juges, sans l'avouer, de transgresser la loi d'oubli » (p. 338), etc. Ferckel excelle, visiblement, à ne pas dénaturer les assertions de ses prédécesseurs².

Vers le début du IV^e siècle, dit F. HAMPL, la politique extérieure des cités grecques s'est profondément transformée : ce n'est plus pour assurer l'entretien de leur population, se défendre contre des soulèvements intérieurs ou remplir diverses obligations juridiques ou religieuses qu'elles font désor-

1. P. TREVES, *Note sur la guerra corinzia* (*Riv. di Filol.*, 1937, p. 113-140).

2. F. FERCKEL, *Lysias und Athen* (*Des Redners politische Stellung zum Gaststaat*). Würzburg, K. Triltsch, 1937, VIII-163 p.

mais la guerre et concluent des traités, mais pour étendre leur hégémonie. Cette activité impérialiste n'est pas d'origine collective : elle a pour instigateurs principaux d'ambitieux hommes d'État, tels qu'Agis II, vainqueur des Éléens, Agésilas, véritable auteur de la paix de 387/6, Timothéos, dont le rôle fut capital dans la fondation de la II^e ligue athénienne, Épaminondas, Philippe, beaucoup plus soucieux d'accroître sa domination personnelle que d'obtenir la victoire des Grecs sur les Barbares ou celle de la Macédoine sur l'Hellade : son traité de 346 avec Athènes et, plus encore, la « paix générale » de 338 furent avant tout destinés à faire triompher ses projets d'expansion illimitée¹.

L'étude minutieuse d'un inventaire sacré de Thespies trouvé à Chostia suggère à M. FEYEL les conclusions suivantes : avant la paix du Roi, certains Thespiens et leur cité elle-même ont pu consacrer des offrandes en divers sanctuaires de Thisbè, de Khorsiai et d'autres localités dépendant de Thespies (Siphai, Kreisys, etc.) ; quand, en 386, le Koinon béotien fut dissous et que Thespies perdit son hégémonie sur ces différentes villes, on dressa, à titre exceptionnel, un inventaire des offrandes d'origine thespienne renfermées à l'Héraion de Khorsiai et dans les petits sanctuaires de Siphai et de Kreisys. Cet inventaire est daté par l'archonte en charge à Thespies, afin de distinguer les offrandes actuellement conservées de celles qui pourront être ajoutées ultérieurement, et on en affiche un exemplaire à Khorsiai. Nous possédons ainsi un nouveau témoignage sur la dissolution de « l'État thespien »².

L'analyse de plusieurs inscriptions permet à E. SCHWEIGERT d'élucider divers aspects de l'histoire du IV^e siècle. Examinant un nouveau fragment du décret d'alliance attico-béotienne de 395 (*I. G.*, II², 14), il montre que cette alliance ne fut définitivement brisée qu'en 383/2, après la vaine tentative des Thébains antispartiates pour renverser Léontiadès (tentative à laquelle participa Thrasybule de Collytos). — Schweigert signale une base de statue de ce personnage en 373/2 : il était alors stratège ; l'erection de cette statue avait sans doute pour but de célébrer une expédition distincte de celle qu'Iphicratès commandait à cette époque dans la mer Ionienne. Jusqu'ici on ignorait tout de l'activité qu'avait déployée Thrasybule de Collytos après son ambassade de 378 à Thèbes. — L'auteur étudie un décret athénien de 367/6 intéressant la ligue étolienne : celle-ci avait été créée sans doute en 370, sous l'impulsion des Thébains, auxquels les Étoliens venaient de s'unir. L'hostilité croissante d'Athènes vis-à-vis de Thèbes et de ses alliés peut expliquer le ton assez raide du décret de 367/6, qui proteste contre l'arrestation de spondophores par les Trichoniens, membres de la ligue éto-

1. F. HAMPL, *Die griechischen Staatsverträge des 4. Jahrhunderts v. Christi Geb.* Leipzig, S. Hirzel, 1938, viii-144 p.

2. N. PLATON et M. FEYEL, *Inventaire sacré de Thespies trouvé à Chostia (Béotie)* (*B. C. H.*, 1938, p. 149-166).

lienne. — A propos d'un décret de 357/6 concernant Éléonte, Schweigert rétablit ainsi la chronologie de cette période : la guerre des Alliés s'ouvrit peu après l'expédition athénienne en Eubée, à la fin de 358/7 ; Athènes fut alors battue devant Chios ; puis Charès alla diriger la lutte contre Byzance, et les rebelles s'attaquèrent à Lemnos, Imbros et Samos (357/6) ; au printemps 356, Éléonte manifesta son loyalisme (d'où le décret signalé plus haut) ; c'est seulement en 356/5 qu'Athènes lança la grande flotte commandée par Iphicratès et Timothéos. — L'auteur examine encore quelques autres inscriptions : notamment un décret de 318/7 voté au temps de négociations entre Athènes et Olympias (grâce aux efforts de qui les Athéniens espéraient recouvrer Mounychie et le Pirée) et un décret relatif à une alliance attico-sicyonienne, conclue sous les auspices de Démétrios (sans doute en 303/2)¹.

V. CHAPOT a composé une intéressante étude sur Philippe II de Macédoine : nous nous bornerons à signaler ici quelques-unes de ses remarques les plus saillantes. L'auteur attache une grande importance au séjour forcé du jeune prince à Thèbes, « centre et pôle attractif de toute la grécité » en 368-365, et présente de judicieux aperçus sur l'organisation de la Macédoine en 359 ; il estime que Philippe comptait dès 356 tirer profit de la guerre Sacrée et trouver « un auxiliaire aveugle » dans le parti d'Eubule ; il incline à penser que, né dix ans plus tôt, Démosthène eût pu retarder les progrès du Macédonien ; il fait de ce dernier l'inspirateur souverain des décisions amphictyoniques de 346 et affirme qu'à partir de cette époque la Macédoine prit un caractère nettement hellénique ; il suppose qu'en 340 Philippe escomptait un refus des Byzantins, dont il réclamait l'aide contre Athènes. Enfin, il attribue au désir de renforcer le fragile édifice qu'était la ligue de Corinthe le projet d'expédition en Asie : projet panhellénique en apparence, mais inspiré, en réalité, par des préoccupations strictement macédoniennes ; il est d'ailleurs impossible de savoir jusqu'où Philippe aurait porté ses armes².

Décrivant avec le plus grand soin la haute enceinte et les fortifications de Philippes, M. DUCOUX et P. LEMERLE montrent que le tracé des murailles septentrionale et orientale et des murs du réduit supérieur est celui de l'enceinte hellénique, qui doit être attribuée à Philippe II. Il en reste assez peu de chose, tandis que les vestiges des fortifications byzantines sont nombreux et parfois considérables ; une partie d'entre elles ont remplacé les fortifications grecques sans en changer le plan. La construction de l'enceinte hellénique date des années postérieures à 358 ; rien n'indique qu'elle ait été sérieusement attaquée sous la domination macédonienne, ni sous l'empire romain,

1. E. SCHWEIGERT, *Greek Inscriptions (Hesperia, VIII, janvier-mars 1939, p. 1-47)*.

2. V. CHAPOT, *Philippe II de Macédoine*, dans la collection *Hommes d'État*, I, p. 11-103. Paris, Desclée de Brouwer, 1936.

du moins jusqu'au III^e siècle, époque à laquelle les menaces d'invasion transformèrent Philippes en place forte ; cette enceinte ne devait être abattue, semble-t-il, qu'en 877, lors de la prise de la ville par les Bulgares¹. — Complétant l'étude précédente, J. ROGER rappelle que Philippe II tenait à fortifier solidement la ville, afin de bien garder une région très riche ; à la population indigène il ajouta de nombreux colons macédoniens. Les ruines du rempart grec montrent clairement, dans la basse enceinte comme sur les pentes, que le Macédonien ne jugeait pas Philippes une bourgade insignifiante. Cette enceinte a été doublée d'un second mur, qui enveloppait la ville basse jusqu'à la porte C (les deux portes A et B sont celles de Néapolis, port de Philippes, et de Crénides). La muraille orientale, la plus ancienne, reflète encore nettement la conception du roi ; la porte de Crénides, à l'ouest, doit être l'œuvre d'un des successeurs de Philippe. Bref, dès l'époque grecque, on a apporté le plus grand soin à la mise en état de défense et même à la parure extérieure de Philippes ; occupant un de ces sites stratégiques auxquels tenait beaucoup le Macédonien, c'était une de ces « villes-clefs » comme Alexandre devait en fonder pour installer ses colons dans toute l'Asie Mineure. — La fin de l'article traite d'une inscription du III^e siècle ap. J.-C. qui révèle l'existence d'une pentapole non signalée jusqu'ici : cette association n'était pas politique, mais religieuse, et se groupait peut-être autour du culte local d'Artémis Gazoria (l'une des cinq villes, Gazôros, était située, sans doute, dans la partie nord-ouest de la plaine de Philippes)².

Examinant le récit de Diodore de Sicile sur la III^e guerre Sacrée et les problèmes chronologiques qui s'y rattachent, N. G. L. HAMMOND rejette la théorie du « doublet » sur les événements relatés dans les chapitres 24-28 du livre XVI de cet auteur ; repoussant les différents systèmes jusqu'ici proposés — notamment par Schäfer et Pokorny, Kahrstedt, Beloch et nous-même —, il conclut que les Phocidiens ont occupé Delphes en juin-juillet 356, que la guerre Sacrée fut déclarée seulement en l'automne 355 (retard qui s'explique avant tout par la vigueur et les succès de la politique navale d'Athènes en 356-355) et que Philomèlos succomba en l'automne 354 ; vers la même époque, Philippe s'emparait de Pagases ; peu après, Pammenès était envoyé en Asie ; le Macédonien envahira de nouveau la Thessalie en 353, peu avant la prise de Sestos par Charès, et écrasera Onymarchos au printemps 352³. — Tout en acceptant certaines des objections et conclusions d'Hammond (en particulier sur l'expédition de Philomèlos en Locrie occidentale durant l'automne 356 et sur l'époque de la chute de Pagases), nous avons estimé pouvoir maintenir les grandes lignes du système chrono-

1. M. DUCOUX et P. LEMERLE, *L'acropole et l'enceinte haute de Philippes* (B. C. H., 1938, p. 4-19, 11 fig., 7 pl. h. t.).

2. J. ROGER, *L'enceinte basse de Philippes* (B. C. H., 1938, p. 20-41, 7 fig., 8 pl. h. t.).

3. N. G. L. HAMMOND, *Diodorus' Narrative of the Sacred War and the Chronological Problems of 357-352 B.C.* (J. H. S., 1937, p. 44-78).

logique que nous avons adopté en 1915¹. — Traitant du même problème, MLADEN TONEV formule des conclusions plus voisines des nôtres que de celles d'Hammond — notamment sur la date du vote de la guerre Sacrée par les Amphictyons et sur celle de la mort de Philomélos —, mais s'en écartant sur divers points (époque du départ de Pammenès pour l'Asie, des campagnes de Philippe en Thessalie, des opérations de Lacédémone contre Mégalépolis, etc.)².

W. JÄGER consacre à la politique démosthénienne un très intéressant aperçu. Il ne s'agit pas d'une véritable histoire de Démosthène : l'auteur s'abstient souvent de toute analyse précise et serrée des documents ; certains faits et discours importants sont même à peine signalés. Jäger ne dit rien, par exemple, des sentiments qu'inspirait à Démosthène en 354 la politique antithébaine de ses concitoyens (en particulier, d'Hégésippos) ; il passe un peu rapidement (p. 116) sur le procès de Timarque ; il néglige d'examiner les passages de la II^e *Philippique* où l'orateur traite des relations entre le Macédonien, les Thébains et la Phocide en 344 ; il laisse de côté l'ambassade perse de 344/3 ; il n'analyse pas les propositions adressées par Philippe aux Athéniens en 342, ni la harangue d'Hégésippos, qui rappelle à tant d'égards les conceptions démosthédiennes ; une étude approfondie du discours sur les conflits de Chersonèse (cf. p. 169-170) n'eût pas été inutile. L'auteur se borne à quelques lignes fort sommaires (p. 196) sur la complexe affaire d'Harpale, etc. Il est permis également de regretter l'absence d'une bibliographie d'ensemble et, surtout, d'une conclusion où l'on aurait défini avec une certaine ampleur les tendances et les méthodes de Démosthène et apprécié, si possible, la valeur et la portée de ses aspirations et de ses efforts. Mais l'ouvrage de Jäger n'en renferme pas moins nombre d'utiles et pénétrantes remarques, auxquelles nous adhérons d'autant plus volontiers que nous avons déjà formulé des conclusions toutes voisines ou identiques. L'auteur a bien vu, notamment, que, dès l'époque du *Panégryque*, il existe un certain dualisme athéno-spartiate, ce qui n'était nullement le cas en 403-395 (p. 18) : c'est là un indice du relèvement dont la guerre de Corinthe a fait bénéficier Athènes (cf. P. Cloché. *La politique étrangère d'Athènes*, p. 39-41, 48-49) ; il signale fort justement (p. 20) l'importance de l'action de Callistratos à partir de 378 (il eût d'ailleurs convenu de rappeler le rôle de ce personnage en 391) ; il critique avec raison (p. 57) l'opinion d'après laquelle Démosthène fut, dès l'origine, anime de conceptions inflexibles (cf. P. Cloché, *Polit. étr.*, p. 172-173, 176 ; *Démsth.*, p. 36) ; il émet des vues très judicieuses (p. 73, 75, 76) sur la ressemblance entre la politique de Démosthène et celle d'Eubule en 354 (cf. *Polit. étr.*, p. 175, 177, 187-188 ; *Démsth.*, p. 42,

1. P. CLOCHÉ, *La chronologie de la troisième guerre Sacrée jusqu'en 352 av. J.-C.* (*Les Études classiques*, 1939, p. 161-204).

2. MLADEN TONEV, *Die Chronologie des dritten heiligen Krieges und die Jahreseinteilung im XVI. Buch Diodors* (*Studia historico-philologica Serdicensia*, I, 1938. Serdicae, p. 165-212).

45, 56) : s'il y a excès à juger cette attitude de l'orateur incompatible avec ses futurs désirs d'intervention, il est du moins fort exact que Démosthène s'oppose ici nettement à des patriotes exaltés (p. 80), et l'on eût pu ajouter qu'il les combattait avec la même énergie en 346 et après 338 (cf. *Démsth.*, p. 68, 118-119, etc.). Jäger montre aussi très bien qu'en appuyant la requête de Mégalépolis (353/2), Démosthène, hostile à « tout système permanent d'alliance », se préoccupait essentiellement de l'intérêt athénien et, d'ailleurs, défendait une cause peu populaire (p. 87-88 : cf. *Polit. étr.*, p. 173, 183-184, 186 ; *Démsth.*, p. 36, 49-51, 56-57). L'auteur est également fondé à conclure que, dans les affaires de Thrace, en 352/1, Démosthène ne s'est pas inspiré des intérêts du Grand Roi (p. 106 : cf. *Polit. étr.*, p. 195-196 ; *Démsth.*, p. 62) ; il dit avec raison (p. 147) que les efforts d'Eubule et de ses amis pour soulever les Grecs en 348/7 étaient « naturellement voués à l'insuccès » et que Démosthène avait alors perdu tout espoir en une issue victorieuse de la lutte (cf. *Polit. étr.*, p. 220-222 ; *Démsth.*, p. 91, 93-94, etc.) ; il souligne très heureusement (p. 158-159) le sens de l'opportunité que révèle la harangue sur la Paix, dirigée contre les partisans d'une résistance inutile et dangereuse (cf. *Polit. étr.*, p. 237-238 ; *Démsth.*, p. 118-119). S'il examine trop sommairement les motifs possibles ou probables de l'acquiescement d'Eschine, il rappelle justement (p. 166) que cette sentence fut l'œuvre d'une très faible majorité et que le crédit de l'adversaire de Démosthène fut ébranlé (cf. *Polit. étr.*, p. 219 ; *Démsth.*, p. 146-147). Les tendances panhelléniques de la III^e Philippique sont mises en bonne lumière (p. 171-175 : cf. *Démsth.*, p. 160-161, 162, 312, 314). Jäger présente aussi d'excellentes observations sur les succès diplomatiques obtenus en 341-340 par l'orateur, sur l'action des satrapes en 340, sur la brillante victoire dont les opérations de 339 ont couronné la politique démosthénienne (cf. *Démsth.*, p. 167-172, 175-176, 182), sur les résistances que cette politique a rencontrées de la part des possédants (cf. *Polit. étr.*, p. 203-206, 268, 270, 316, etc.). C'est également à bon droit qu'il insiste (p. 184-185) sur les inquiétudes provoquées chez Démosthène par la stratégie de Philippe (d'où les craintes qu'il éprouvera en 339 de voir Athènes obligée à une guerre en rase campagne : cf. *Polit. étr.*, p. 295 ; *Démsth.*, p. 187). Il exprime enfin (p. 191-192) des idées fort acceptables sur l'irritation qu'inspirait aux Hellènes (il serait plus exact de dire : à une grande partie des Hellènes) l'hégémonie de Philippe et d'Alexandre : il s'en fallait de beaucoup qu'après Chéronée la Grèce entière fût ralliée à la cause macédonienne, et même les quelques États dont Philippe avait gagné l'appui ou la neutralité ne devaient pas tarder à modifier leur attitude (cf. *Démsth.*, p. 211, 214, 219, 301)¹. — Selon H. B. DUNKEL, Démosthène fut avant tout un patriote athénien, qui n'éprouva jamais de

1. W. JÄGER, *Demosthenes. The Origin and Growth of his Policy*. Berkeley (California), Univ. of Calif. Press, 1938, x-273 p.

véritables sentiments panhelléniques. S'il existe quelques traces de pareils sentiments dans le discours sur les armements royaux, la harangue prononcée en faveur de Mégalepolis est animée d'un seul désir : voir Lacédémone et Thèbes affaiblies de telle sorte qu'Athènes puisse régner sur l'Hellade entière. La I^{re} *Philippique* ne se préoccupe de Pydna et de Potidée qu'en leur qualité d'anciennes possessions athéniennes ; le discours *pour la liberté des Rhodiens* s'exprime avec beaucoup de sévérité sur les autres Grecs ; la harangue de 346 *sur la Paix* et la II^e *Philippique* sont remplies de méfiance et d'amertume à l'égard des Hellènes (Thébains, Thessaliens, Argiens, Messéniens, etc.) ; dans la III^e *Philippique*, contrairement à l'opinion de Jäger, le panhellénisme n'est qu'un voile destiné à masquer le patriotisme étroitement local de l'orateur : c'est seulement pour mieux assurer la défense de sa ville qu'il proclame la nécessité de sauver les Grecs. Bref, la vraie, l'unique patrie de Démosthène, ce n'est pas l'Hellade, mais Athènes¹.

F. R. WÜST étudie d'une façon très consciencieuse la politique suivie de 346 à 338 par Philippe II, souverain généralement admiré ou détesté et principal artisan du triomphe de l'« hellénisme » sur la « cité ». Dès 346, loin de pratiquer une politique strictement macédonienne, il songeait à grouper les Hellènes sous sa direction contre la Perse ; ses efforts de réconciliation avec Athènes semblèrent sur le point de réussir, comme l'indique l'issue du procès de Timarque ; mais Démosthène — dont l'influence n'a d'ailleurs pas éclipsé celle d'Eubule dès 346 — empêcha ce succès macédonien d'être durable ; l'orateur, il est vrai, ne put réaliser en 343 un rapprochement entre sa patrie et le Grand Roi contre Philippe ; mais il n'en continua pas moins à diriger les affaires athéniennes. Le dénouement du conflit en 338 ne mit pas fin à l'histoire grecque : Chéronée marque seulement une étape importante dans l'évolution de la politique hellénique. Philippe, du reste, n'a ni détruit ni asservi Lacédémone et Athènes : c'est la preuve qu'il ne voulait pas employer la ligue de Corinthe à favoriser le succès de projets tyranniques, mais à assurer vraiment l'unification de l'Hellade².

Sur « Alexandre et les Grecs », V. EHRENBERG présente une série de considérations que domine l'idée suivante : obéissant au désir profond et presque inconscient d'étendre sa puissance, Alexandre avait pour but suprême, non pas l'hellénisation des pays conquis, mais la création d'un empire dont tous les habitants — Grecs, Macédoniens et Barbares — seraient également ses sujets et ses adorateurs ; ce n'est pas la civilisation hellénique, mais sa propre personne, qui ferait l'unité de cet empire ; ce n'est pas à l'extension de la culture grecque, mais à la défense et aux progrès économiques des régions soumises qu'étaient destinées les nombreuses *poleis* dont il couvrit l'Égypte

1. H. B. DUNKEL, *Was Demosthenes a Panhellenist?* (Class. Philol., 1938, p. 291-305).

2. F. R. WÜST, *Philipp II von Makedonien und Griechenland in den Jahren von 346 bis 338*. Munich, C. H. Beck, 1938, ix-189 p.

et l'Asie. En fait, cependant, l'hellénisation du monde sortira des victoires d'Alexandre ; à ce résultat contribua tout aussi fortement l'action d'Aristote : si le philosophe n'avait jamais rêvé, comme son royal disciple, de l'avènement d'une domination universelle, c'est du moins grâce à son œuvre que s'accomplira l'unité scientifique de l'Orient et de l'Occident ; le royaume intellectuel issu de son enseignement correspondra, en somme, à l'empire fondé par l'épée du fils de Philippe¹. — R. BURGARD consacre aux campagnes d'Alexandre un ouvrage fort sommaire et dépourvu de notes, mais assez vivant et renfermant d'utiles citations (empruntées, notamment, au livre de G. Radet) ; un bref résumé précède chacun des chapitres. La bibliographie, très courte et imprécise, ne signale pas les excellentes pages de P. Roussel dans le tome II de *Peuples et civilisations* et de W. Tarn dans le tome VI de la *Cambridge ancient history*². — L'édit d'Alexandre sur la réintégration des bannis (324) fut accompagné d'un ordre sur la teneur duquel les modernes ont beaucoup discuté. Un intéressant article d'A. AYMARD montre que cet ordre n'eut pas pour objet, comme certains l'ont cru, la dissolution des *Koina* helléniques : le *Koinon* achéen, notamment, qu'Alexandre ne fut jamais sollicité de laisser vivre (alors qu'on le pria de rapporter l'édit sur le retour des exilés) et qu'Antipator ne détruisit pas — ce qu'il eût fait si le roi avait donné en 324 un ordre à ce sujet — ne disparaîtra qu'entre 303/2 et 281/0. D'ailleurs, si jamais Alexandre avait prescrit en 324 la dissolution de ce *Koinon* et si, pour une raison ou pour une autre, cet ordre était resté lettre morte, on ne s'expliquerait pas la neutralité observée par les Achéens, ainsi menacés, durant la guerre Lamiaque. En quoi pouvait donc consister l'ordre royal de 324 ? Peut-être — mais c'est là « une simple hypothèse » — Alexandre enjoignait-il aux assemblées des *Koina* de lui voter les honneurs divins³.

G. DIMITRAKOS étudie les rapports de Démétrios Poliorcète avec Athènes. Après une longue introduction sur la politique athénienne jusqu'en 323, l'auteur souligne le contraste qui régnait entre Cassandre, un « vrai Macédonien », et Démétrios, et il rappelle les ardents espoirs que conçurent les patriotes athéniens après la libération de leur cité en 307 ; Athènes et Démétrios avaient d'ailleurs tout intérêt à s'unir, la première pour réaliser ses ambitions renouvelées, le second afin de posséder en Grèce un foyer d'influence. Mais ce bel accord entre un despote et une démocratie ne pouvait durer ; l'alliance de Démétrios avec la remuante Étolie et la renaissance de la ligue de Corinthe inquiétèrent les Athéniens : un conflit était inévitable. Tout en réduisant ses adversaires à l'impuissance, Démétrios s'efforça, du

1. V. EHRENBURG, *Alexander and the Greeks* (trad. de l'allemand par M^{me} R. Fraenkel von Velsen). Oxford, Basil Blackwell, 1938, v-110 p.

2. R. BURGARD, *L'expédition d'Alexandre et la conquête de l'Asie*. Paris, Gallimard, 1937, 252 p., 23 cartes et figures.

3. A. AYMARD, *Un ordre d'Alexandre* (R. É. A., 1937, p. 5-28).

moins, de ressaisir leurs sympathies, mais sans y parvenir ; le soulèvement de 294 faillit entraîner une catastrophe pour Athènes ; elle garda finalement son autonomie, mais dut renoncer à tout espoir de restaurer sa puissance. — La bibliographie établie par Dimitrakos est parfois bien vague et très incomplète ; l'analyse de certains événements (ceux de 321-318, par exemple) est insuffisante¹.

R. FLACELIÈRE publie un important ouvrage sur les Étoliens à Delphes de 301-290 à 191 av. J.-C. Après une introduction où sont étudiés le cadre géographique, l'organisation de Delphes et de l'Amphictyonie au IV^e siècle et les origines de la puissance étolienne, l'auteur expose avec une clarté et une précision remarquables la suite des faits : il montre comment l'Étolie, ayant accompli de brillants progrès de 278 à 245, atteint en 245-226 l'apogée de sa domination, puis déclina, à peu près sans arrêt, de 226 à 191. L'extension considérable de la ligue et les grands ménagements observés à l'égard de l'Amphictyonie expliquent la longue suprématie des Étoliens à Delphes : suprématie qui leur valut un singulier prestige, mais que les Grecs, indignés de voir ces parvenus régner en maîtres sur le vieux sanctuaire, n'ont jamais pleinement acceptée. — De notables appendices et *indices* sont joints à cette savante et précieuse synthèse².

A. AYMARD rappelle que la confédération achéenne ne put se servir de l'Hamarion (sanctuaire de l'ancien dieu indigène Zeus Hamarios), qui dépendait d'Aigion, avant de compter cette ville parmi ses membres, en 276/5. Combien de temps cet usage a-t-il duré ? Selon certains textes de Plutarque, il subsistait encore en 218 pour les assemblées extraordinaires de la ligue (*synklètoi*) : après cette date, des *synklètoi* se réunissent encore à Aigion, mais très rarement : dès la fin du III^e siècle, évidemment, les diverses cités fédérales, jalouses d'Aigion, se sont « mises sur le même plan qu'elle ». Quant aux assemblées ordinaires (*synodoi*), elles ont, quoi qu'en disent la plupart des modernes (d'après un texte de Tite-Live), déserté l'Hamarion bien avant 188 (peut-être dès 256/5, comme tend à l'indiquer un passage de Strabon). En somme, le rôle politique de l'Hamarion dans la confédération hellénistique fut de brève durée : c'est que, cette confédération ayant promptement débordé hors de l'Achaïe, la majorité de ses membres était fort indifférente à l'Hamarion et à son dieu achéen³.

Selon E. BIKERMAN, la victoire d'Antigone Gonatas à Cos, sur la date de laquelle on a fort discuté, paraît devoir se placer vers la fin de juillet 262 ; elle ne ruina pas, comme on l'a cru, la puissance maritime de l'Égypte. Il est vrai que l'échec des Lagides dans la II^e guerre de Syrie les amena à se

1. G. DIMITRAKOS, *Demetrius Poliorketes und Athen*. Hambourg, 1937, 94 p.

2. R. FLACELIÈRE, *Les Aitolien à Delphes. Contribution à l'histoire de la Grèce centrale au III^e siècle av. J.-C.* Paris, De Boccard, 1937, xviii-564 p.

3. A. AYMARD, *Le rôle politique du sanctuaire fédéral achaïen (Mélanges Franz Cumont)*. Bruxelles, 1936, 26 p.).

tourner décidément vers l'Asie et à négliger la Grèce et les Cyclades (notamment Délos), ce qui permit à la Macédoine d'opérer plus librement dans l'Égée ; et encore cette influence macédonienne ne s'est-elle indéniablement exercée qu'à Syros et à Amorgos (sous Antigone Gonatas) et à Céos (sous Démétrios). Quant à la bataille d'Andros, ce fut à coup sûr une victoire d'Antigone Gonatas, mais elle n'appartient pas à la « guerre de Laodice » et nous ignorons à quelle date et sur qui cette victoire fut remportée¹.

Dans une introduction à l'édition de l'*Aratos* de Plutarque, W. H. PORTER apprécie la valeur des sources de cet écrivain, en se montrant sévère pour Polybe et très favorable aux Mémoires d'Aratos ; puis, il examine attentivement et clairement les différentes phases de la carrière du personnage et conclut qu'Aratos réalisa une œuvre importante en faisant de la petite ligue achéenne un vaste État peuplé d'un demi-million d'habitants et davantage. La gloire de cet habile diplomate et chef de parti, il est vrai, fut ternie par diverses défaillances, et Cléomène III est beaucoup plus séduisant et plus cher à certains historiens modernes ; mais on peut reprocher à ce prince d'avoir attaqué les Achéens sans excuse ni justification d'aucune sorte, et Aratos, dont la compétence militaire était si médiocre, réussit du moins à sauvegarder la liberté et le gouvernement populaire².

On doit à W. W. TARN un ouvrage capital sur les Grecs en Bactriane et dans l'Inde de 206 à 150-145 av. J.-C. L'auteur s'est proposé de combler une grave lacune de l'histoire hellénistique : les Euthydémides ont le droit, dit-il, de figurer à côté des Lagides, des Séleucides, des Antigonides et des Attalides ; leur action dépasse même celle de ces derniers en étendue et en importance. Après un bref aperçu sur les différentes sources, grecques et asiatiques, et un exposé fort précis de l'organisation et de la civilisation de l'empire séleucide, Tarn retrace avec un soin méticuleux l'histoire si mouvementée de la dynastie fondée par Euthydème. Cette dynastie a su créer un puissant État-frontière, qui protégea durant plus d'un siècle les Gréco-Iraniens contre les nomades ; en outre, comme Alexandre et à la différence des autres rois hellénistiques, les Euthydémides voulurent associer étroitement leurs sujets indigènes à la direction des affaires publiques. Suspecte à de nombreux Grecs, qui goûtaient fort la politique « nationaliste » et hellénisante d'Antiochus IV, cette expérience devait finalement échouer, mais sa grandeur et sa noble audace n'en méritent pas moins d'être admirées³.

D'après H. VAN EFFENTERRE, le serment des Drériens contre Lyttos n'est pas, comme l'a cru Blass, la copie d'une ancienne inscription gravée *boustrophédon* : il date au plus tôt de la fin du III^e siècle. C'est un texte de cir-

1. E. BIKERMAN, *Sur les batailles navales de Cos et d'Andros* (R. É. A., 1938, p. 369-383).

2. W. H. PORTER, *Plutarch's Life of Aratos*, with introduction, notes and appendix. Cork, Univ. Press, 1937, cv-97 p., 1 carte ; prix : 5 s.

3. W. W. TARN, *The Greeks in Bactria and India*. Cambridge, Univ. Press, 1938, xxiii-539 p., 1 pl., 3 cartes ; prix : 30 s.

constance : le parti favorable à Cnossos et hostile à Lyttos vient de saisir le pouvoir et fait prêter aux jeunes gens un serment dirigé contre ses adversaires ; peut-être s'agit-il du parti démocratique, qui haïssait en Lyttos une colonie spartiate fidèle aux traditions aristocratiques de sa métropole. Le serment doit être prêté d'abord par l'ensemble des citoyens, puis par les jeunes gens dès leur entrée dans la vie civique. Bref, inscription vraiment « originale », attestant une transformation de la politique drérienne et marquant le ralliement quasi total de la jeunesse au nouveau régime¹.

L'étude très méthodique et nourrie de G. DAUX sur Delphes aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. fait suite à celle de R. Flacelière (cf. *supra*, p. 48) et se divise ainsi : chronologie, histoire, description. Les résultats de l'examen chronologique sont présentés en tableaux distincts : prêtrise, archontats, etc. ; l'évolution historique, marquée, notamment, par les rapports de Delphes avec l'Amphictyonie et Persée, et la décadence matérielle et morale, provoquée, en partie, par les luttes civiles de l'Italie, sont très clairement exposées. Enfin, l'auteur décrit fort minutieusement les institutions, l'état de la population, les arbitrages et tribunaux étrangers, les relations avec la Grèce centrale, les royaumes hellénistiques, Athènes et Rome. Une sobre et ferme conclusion montre que Delphes resta jusqu'au début du I^{er} siècle une sorte d'« écho sonore » de l'hellénisme ; le « drame profond » de cette histoire, c'est l'impuissance de la ville et de l'Amphictyonie. La glorieuse cité, il est vrai, réussit à garder son rang jusqu'à l'intervention de Sylla en Grèce ; mais, en la bafouant et en la rançonnant, le général romain mit fin à son prestige et à son rôle ; il y aura bien quelques « renaissances » au temps d'Auguste et au temps d'Hadrien ; mais elles ne rappelleront que très imparfaitement l'éclat du passé². — L'auteur de cette thèse place « vers 125/4 » l'archontat d'Eukleidas : selon E. CAVAIGNAC, il est possible de préciser davantage. Les seules années que permette d'envisager un examen méticuleux sont les suivantes : 127/6, 126/5, 121/0, 118/7 (?), 117/6, 116/5 et 115/4. Or, les deux premières de ces années sont trop hautes ; les quatre dernières, trop basses : reste 121/0. Cette date fournirait un point de repère intéressant pour la chronologie romaine, qui en a besoin dans l'intervalle compris de Caton l'Ancien à Cicéron³.

P. ROUSSEL étudie une inscription de Cyrène renfermant un décret de cette ville, une lettre adressée aux Cyrénéens par « un roi Ptolémée et sa sœur Cléopâtre » et un édit gravé à la suite de cette lettre. V. Arangio-Ruiz, dit l'auteur, n'hésite pas à dater ces textes de la 9^e année du règne de Ptolémée X Sôter II (109/8) et il en conclut à l'inexactitude de l'opinion selon

1. H. VAN EFFENTERRE, *A propos du serment des Drériens* (B. C. H., 1937, p. 327-332).

2. G. DAUX, *Delphes au II^e et au I^{er} siècle depuis l'abaissement de l'Étolie jusqu'à la paix romaine, 191-31 av. J.-C.* Paris, De Boccard, 1936, III-745 p., 5 pl. h. t.

3. E. CAVAIGNAC, *La date de l'archontat d'Eukleidas à Delphes* (R. É. G., 1938, p. 282-288).

laquelle, dès la mort de Ptolémée VII Évergète II (116), la Cyrénaïque fut entièrement séparée de l'Égypte et laissée par testament du roi défunt à son bâtard Apion, l'Égypte revenant à sa femme légitime, Cléopâtre III, qui devait, sous la pression populaire, s'associer son fils détesté, Ptolémée X Sôter II. Combattant l'argumentation d'Arangio-Ruiz, P. Roussel montre que ni la lettre royale ni l'édit n'appartiennent au règne de Ptolémée X Sôter II ; quant au décret de Cyrène, il y est bien question d'un couple royal qualifié de « Dieux Sauveurs » (on nomme en même temps le fils né de ce couple : Ptolémée) : seulement, les documents contemporains et nos maigres données sur Ptolémée X n'appuient guère la thèse identifiant à ce couple Ptolémée X et sa femme Cléopâtre. Bref, la lettre royale et l'édit qui la suit ne peuvent être attribués à Ptolémée X et à sa femme, et il y a difficulté, sinon insurmontable, du moins très réelle, « à reconnaître la mention de ce couple dans l'édit de Cyrène ». Conclusion : l'état actuel de nos sources nous défend d'affirmer que le testament de Ptolémée VII Évergète II n'a pas été immédiatement exécuté et qu'après sa mort la Cyrénaïque est restée, même temporairement, unie à l'Égypte. L'opinion traditionnellement admise à cet égard est à peine légèrement ébranlée — et, en tout cas, n'est pas détruite — par l'inscription dont Arangio-Ruiz fait un emploi abusif¹.

Rappelant les diverses solutions proposées pour la date du troisième incendie de Delphes, A. PIGANIOU estime, comme Perdrizet, que l'invasion des Barbares n'a pu se produire au lendemain des campagnes de Sylla : cet événement doit être contemporain des troubles auxquels eut à faire face en 89-87 le gouverneur de Macédoine. Orose date de 89 l'invasion thrace : c'est aussi en 89 ou, plutôt, en 88 qu'il y a lieu de situer le raid des envahisseurs à Delphes ; il n'est pas du tout démontré qu'ils aient pu complètement piller le sanctuaire ou que les Grecs n'aient pas eu le temps de mettre en lieu sûr les trésors du dieu (encore intacts, dit G. Daux, quand Sylla les confisqua). L'attaque de Scipion, qui avait remplacé le gouverneur de Macédoine au printemps 87, doit avoir précédé la conquête de ce pays par Mithridate en l'hiver 87/6 (il s'est replié sans faire la guerre au roi du Pont)².

J. JANNORAY étudie deux inscriptions delphiques de l'époque impériale : 1° une dédicace à Néron, où est omis le nom de Tibère, qui, cependant, figure d'ordinaire sur les inscriptions mentionnant les ancêtres de Néron. Cette omission est fort explicable : au début du règne de Néron, un scribe ne connaissait guère le stemma de la famille julio-claudienne. On voit aussi que Néron était qualifié d'ἔκγονος de Claude et de Germanicus ; or, à l'époque de cette dédicace, on savait encore très bien que Claude était le père de Néron : on ne pouvait donc entendre le terme « ἔκγονος » qu'au sens fort général de descendant (et non au sens d'arrière-petit-fils) ; 2° une dédicace en

1. P. ROUSSEL, *Ptolémée X Sôter II et Cyrène* (R. É. A., 1939, p. 5-18).

2. A. PIGANIOU, *La date du troisième incendie de Delphes* (R. É. A., 1937, p. 108-110).

l'honneur de Drusilla, sœur de Caligula : elle se place entre l'an 38 (date de la mort de cette princesse) et l'an 41 (fin du règne de Caligula). Drusilla est assimilée ici à une divinité : transformée en compagne du dieu pythien, elle devient « une nouvelle divinité du thiasse apollinien » constitué par Artémis, Létéo et Athéna Pronaia¹.

VII. HISTORIOGRAPHIE. — Selon M. POHLENZ, l'œuvre d'Hérodote doit être prise fort au sérieux : on a eu raison de voir en cet écrivain l'ancêtre intellectuel des anthropologistes et des historiens des religions comparées ; il s'est donné de toute son âme au grand mouvement d'idées qui accompagna l'hégémonie d'Athènes à l'époque de Périclès (dont les sentiments politiques se reflètent en son ouvrage) ; de tous les historiens connus, il est le premier qui ait saisi l'importance du document ; s'il commet bien des erreurs, il voit souvent juste et se montre volontiers impartial. Plus que Thucydide, qui est étroitement attaché au domaine de la cité, il songe à l'Hellade, dont il marque fortement — comme Eschyle — les différences avec l'Asie ; il manifeste aussi plus de fierté nationale, d'optimisme et d'élan que l'historien réaliste et désabusé de la guerre du Péloponèse. C'est grâce à son enthousiasme qu'il réussit à produire une véritable œuvre d'art : l'histoire, en effet, n'est-elle pas foncièrement identique à l'épopée et au drame ? La tâche accomplie par Hérodote devait être nécessairement féconde et créatrice, et c'est à bon droit qu'il a été qualifié de « père de l'histoire »². — Parmi les erreurs d'Hérodote, J. BÉRARD signale celle qui lui fait placer les grands pharaons de la IV^e dynastie à la suite des Ramsès de la XX^e (soit dix-sept siècles environ trop tard). Cette erreur, que l'on a vainement tenté d'expliquer par une intervention de deux tranches du livre II, se retrouve chez Diodore, qui a situé dans la XXIV^e dynastie les grands rois de la IV^e ; or, cet historien n'a pas eu ici Hérodote pour source. La faute commune des deux écrivains semble due au fait qu'ils ont été renseignés l'un et l'autre par des « prêtres » égyptiens, qui étaient, en réalité, des gardiens ou des guides fort ignorants³. — A. DOVATOUR cite, d'après Hérodote (VI, 67), la réponse de Démarate, roi détrôné de Sparte, à une question insolente de son successeur Léotychidas : cette question, dit Démarate, sera pour Lacédémone la source de maux sans nombre ou d'un immense bonheur. Selon la tradition hostile à Démarate, cette réponse était une menace à l'adresse de Sparte, et l'ancien roi n'était qu'un traître, tout prêt à faire appel aux Barbares pour se venger ; mais une autre tradition tenait Démarate pour une victime innocente et refusait de croire à sa trahison. Le récit d'Hérodote

1. J. JANNORAY, *A propos de deux dédicaces delphiques de l'époque impériale* (B. C. H., 1936, p. 374-385).

2. M. POHLENZ, *Herodot : der erste Geschichtschreiber des Abendlandes*. Leipzig, Teubner, 1937, 222 p.

3. J. BÉRARD, *Remarques sur une erreur historique d'Hérodote* (II, 124-156) (R. É. G., 1937, p. 289-292).

est un compromis entre les deux traditions : Démarate, certes, avait été fort irrité de l'arrogance de son successeur ; mais la dernière partie de sa réponse faisait du moins allusion à une victoire possible et éclatante de Lacédémone¹.

Tout en attribuant beaucoup moins d'importance à la mythologie que ses devanciers ioniens, Thucydide, dit L. PEARSON, n'en a pas moins été « généreux à cet égard » si on le compare à Xénophon (voir, entre autres exemples, la brève digression du chapitre 68 du livre II sur la fondation d'Argos Amphilochia). Les lecteurs de Thucydide doivent lui être reconnaissants de n'avoir pas banni de son ouvrage tout élément mythologique ni entièrement secoué l'influence de la vieille école historique d'Ionie : comme Hérodote, il est sévère pour ses prédécesseurs ; mais il ne manque pas d'adopter certains des procédés qui rendaient leurs œuvres lisibles et populaires².

J. HATZFELD a terminé l'édition et la traduction des *Helléniques* de Xénophon. Ce volume possède les mêmes qualités que le précédent (voir notre précédent bulletin, 1937) ; il renferme un grand nombre de notes précises et sobres, où les histoires générales et plusieurs études spéciales sont mises diligemment à profit. Les notes complémentaires placées à la fin de l'ouvrage, un index fort consciencieusement dressé et une carte très claire rendront également de précieux services³. — Examinant de fort près diverses questions relatives à la chronologie des travaux de Xénophon, P. TREVES estime, notamment, que cet écrivain, ayant vécu loin de la Grèce entre 401 et 394, n'a pu commencer avant l'hiver 393 la rédaction de son œuvre historique et même que celle-ci, suivant toute probabilité, date seulement de 390. Les cinq derniers livres des *Helléniques* sont, du reste, sensiblement postérieurs à 390 : en effet, l'accusation lancée contre l'attitude violemment antiathénienne des Thébains en 404 — accusation signalée dans le livre III de cet ouvrage (§ V, 8) — n'a pris naissance qu'en 371 (sans doute sous l'influence du *Plataïque*) : c'est donc de 370-360 environ que date le livre III. Avant d'entamer les *Helléniques*, Xénophon avait déjà pris, comme écrivain, la défense de la mémoire de Socrate : cette tâche apologétique, qui s'ouvrit avec l'*Anti-Polycratès*, fut interrompue en 390-380 par la rédaction de la première partie des *Helléniques* ; le *terminus a quo* de l'*Apologie*, qui n'a certainement pas précédé la paix du Roi, peut être descendu de 385 à 370⁴.

On doit au même auteur une très utile édition du livre II de Polybe. Cette édition est munie de notes fort nombreuses, qui présentent souvent un vif

1. A. DOVATOUR, *La menace de Démarate* (Hérodote, VI, 67) (*R. É. G.*, 1937, p. 464-469).

2. L. PEARSON, *Thucydides and the geographical description* (*Class. Quat.*, 1939, p. 48-54).

3. XÉNOPHON, *Helléniques*, t. II (III-VII). Texte établi et traduit par J. HATZFELD. Paris, Les Belles-Lettres, 1939, 269 p., dont 218 p. doubles ; prix : 40 fr.

4. P. TREVES, *Per la Cronologia di Senofonte* (*Mélanges Desrousseaux*, p. 459-473). Paris, 1937.

intérêt historique. L'introduction et le commentaire mettent en bonne lumière les hautes qualités de Polybe et ses graves défauts (étroitesse de son patriotisme achéen, partialité en faveur de la cause romaine, à laquelle il s'est rallié, etc.)¹. — Entre le récit de Polybe et celui de Tite-Live sur le statut des villes d'Asie après la paix d'Apamée, E. BIKERMAN constate de notables différences : selon Polybe, le Sénat classa les cités en deux catégories : celles qui avaient payé tribut à Attale et celles qui ne l'avaient jamais fait ; d'après Tite-Live, les *Patres* fondèrent leur distinction sur la situation des villes au temps de la bataille de Magnésie, donc au moment même de la conquête. Il faut préférer la seconde version, issue d'un récit annalistique, qui, seul, cadre avec la pratique habituelle du Sénat : quand il s'agissait de régler les droits contestés de villes dépendantes, cette assemblée choisissait pour point de départ la condition de ces cités lors de leur soumission. La responsabilité de l'erreur commise par Polybe incombe à son informateur pergamenien, qui donne des précisions uniquement sur les faits intéressant sa patrie. Suivant les idées helléniques, auxquelles cet informateur restait fidèle, un conquérant ne possédait légitimement une ville que si celui dont il la tenait en avait été le maître légitime : voilà pourquoi, au nombre des cités acquises par Rome, il comptait tout d'abord celles qu'avait jadis possédées Attale I^{er} ; depuis la mort de celui-ci, il est vrai, elles avaient passé à Antiochos III ; mais le roi de Pergame en demeurait le légitime propriétaire : c'est donc de ce dernier seul que Rome avait pu légalement en hériter².

VIII. INSTITUTIONS. — M^{me} M. GUARDUCCI étudie longuement la phratricie dans le monde grec. Après avoir signalé les deux brèves allusions que l'épopée homérique fait à cette institution, elle examine surtout la phratricie attique. Jusqu'à Clisthène, ce fut un organisme formé de plébéiens et de nobles (ceux-ci y détenaient la prépondérance), vivant en marge de la cité, avec ses lois propres, mais sous l'autorité de celles de l'État, et gardant quelques traces des liens anciens de parenté entre ses membres ; après Clisthène, elle perdit presque toute valeur aux yeux de l'État, mais conserva une certaine importance, qu'elle tirait de la tradition familiale et de la religion. Pour se la figurer d'une façon plus précise, il convient de l'étudier dans ses cultes et ses fêtes : M^{me} Guarducci traite successivement de Zeus Herkeios, la plus haute divinité de la phratricie, d'Athèna Herkeia, d'Apollon Patrios, d'Hèphaïstos, d'Artémis, de Dionysos, qui semble n'avoir pas été facilement admis dans la phratricie, etc. La fête principale, ce sont les Apaturies, qui, célébrées très fréquemment et simplement à l'origine, le seront

1. POLIBIO, *Libro secondo delle Storie*. Introduzione, commento storico di Piero TREVES. Naples, Rondinella, 1937, 303 p.

2. E. BIKERMAN, *Notes sur Polybe. I : Le statut des villes d'Asie après la paix d'Apamée* (*R. É. G.*, 1937, p. 217-239).

plus tard annuellement et avec éclat. Bref, la phratrie est née, fort anciennement, d'une véritable « fraternité par le sang » ; ce caractère initial n'a jamais disparu ; mais les Athéniens transformèrent peu à peu la notion de fraternité réelle en une notion plus ou moins élevée de fraternité idéale : une telle évolution cadrerait bien avec la « haute spiritualité » qui les animait. — L'auteur examine ensuite la phratrie dans les îles et colonies ioniennes d'Égée et d'Asie Mineure ; puis, dans les régions éoliennes : notamment en Thessalie et en Phocide, où le plus important de nos documents concerne la phratrie des Labyades, qui groupait 200 membres à la fin du ^{ve} siècle ; la sépulture et le patrimoine étaient communs ; les obligations essentielles, stipulées par serment ; les *tagoi* détenaient l'autorité suprême ; on y rendait de grands honneurs à Apollon ; la fête principale était celle des Boukatia, etc. Cette phratrie présentait un caractère beaucoup plus archaïque que la phratrie attique. M^{me} Guarducci examine également la phratrie en Élide, en Arcadie, à Lesbos et en Asie Mineure éolienne. — Passant en pays dorien, elle montre que la phratrie argienne précéda l'époque de Phidon et de l'expansion d'Argos ; elle traite de la phratrie dans les autres villes du nord-ouest péloponésien, en Crète, à Rhodes et en Carie. Enfin, elle étudie cette institution dans les colonies d'Italie, en particulier à Naples, où la phratrie était le centre de la vie quotidienne, assurait à ses membres une sépulture commune et recevait maintes donations¹.

P. DEMARGNE et H. VAN EFFENTERRE publient, traduisent et commentent une inscription de Dréros : c'est la plus ancienne loi complète que l'on connaisse en Crète. Émanant de l'assemblée des citoyens, elle défendait de réélire les cosmes (magistrats) avant un délai de dix ans (peut-être parce que l'aristocratie, à peine victorieuse de la royauté, craignait l'avènement d'un tyran) ; des sanctions religieuses, financières et politiques frappaient toute violation de cette loi, prototype d'une série de documents analogues. La loi devait être jurée par le cosme, les *damioi* et les « Vingt de la ville » : il se peut que les *damioi* aient eu pour mission de surveiller le cosme et que les « Vingt » aient été des trésoriers chargés de recouvrer les amendes dues pour atteinte à la loi ; mais l'hypothèse inverse est également acceptable : les « Vingt » peuvent fort bien avoir été une commission du Conseil (formé de quarante membres?), devant qui les cosmes étaient responsables².

Dans le tome II de leur savant ouvrage sur la justice en Grèce d'Homère à Aristote, R. J. BONNER et Miss G. SMITH traitent principalement de la technique et de la procédure. Signalons, en particulier, l'intérêt des chapitres sur la sycophantie, où l'on montre la variété des usages qui pouvaient être

1. M. GUARDUCCI, *L'istituzione della fratria nella Grecia antica e nelle colonie greche d'Italia*. I (*Mem. della R. Accad. naz. dei Lincei. Sc. mor., stor. e filol.* : vol. VI, fasc. I, p. 1-100) ; II (*Ibid.*, p. 65-135). Rome, G. Bardi, 1937-1938.

2. P. DEMARGNE et H. VAN EFFENTERRE, *Recherches à Dréros. II : Les inscriptions archaïques* (*B. C. H.*, 1937, p. 333-348).

faits de l'institution ; sur le témoignage, qui apparut seulement au temps d'Hésiode ; sur les procès d'homicide (l'importance de l'idée de souillure est bien mise en lumière) ; sur les appels, trait distinctif de la justice athénienne ; sur le caractère vraiment « judiciaire » de l'arbitrage ; sur les « arrêts » de la Boule des Cinq-Cents, qui sont de simples « recommandations » aux héliastes ; sur le droit de grâce de l'Ecclèsia, corps suprême de l'État et pouvant, à ce titre, annuler les sentences des dikastéria ; sur l'exécution des jugements (l'*apotypanismos* n'est pas, comme on l'a pensé, une innovation de Dracon ; il put être réservé au châtement de certains criminels désignés par la loi : *kakourgoi*, traîtres, meurtriers revenus d'exil sans autorisation, etc. L'usage de la ciguë date peut-être des Trente). Dans l'ensemble, les auteurs sont assez favorables à la justice d'Athènes : ils font observer que les adversaires du régime démocratique eux-mêmes ont reconnu la nécessité d'« accusateurs volontaires » ; les tribunaux, il est vrai, ont pu sembler trop nombreux ; mais on n'était véritablement citoyen que si l'on possédait le droit de juger ; les arrêts des héliastes, sans doute, furent souvent plus passionnés qu'équitables ; mais, à tout prendre, cette justice populaire resta inaccessible à la corruption et à la crainte, et elle était peut-être le meilleur système que la démocratie pût imaginer pour garantir la sécurité des plus modestes citoyens¹.

Examinant la prescription à Athènes, J.-Fr. CHARLES montre, en particulier, que, dans les affaires de caution, on pouvait intenter un procès à la « caution » sans avoir poursuivi au préalable l'emprunteur défaillant ; que, si la « souillure » défendait toute prescription dans les affaires d'homicide, le fait de blesser avec intention de donner la mort n'était pas indéfiniment sujet à poursuites. Voulait-on entamer un procès pour faux témoignage ? Il fallait, sous peine de prescription immédiate, annoncer son dessein avant tout vote du tribunal. Quand on regardait l'État comme lésé, nulle prescription ne garantissait le coupable contre une *graphè*. La prescription ne couvrait point les lois et décrets illégaux ou funestes ; mais la responsabilité de leurs instigateurs (peut-être assimilés à des « nomothètes » temporaires) cessait au bout d'une année. Si aucune prescription légale ne bornait, sans doute, le recours à l'*apagôgè*, le sentiment populaire devait en limiter l'usage. En matière de succession, les procès étaient autorisés contre l'héritier jusqu'à son décès et contre ses descendants durant cinq ans encore. Un magistrat avait certainement le droit absolu de ne pas accepter l'ouverture d'un procès évidemment contraire à la loi sur la prescription ; mais, le plus souvent, il aimait mieux laisser le défendeur intenter une *paragraphe* à l'auteur des poursuites. Enfin,

1. R. J. BONNER et G. SMITH, *The Administration of Justice, from Homer to Aristotle*. II. Chicago, Univ. Press, 1938, 320 p. ; prix : \$ 3,50. — A propos des sentences plus ou moins injustes rendues par le peuple athénien, les auteurs mentionnent avec raison celle qui frappa les généraux vainqueurs aux Arginusés (406) ; mais il y aurait eu intérêt à rappeler que les manœuvres de certains adversaires du régime démocratique, comme Thérémène et ses partisans, exercèrent une influence appréciable sur la marche et l'issue du procès.

la prescription pouvait être suspendue pour diverses raisons (manœuvres de l'adversaire, etc.)¹.

U. KAHRSTEDT étudie minutieusement la notion de magistrature à Athènes, les divers modes d'accès à la fonction publique, sa durée, sa fin, les châtements que l'on y encourait, sa répétition, la reddition de comptes, les pouvoirs financiers et militaires d'un magistrat, ses rapports avec les assemblées, ses privilèges, ses honneurs, etc. ; l'auteur ne se borne pas à un simple exposé : il cherche parfois dans la transformation des circonstances — dans les progrès et les reculs de la démocratie, par exemple — le moyen d'expliquer le fonctionnement des magistratures. Cet ouvrage abondamment documenté rendra de précieux services ; il est permis, toutefois, de formuler sur différents points des regrets ou des réserves. P. 104-107, 111 : il n'eût pas été inutile d'insister sur le caractère politique qu'ont souvent présenté les destitutions et les procès des stratèges, sur l'origine et la qualité de ceux qui accusèrent ces magistrats, etc. — P. 200-210 : l'évolution des pouvoirs judiciaires des Cinq-Cents méritait un examen plus approfondi ; des textes importants, comme le chapitre XL de l'*Ἀθηναιῶν Πολιτείας* d'Aristote, ne sont pas mis à profit ; le décret *I. G.*, I², 114 (signalé p. 208) ne fit que reproduire en 411-410 une ancienne loi sur l'époque de laquelle l'auteur ne suggère aucune hypothèse. L'hostilité démocratique à l'égard de la souveraineté judiciaire du Conseil date-t-elle seulement de 411 (p. 209) ? C'est bien douteux ; les Quatre-Cents, d'ailleurs, formaient un véritable gouvernement et n'étaient nullement comparables à la Boulè des Cinq-Cents (cf. *R. É. G.*, 1924, p. 411-424)².

Suivant L. GERNET, c'est à partir du milieu du IV^e siècle environ que les « actions commerciales » (*dikai emporikai*) formèrent à Athènes une catégorie distincte : elles pouvaient bénéficier, notamment, de jugements rendus dans le délai d'un mois. Cette innovation se rattache au désir qu'éprouvaient alors les Athéniens — peut-être sous l'influence d'ouvrages de Xénophon et d'Isocrate — de garantir au négoce la sécurité juridique : on espérait assurer de la sorte le ravitaillement et l'enrichissement d'une cité à laquelle l'« impérialisme » n'avait pas réussi. L'auteur étudie de très près certains aspects de ces *dikai emporikai* ; il souligne, en particulier, l'importance de la *syngraphè* (contrat privé écrit) dans la pratique commerciale : il y avait là « un moyen de preuve privilégié » dont le rôle était essentiel dans les débats. En somme, l'institution des *dikai emporikai* a autorisé « dans le sens de l'usage commercial » la jurisprudence des *dikastèria*, qui n'avaient encore administré qu'une espèce de *ius civile*³.

1. J. FR. CHARLES, *Statutes of limitations at Athens*. Chicago, The Univ. Libraries, 1938, III-74 p.

2. U. KAHRSTEDT, *Untersuchungen zur Magistratur in Athen*. Stuttgart-Berlin, W. Kohlhammer, 1936, 330 p.

3. L. GERNET, *Sur les actions commerciales en droit athénien* (*R. É. G.*, 1938, p. 1-44).

A. HEUSS publie un important mémoire, rempli de discussions serrées, sur le caractère des relations unissant les cités grecques et les rois à l'époque hellénistique. Il s'attache à prouver que, dans les différents domaines — conclusion d'une alliance, prélèvement d'un tribut, établissement de garnisons, vote d'honneurs divins, attribution de noms de souverains à des villes, régime du monnayage, façon de dater les décrets urbains, envoi d'*épitagmata* royaux, etc. — ces rapports entre cités et princes ne reposent pas sur un fondement juridique bien déterminé. C'est par d'autres voies — notamment en s'alliant aux partis locaux les plus forts — que les rois affermissent ou étendent leur influence sur les villes ; ils imitent ainsi, d'ailleurs, l'exemple donné par les plus puissants des États grecs au ^{vi}e siècle et aux temps classiques. Selon les régions et les circonstances, ils se montrent tantôt libéraux, tantôt autoritaires vis-à-vis des cités ; mais, en général, ils agissent sur ces dernières sans essayer d'en modifier les institutions et la structure (même quand ils les obligent impérieusement à servir leurs intérêts) : c'est qu'ils ne se soucient point d'assurer le triomphe de certaines conceptions juridiques ou constitutionnelles, mais, avant tout, d'employer les villes au maintien de leur autorité personnelle ou au succès de leurs ambitions¹.

Un ouvrage capital d'E. BIKERMAN étudie les institutions fondées par Seleucos Nicator et ses successeurs et disparues « avec la déchéance d'Antiochos l'Asiatique ». Il montre, notamment, comment la personne du roi servait de lien entre les parties si disparates du vaste empire séleucide ; sa domination avait pour bases essentielles la conquête et l'hérédité. L'armée en constituait la garantie la plus solide ; elle était fort nombreuse, mais ne possédait qu'une infanterie médiocre ; on en connaît mal l'administration et l'intendance ; elle avait d'étroits rapports avec la colonisation paysanne ; la marine jouait un rôle de premier ordre. Les revenus ordinaires provenaient de la gabelle, des taxes sur le clergé, des droits de douane et de mutation, du *phoros*, le principal des impôts en argent, versé par cités, tribus et peuples, etc. ; les recettes extraordinaires avaient pour sources les amendes, le butin, l'emprunt, le pillage des sanctuaires, etc. Au point de vue administratif, l'empire était divisé en organismes autonomes (du moins théoriquement) et en « territoires ». Le gouvernement central, qui offrait un aspect nettement personnel, était, pour ainsi dire, « un prolongement du commandement militaire ». L'auteur examine de très près la justice, les finances et le monnayage : le droit de battre monnaie était éminemment royal ; si le souverain l'accordait parfois à des villes ou à des dynastes, il se réservait strictement la frappe des espèces pouvant avoir cours dans tout l'empire. Un chapitre particulièrement important est consacré au culte monarchique : Bikerman insiste sur l'existence d'une religion dynastique, instituée par la royauté —

1. A. HEUSS, *Stadt und Herrscher des Hellenismus in ihren Staats- und Völkerrechtlichen Beziehungen*. Leipzig, Dieterich, 1937, xi-273 p.

au moins depuis Antiochos III — et bien distincte de la dévotion municipale ; le roi lui-même en était le grand-prêtre. Il n'y avait pas, d'ailleurs, de religion d'État : les cultes étrangers étaient parfaitement tolérés. — Un index des mots grecs notables et un index analytique accompagnent ce bel ouvrage, qui comble très heureusement une lacune¹.

STERLING DOW groupe et commente l'ensemble des décrets et autres textes concernant les prytanes athéniens depuis 327/6 — date du premier décret de cette nature qui nous soit parvenu — jusqu'au règne d'Auguste et durant une partie du règne d'Hadrien : le recueil s'arrête à 120 ap. J.-C. Nombre de ces documents figuraient déjà dans les *I. G.*, II², et dans plusieurs tomes d'*Hespéria* ; ils ont été revus et, parfois, complétés ; les autres proviennent des fouilles récentes de l'Agora. Les remarques chronologiques abondent ; un important index prosopographique achève de faire de cet ouvrage une très précieuse contribution à l'histoire politique et administrative d'Athènes².

(Sera continué.)

Paul CLOCHÉ,

Professeur à l'Université de Besançon.

1. E. BIKERMAN, *Les institutions des Séleucides*. Paris, Geuthner, 1938, 268 p. ; prix : 120 fr.

2. St. Dow, *Prytanois : a study of the inscriptions honoring the Athenian councillors* (*Hesperia*, Suppl. I, 1937, 258 p.).

HISTOIRE CONTEMPORAINE D'ESPAGNE

(1788-1923)

Ce Bulletin signale, dans la mesure où les événements ont permis de les dépouiller, les ouvrages parus ces dernières années sur l'histoire de l'Espagne entre 1788 (avènement de Charles IV) et 1923 (pronunciamiento de Primo de Rivera et fin de la royauté constitutionnelle).

GÉNÉRALITÉS. — La deuxième édition (1927) des *Fuentes de la Historia Española*¹, que SANCHEZ ALONSO avait publiées pour la première fois en 1919, constitue un instrument de travail véritablement nouveau. Elle est, en effet, considérablement augmentée : elle compte plus de 13.000 numéros et le XIX^e siècle occupe à lui seul tout le tome II. Elle comprend en particulier maintenant les manuscrits et les travaux relatifs à l'Amérique. Les index et tables sont commodes ; la typographie, toutefois, manque de clarté.

Imposante également par le nombre de ses références, la bibliographie qui accompagne l'*Historia de España*², de A. BALLESTEROS, est loin, pour l'histoire contemporaine, de rendre les mêmes services. La consultation en est difficile, car, à la fin de chaque chapitre, les ouvrages se présentent en un regrettable désordre : d'abord quelques indications sur les plus importants, puis la cohue des références de détail, puis une *Bibliografía suplementaria* ; enfin, une *Bibliografía adicional* qui complètent ou répètent les indications précédentes. Le critère suivant lequel le choix a été effectué reste discutable bien souvent ; il est visible, par exemple, que les dépouillements de revues sont limités à certaines années, et que d'ouvrages totalement étrangers au sujet !

L'histoire contemporaine n'est intéressée que partiellement par les catalogues que J. PAZ Y ESPESO³ dresse des documents espagnols déposés dans

1. *Fuentes de la historia española e hispano-americana*. Madrid, 2^e édit., 1927, 2 vol. in-8°, xvi-633 et 468 p.

2. *Historia de España*, t. V, VI, VII et VIII ; voir ci-dessous la référence complète.

3. *Catálogo de documentos españoles existentes en el Archivo del Ministerio de Negocios Extranjeros de Paris*. Madrid, 1932 ; *Documentos relativos a España existentes en los Archivos Nacionales de Paris, Catálogo y extractos*... Madrid, 1934, in-8°, 388 p.

les archives parisiennes, car ces manuscrits ne dépassent que rarement la fin du XVIII^e siècle. Ceux que conservent les Affaires Étrangères, et qui proviennent d'achats faits par Melchor Ticán, comportent surtout des lettres du diplomate et érudit Azara (mort en 1804). Ceux des autres dépôts offrent quelques pièces de valeur sur la guerre de l'Indépendance.

La bibliographie asturienne de J. SOMOZA GARCÍA SALA¹ montre combien l'histoire locale, tout en continuant évidemment à inspirer trop de travaux du type éloquent et sensible, arrive aujourd'hui à se doter d'instruments de travail excellents, établis d'après les plus strictes méthodes. Classement et description des ouvrages, établissement des index et systèmes de renvois sont ici conçus et exécutés d'impeccable façon.

Nous ne nous arrêtons pas sur les ouvrages récents, assez nombreux cependant, qui embrassent toute l'histoire de l'Espagne, car la période contemporaine y est généralement sacrifiée. Nous présenterons seulement ici la grande *Historia de España* de A. BALLESTEROS Y BERETTA², dont quelques mots ont déjà été dits plus haut. La période contemporaine est couverte par les tomes V, VI, VII et VIII, ce dernier (1936) nous conduisant jusqu'à la chute d'Alphonse XIII, en avril 1931. La présentation est luxueuse et l'illustration abondante — pas très sûre, toutefois : comment a-t-on pu, à la page 87 du tome VII, qualifier de *guerrilleros españoles* en 1811 ces fantassins français de la première République chargeant sous les plis du drapeau tricolore ? Le plan général est clair, peut-être même trop : car c'est bien artificiellement que l'histoire de la civilisation se trouve bloquée en un tome à part pour la période 1700-1808, et dans des chapitres séparés pour les deux tomes 1808-1843 et 1843-1931 (cette coupure 1843 est bien mal placée). Du moins se retrouve-t-on facilement dans les chapitres et paragraphes, et il est commode de posséder en cet ouvrage une histoire de l'Espagne contemporaine à la fois maniable et détaillée. Quant à la valeur scientifique, elle appelle des réserves. Il faut bien constater que, de ses sources abondamment étalées, l'auteur, dans sa production rapide, n'a guère essayé de faire la synthèse, pas même en ce qui concerne les travaux les plus importants. Bien souvent, il se contente de suivre un seul ouvrage, et pas toujours le meilleur (pour la guerre de l'Indépendance, c'est Geoffroy de Grandmaison), et encore sans le critiquer comme il eût fallu.

Dans un cadre plus restreint, voici des histoires de la dynastie bourbonienne. P. ZABALA³ s'y montre exact et précis. A côté de lui, notons M. GIGES

1. *Registro asturiano de obras, libros... exclusivamente referentes al Principado, que no se hallan en bibliografías anteriores*. Oviedo, 1927, in-fol., LXIII-432 p.

2. *Historia de España y su influencia en la Historia Universal*. Barcelone, gr. in-8° ; t. V : 1714-1808 (histoire politique), 1929, 528 p. ; t. VI : 1714-1808 (civilisation), 1932, 815 p. ; t. VII : 1808-1843, 1934, 803 p. ; t. VIII : 1843-1931, 778 p.

3. *España bajo los Borbones*. Barcelone, 1930, in-16.

APARICIO¹ et un ouvrage anglais que nous n'avons pu consulter, celui de R. SENCOURT². Un polygraphe connu, G. DE REPARAZ³, mêle au récit des faits beaucoup de polémique, mais aussi les souvenirs personnels d'une longue carrière, au cours de laquelle ses écrits exercèrent une certaine influence. Il voit dans la politique des Bourbons espagnols une désastreuse déviation : leur goût pour la centralisation et pour une diplomatie active en Europe étaient contraires au génie du pays, qui est le fédéralisme et l'expansion en Afrique.

Pour la période proprement contemporaine, après un manuel de P. ZABALA⁴, le commode petit livre de M. FERNÁNDEZ ALMAGRO⁵ et le tableau historique auquel s'essaya V. BLASCO IBAÑEZ⁶, nous citerons le travail de MC CABE⁷. Son titre, *Spain in revolt, 1814-1931*, donne une idée de la thèse générale : entre les deux dates indiquées, l'histoire entière du peuple espagnol n'est que « l'un des plus héroïques combats de l'histoire moderne pour le droit de se gouverner soi-même ». C'est montrer là un goût décidé pour les larges formules et les idées générales. On pourrait souhaiter qu'il fût accompagné de quelques autres qualités utiles à l'historien, comme le sens des nuances, une certaine objectivité et une suffisante information.

J. BECKER⁸ a étudié toute la politique extérieure de l'Espagne au XIX^e siècle. L'entreprise était prématurée. L'auteur a dû laisser de côté les sources étrangères. Quant aux espagnoles, il ignore beaucoup de celles imprimées ; dans les manuscrites, il ne pouvait évidemment que donner çà et là quelques coups de sonde, dont les résultats sont trop épars pour signifier grand'chose. Ajoutons le manque de rigueur scientifique dans la présentation. On trouve des références de ce genre : « *Dice un historiador...* » Peu d'esprit critique, enfin, dans l'utilisation des sources les plus suspectes : des pages entières des Mémoires de Godoy sont reproduites sans le moindre recoupement.

1. *España bajo la dinastía de los Borbones*. Madrid, 1932, in-8°, 482 p.

2. *Spain's uncertain Crown. The Story of the Spanish Sovereigns, 1808-1931*. Londres, 1932, in-8°, VIII-400 p.

3. *La Constitución natural de España y las de papel*. Barcelone, 1930, in-8°, 252 p. ; *Demolición y reconstrucción*. Barcelone, 1930, in-8°, 304 p. ; *Páginas turbias de historia de España*. Barcelone, 1931, 2 vol. in-8°.

4. *Historia de España, Edad contemporánea, 1808-1923*. Madrid, 1930, in-12.

5. *Orígenes del régimen constitucional en España*. Barcelone, 1928, in-8°, 195 p.

6. *Historia de la Revolución española, desde la Guerra de la Independencia a la Restauración de Sagunto*. Madrid, 1930.

7. *Spain in revolt*. Londres, 1931, in-8°, x-246 p.

8. *Historia de las relaciones exteriores de España durante el Siglo XIX*. Madrid, 1924-1926, gr. in-8°, 3 t. : 1800-1839, 1839-1868, 1868-1900. Sur le XIX^e siècle (intérieur et extérieur), on peut signaler que l'Institut Marx et Engels a réédité l'ouvrage de Karl MARX, *La revolución española, 1808-1814, 1820-1823 y 1840-1843*, publ. par J. ARTILES. Madrid, 1929, in-8°, 201 p.

La vie espagnole au XIX^e siècle, avec sa couleur et sa profonde originalité, a toujours attiré le touriste et l'observateur étrangers. Les récits de voyages en Espagne ont connu une faveur qui n'est pas épuisée, comme en témoignent plusieurs rééditions. Dans celle qu'on fait de ses *Mémoires*, l'imaginative duchesse d'ABRANTÈS¹ fournira des détails à l'historien assez sûr de son sens critique pour oser s'en servir. La comtesse DE ROBERSART² nous renseigne assez bien sur l'état du pays vers 1870. Le *Voyage pittoresque et historique* d'Alexandre DE LABORDE³, publié en 1806, 1811, 1812 et 1820, mais devenu introuvable, a été réédité par R. FOUCHÉ-DELBOSC, qui a rendu là aux hispanisants un service nouveau et signalé : l'ouvrage est important, en effet, non seulement par tout ce qu'il apporte, mais aussi par l'influence qu'il a exercée.

C'est cette influence, et même un peu trop marquée, qu'a retrouvée J. SARRAILH⁴ dans les *Impressions de voyage, de Paris à Cadix*, d'Alexandre Dumas père. Ces cinq volumes, qui irritèrent beaucoup les Espagnols par leurs persiflages superficiels, contiennent, en effet, beaucoup d'emprunts à Laborde, et aussi à Théophile Gautier.

Mais cette dernière source était-elle si mauvaise? R. JASINSKI⁵ juge l'*España* de Gautier « infidèle, et pourtant vraie ». Il y démêle avec finesse ce qui a été vu réellement, ce qui a été pris ailleurs et ce qui fut imaginé. C'est un bon exemple de méthode que cette mise au point de la vision transfigurante et exaltée de Gautier, faite par un esprit subtil, délicat et qui, lui, a su bien voir.

Longfellow passa huit mois en Castille et en Andalousie. I. L. WHITMAN⁶ raconte en détail ce voyage, puis analyse l'influence qu'il exerça sur l'œuvre du poète américain. Vers la même époque, Washington IRVING⁷ fit des recherches d'archives dans les provinces du Sud; Clara Louisa PENNEY publie le journal qu'il tint, notes sèches, parfois de lecture douteuse, avec, çà et là, de petits croquis bien enlevés. Deux autres contributions américaines à l'histoire de la vie espagnole peuvent être signalées, celle de Miss FARNHAM⁸

1. *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, avec une introduction de G. GIRARD. Paris, 1928 et suiv.

2. *Lettres d'Espagne*, nouvelle édit. très augmentée. Paris, 1929, in-8°, 332 p.

3. *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, nouvelle édit. par R. FOUCHÉ-DELBOSC; tirage à part de la *Revue hispanique*, 1925, in-8°, 798 p.

4. *Le voyage en Espagne d'Alexandre Dumas père*, dans *Enquêtes romantiques, France-Espagne*. Paris, 1933, in-16, ix-281 p. (excellente étude sur l'interprétation des romantismes français et espagnol).

5. *L'España de Théophile Gautier, édition critique*. Paris, 1929, in-8°, 292 p.

6. *Longfellow and Spain*. New-York, 1927, in-16, ix-250 p.

7. *Diary, Spain 1828-1829*, ed. from the Manuscript by C. L. PENNEY. New-York, 1926, in-16, xix-142 p.

8. *American travellers in Spain, 1777-1867*, dans *Todd Memorial Volumes*. New-York, 1930, 2 vol. in-8°.

pour la période 1777-1867 et celle de C.-M. MONTGOMERY¹ pour les années 1750-1830. Mais la plus importante est celle où Ch. E. KANY² dépeint la vie à Madrid entre 1750 et 1800.

Ces deux dates, il faut le dire tout de suite, ne signifient rien du tout dans l'histoire madrilène. L'auteur a, d'ailleurs, médiocrement souci des contours de son sujet : pour peindre l'ancien régime, il s'échappe sans cesse dans le xviii^e ou le xvi^e siècle et, à propos de Madrid, disserte volontiers sur la noblesse et les majorats, sur l'Escorial, la Granja ou Aranjuez, sur les chasses et occupations extra-madrilènes de Charles III ou Charles IV. L'absence de conclusion générale achève enfin de donner à un ouvrage cependant nettement divisé un caractère quelque peu indécis. Mais, en somme, mieux valent des digressions que des lacunes, et de celles-ci on note bien peu (la principale est la vie de cour, qui est très superficiellement traitée). L'ouvrage est solide, la documentation sérieuse. Elle provient de trois sources utilisées avec de l'esprit critique : les archives, les souvenirs ou journaux de voyage, les œuvres littéraires, en particulier les *saïnetes* de Ramón de la Cruz. La bibliographie est utile, les plans intéressants, les gravures caractéristiques et les textes reproduits bien choisis. A cette technique sérieuse se joint un heureux effort de sympathie pour comprendre les gens et l'époque. Le travail rendra service, non seulement aux spécialistes de la littérature, comme le souhaite l'auteur, mais aussi à tous les historiens³.

En Espagne, nous aurons à le remarquer, l'étude des faits politiques affectonne la forme de la biographie. Le goût national pour les individualités se retrouve dans l'histoire de la vie intellectuelle. Il serait pourtant bien utile de pouvoir consulter des monographies sur les conditions faites à la pensée et à la recherche ; on trouvera quelque chose de ce genre dans les volumes de M. ALCOCER Y MARTINEZ⁴ sur l'Université de Valladolid et dans le livre que J. A. BRANDT⁵ consacre aux origines de l'Espagne contemporaine. Mais c'est à des personnalités que s'attachent R. GARCIA Y GARCIA⁶, J. B. TREND⁷ et H. JESCHKE⁸ ; le premier se place entre 1830 et 1930, le second dans la deuxième moitié du xix^e siècle et le troisième se borne à cette génération de 1898, dans laquelle l'amertume du désastre subi à Cuba amena une réaction violente et, par contre-coup, le remarquable réveil intellectuel du xx^e siècle.

1. *Early Costumbrista Writers in Spain, 1750-1830*. Philadelphie, 1931.

2. *Life and manners in Madrid, 1750-1800*. Berkeley, 1932, in-8°, xiii-483 p.

3. Sur le cadre de la vie madrilène, le *Madrid* de P. GUINARD (Paris, Les Villes d'art célèbres, 1935, in-fol., 196 p.) offre des pages remarquables par leur information et leur pénétrante finesse.

4. *Historia de la Universidad de Valladolid*. Valladolid, 1925, t. V, in-8°.

5. *Toward the new Spain*. Chicago, 1933, in-8°.

6. *Los apologistas españoles, 1830-1930*. Madrid, 1935, in-8°.

7. *The origins of Modern Spain*. Cambridge, 1933, in-8°.

8. *Die Generation von 1898 in Spanien*. Halle, 1934, in-8°, 106 p.

Menéndez Pelayo¹ se trouve étudié dans ces volumes, et la place qu'il tint dans l'ordre de l'esprit ne permettait certes pas de l'oublier. On mesurera mieux cette place en lisant la correspondance que, de 1877 à 1885, il échangea avec le grand romancier Valera et qui, pour cette époque, constitue le meilleur tableau de la vie intellectuelle.

Diverses études de détail ont tenté de mesurer les influences française et allemande sur la pensée espagnole².

Au cours du XIX^e siècle, les idées conservatrices eurent dans la Péninsule des champions peu connus et sur lesquelles quelques pages, dans le tableau que M. LEGENDRE³ a tracé de l'histoire espagnole, attirent l'attention. Ces pages sont neuves, dans un livre qui l'est tout entier, et qui ne redoute point l'originalité. Plus d'un réagira fortement devant une attitude aussi personnelle, mais nul n'y pourra nier une connaissance profonde et directe de l'âme espagnole et l'intérêt de multiples aperçus. Les soixante pages où F. MARTÍNEZ LUMBRERAS⁴ retrace toute l'évolution de la pensée traditionaliste au XIX^e siècle ne sauraient creuser bien profondément le sujet et elles se ressentent des passions actuelles, mais elles constituent un commode exposé d'ensemble. Un des représentants les plus marqués de l'école conservatrice fut, aux alentours de 1848, Donoso Cortés, écrivain, journaliste et homme politique. C. SCHMITT⁵ et E. SCHRAMM⁶ s'attachent à montrer dans quelle mesure sa position idéologique aida à la constitution d'une doctrine antilibérale; on retiendra surtout le portrait qu'ils tracent de l'homme et de ses multiples activités.

P. JOBIT⁷ a consacré ses deux thèses à ceux qu'il nomme les éducateurs de l'Espagne contemporaine et qui sont les disciples directs ou lointains du philosophe allemand Krause. Le sujet était vaste, car, dans l'ordre de l'esprit, cette « querelle » fut l'un des grands événements du siècle, et depuis 1850 il n'est pas un intellectuel qui n'y ait pris parti. En 1843, le philosophe Sanz del Río fut envoyé en mission en Allemagne. Grâce surtout à l'influence

1. *Epistolario de Valera y Menéndez Pelayo*, publ. par M. Artigas FERRANDO y P. SÁINZ Y RODRIGUEZ. Madrid, 1930, in-8°, 255 p.

2. R. CARRERAS BULBENA, *Influencia de los afrancesados en los Constitucionalistas, 1752-1850*, dans *Boletín de la Academia de Bellas Artes de Barcelona*, 1929. — G. SCHREIBER, *Spanien und Deutschland, ihre kulturpolitischen Beziehungen*, dans *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Band I, Reihe I. Münster, 1928 (voir aussi I. Reihe, 2. Band, 1930). — M. ARTIGAS, *Aspectos del hispanismo en la Alemania actual*. Madrid, 1927, in-12.

3. *Nouvelle histoire d'Espagne*. Paris, 1938, in-8°, 323 p.

4. *El pensamiento y la acción tradicionalista en España durante el siglo XIX*, dans *Boletín de la Universidad de Granada*, février et octobre 1938.

5. Donoso Cortés, *su posición en la historia de la Filosofía del Estado Europeo*. Madrid, 1930, in-8°.

6. *Der junge Donoso Cortés*. Münster, 1933, in-8°; *Donoso Cortés, Leben und Werk eines spanischen Antiliberalen*. Hambourg, 1935, in-8°, 155 p.

7. *Les éducateurs de l'Espagne contemporaine*; I : *Les krausistes*; II : *Lettres inédites de D. Julián Sanz del Río*. Paris, 1936, gr. in-8°, xxiii-297 et 173 p.

d'un Allemand, professeur en Belgique, Ahrens, il devint à Heidelberg un disciple fervent de Krause et en rapporta la doctrine dans son pays. Nommé en 1852 professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Madrid, il travailla ardemment à répandre « la vérité » krausiste. Autour de lui se forma vite « une famille spirituelle..., un cercle amical qui vécut un même credo philosophique », et dont, après la mort de Sanz del Rio (1869), le chef fut Fernando de Castro. Le mouvement prospéra, car il venait à son heure. Au milieu du XIX^e siècle, l'Espagne, bien qu'elle comptât des personnalités intellectuelles marquantes et un grand penseur, Balmes, se trouvait dans une indéniable « misère philosophique », et la décadence des Universités ou centres de recherches était profonde. Mais les invasions étrangères et les proscriptions avaient créé dans la Péninsule des mouvements d'idées nouveaux : les Espagnols maintenant voyageaient et, dans le domaine intellectuel, subissaient davantage les influences du dehors. Celle de l'Allemagne, apportée par Sanz del Rio au moment où l'on sentait le besoin d'une régénération, propagée avec ardeur par des apôtres courageux, honnêtes et sûrs d'eux-mêmes, s'étendit vite. Le récit des résistances qu'elle rencontra est des plus instructifs ; la plus forte fut celle des néo-catholiques et de leur organe *El Pensamiento español* (1860-1874).

La persécution qu'en 1875 la Restauration déclencha contre les universitaires krausistes donna au mouvement une physionomie nouvelle. Afin de pouvoir continuer à enseigner, Francisco Giner de los Rios fonda l'*Institución Libre de Enseñanza* (1876)¹. L'influence de l'homme et de l'école fut profonde. Zozaya dit, avec quelque exagération sans aucun doute, que « toute la nouvelle Espagne est fille de Giner ». Il est de fait qu'à partir de la deuxième décade du XX^e siècle, la pédagogie nouvelle a, de plus en plus, largement inspiré l'enseignement officiel. Elle se fondait sur un moralisme décidé, sur le rôle donné à la conscience des élèves et au sentiment de leur responsabilité, sur le souci d'une éducation harmonieuse et vraiment complète.

Aux éloges qu'il décerne aux krausistes pour leur œuvre d'éducateurs, P. Jobit joint quelques critiques qui achèvent le tableau. Ils furent, dit-il, des réformateurs trop ambitieux et pressés. Sur le terrain politique, ils s'unirent aux progressistes, et, si leur part est grande dans le mouvement d'idées qui, en 1868, balaya les Bourbons, elle l'est peut-être aussi dans le fiasco final de cette révolution. Dans le domaine religieux, ils constituèrent l'avant-garde du mouvement moderniste et entrèrent assez gratuitement en lutte avec l'Église. En politique extérieure, ils portèrent sur la France, qu'ils jugèrent à travers Royer-Collard et Cousin, un jugement un peu sévère et rapide, que, d'ailleurs, leurs successeurs ont révisé. En philosophie, en-

1. Cf. F. GINER y M. B. COSSÍO, *En el cincuentenario de la Institución Libre de Enseñanza*. Madrid, 1926. — M. B. COSSÍO, *El Instituto-Escuela de 2^a Enseñanza*. Madrid, 1926.

fin, ils manquèrent véritablement de base ferme et de vigueur intellectuelle.

L'auteur est peut-être un peu indulgent pour les krausistes. Certes, il les connaît bien, quoiqu'il néglige trop les travaux allemands sur les relations intellectuelles germano-espagnoles, et son étude est pleine, solide et fine. Mais il n'a pu les laver du reproche que leur adressa durement Menéndez Pelayo d'avoir mis la pensée nationale à la remorque d'un philosophe allemand de troisième ordre, que dans son pays même nul ne connut. Il eût pu également faire ressortir de façon plus nette combien, en fin de compte, fut insignifiante l'influence directe que le krausisme exerça sur la nation. Comme le remarquait finement García Morente, là comme dans le cas du pétrarquisme, de l'érasmeisme et de la philosophie française du XVIII^e siècle, il y eut divorce entre une minorité distinguée et la masse du pays, masse qui comprend non seulement le peuple, mais aussi la haute société toujours unie et mêlée à lui, masse peu intellectuelle et peu disciplinée, mais qui sent en elle la tradition et le vigoureux génie national.

L'ESPAGNE, LA RÉVOLUTION ET NAPOLÉON. — Les études d'ensemble sur l'histoire économique et sociale de l'Espagne pendant la grande crise révolutionnaire et impériale sont bien peu nombreuses, et les érudits locaux ont là beaucoup de terrain à défricher. Mais il faut dire aussi que le manque de bonnes monographies sur le XVIII^e siècle, sur la question des majorats par exemple, rend ces recherches difficiles. Le tableau d'ensemble que G. DESDE- VISES DU DEZERT¹ avait donné de l'Espagne sous l'ancien régime, et que réédite la *Revue hispanique*, reste encore utile, quoique peu sûr et très inégal comme information. Le *Jovellanos* de L. SANTULLANO² équivaut à une étude d'ensemble sur les idées économiques, sociales et pédagogiques des années 1788-1808, car l'influence qu'exerça alors Jovellanos, soit comme homme d'État, soit comme écrivain, fut très profonde. Cette biographie solide, suivie d'extraits bien choisis des principales œuvres, en donne une bonne idée. L'étude de M. Alfaya LOPEZ³ sur les théories économiques et sociales de 1800 à 1820 forme comme la continuation de ce travail. Mais la matière est ici plus difficile encore, car les années de Cadix furent un vrai bouillonnement intellectuel. L'auteur aurait dû au moins analyser de plus près les œuvres essentielles. On retiendra la place importante qu'occupèrent dans ce mouvement les *Sociedades Económicas de Amigos del País*, et le rôle de premier plan joué par Martínez Marina et par Canga Argüelles avec sa *Teoría de las Cortes*.

Les crises financières entre 1793 et 1808 peuvent être étudiées dans les

1. *L'Espagne de l'ancien régime*, édition revue dans *Revue hispanique*, 1925 (p. 225-651), 1927 (p. 1-556), 1928 (p. 1-485).

2. *Jovellanos*, dans *Biblioteca de la cultura española*. Madrid, 1936, in-12.

3. *Noticias para la historia económica y social de España, 1800-1820*. Ségovie, 1924, in-8°, VII-222 p.

biographies d'un homme qui, à un certain moment, tint entre ses mains à la fois le Trésor et le ravitaillement du royaume, le financier français Ouvrard. On s'adressera au travail que O. WOLFF¹ a consacré à ce curieux personnage. Celui de A. ARTHUR-LÉVY² coud bout à bout, sans critique ni recoupement, des extraits empruntés aux mémoires du temps, à ceux de Mollien, de Joseph Bonaparte, et surtout aux plus suspects de tous, à ceux d'Ouvrard lui-même. On trouvera des éléments utiles, bien que l'information présente des lacunes, dans la monographie de F. ÉVRARD³ sur un des principaux articles du commerce franco-espagnol à cette époque, les laines.

Les campagnes sur les Pyrénées entre 1793 et 1795 n'ont inspiré aux historiens militaires que de brèves études : celles de F. HERNÁNDEZ SANZ⁴, de J. PARÈS⁵ et du médecin général ROUFFIANDIS⁶.

La Révolution française amena dans la Péninsule de nombreux émigrés. Quelques détails nouveaux sont apportés sur leur compte par le journal de l'abbé Branet⁷, par l'espèce de rapport qu'en 1801 Mgr Le Quien de Laneufville⁸ adressa à Bonaparte et par les contributions de A. RISCO et de R. RECOULY⁹ à l'histoire des aventures qu'eut en Espagne le futur Louis-Philippe I^{er}. Ces émigrés eurent-ils de l'influence sur la mentalité et les opinions de ceux qui les accueillaient ? Pourquoi, d'autre part, les idées révolutionnaires françaises eurent-elles si peu de force de pénétration, restèrent-elles inassimilées ? Pourquoi, en Espagne, les contre-révolutionnaires représentaient-ils le sentiment national et les *jacobinos* sentaient-ils l'étranger ? Les études de détail précises que réclament ces questions n'ont pas tenté grand monde au cours de ces dernières années.

En revanche, les archives diplomatiques ont été diligemment explorées. Voici d'abord l'exposé d'ensemble de R. KONETZKE¹⁰ sur la politique extérieure d'Aranda. Il en ressort que cet esprit net et clairvoyant comprit très

1. *Die Geschäfte des Herrn Ouvrard*. Francfort, 1932, in-8°, 350 p.

2. *Un grand profiteur de guerre : Ouvrard*. Paris 1930, in-8°.

3. *Le commerce des laines d'Espagne sous le Premier Empire*, dans *Revue d'histoire moderne*, juillet 1937.

4. *Episodios de la guerra de los anglo-españoles contra Francia, vistos desde Mahón, 1793-1795*, dans *Revista de Menorca*, 1932 et 1933.

5. *L'escadre espagnole à Toulon en 1796*, dans *Communications au Congrès archéologique de Besançon*, 1932.

6. *Les hôpitaux de l'armée des Pyrénées-Orientales*, dans *La Révolution française*, 1937.

7. *Journal d'un prêtre réfractaire réfugié en Espagne, 1791-1800*, publ. par J. BARADA. Auch, 1927, in-16, xi-xxiv-178 p.

8. A. DEGERT, *Le clergé landais émigré en Espagne pendant la Révolution*, dans *Bulletin de la Société de Borda*, 1929.

9. *El duque Luis Felipe de Orleans en la guerra de la Independencia*, dans *Razon y Fé*, 1924 et 1925 ; *Louis-Philippe, roi des Français*. Paris, 1930, in-12 ; sur les rapports entre l'Espagne et les Orléans sous la Révolution, puis l'équipée du duc en Espagne sous l'Empire.

10. *Die Politik des Grafen Aranda*. Berlin, 1929, in-8°, 217 p.

bien l'importance pour son pays de l'amitié française, ou plus exactement le danger que les appétits anglais présentaient pour l'Amérique. L'essentiel de l'ouvrage porte sur les efforts que fit Aranda jusqu'à sa chute pour empêcher la rupture avec la France, puis pour ménager une réconciliation avec elle.

M^{lle} J. CHAUMIÉ¹ analyse en détail la correspondance des agents diplomatiques que le cabinet de Madrid entretint en France pendant la Révolution. Leurs dépêches entre 1789 et septembre 1791 ayant été déjà utilisées et plus ou moins publiées par A. Mousset, cette période a été laissée de côté. Mais les années 1791-1793 étaient très peu connues et méritent pourtant de l'être. Elles le méritent même tellement que nous regrettons de voir la haute compétence et la conscience de l'auteur s'employer simplement à donner « un guide pour les historiens de la Révolution française » dans les archives espagnoles. Malgré tout l'intérêt que leur ajoute une excellente introduction, ces brefs résumés sont peu utiles à qui ne pourra fréquenter l'*Archivo Histórico Nacional*. C'est dommage, car cette sèche analyse suffit à nous convaincre, comme l'auteur l'est lui-même, que, surtout du 20 juin au 10 août 1792, la correspondance d'Iriarte, chargé d'affaires à Paris, mériterait une publication *in extenso*. Enfin, tel quel, ce travail montre l'orientation générale de la diplomatie espagnole en 1791 et 1792 : désir sincère d'entente avec la France, où Madrid voit son seul appui contre les inquiétantes visées des Anglais sur l'Amérique ; mécontentement devant l'attitude anglophile et hispanophobe des Jacobins ; vif souci de ne pas compromettre Louis XVI et, par suite, froideur vis-à-vis des émigrés et des puissances centrales.

Les mêmes traits apparaissent dans la correspondance, publiée par le marquis DEL SALTILLO², du chargé d'affaires français à Madrid, Bourgoing, d'avril à septembre 1792. Elle est adressée à un intime ami de Bourgoing, le marquis de la Colonilla, à Bilbao, et porte sur des questions personnelles et sur les rapports franco-espagnols. Ces lettres, écrites avec une liberté presque totale, donnent la physionomie de l'ambassade française en ces mois difficiles : compromis à la fois par les intrigues des émigrés et par la propagande indiscrete à laquelle se livrait la fraction jacobine de son personnel, peu considéré, peu informé, hésitant et pessimiste, Bourgoing vécut là de bien mauvais moments. A noter aussi les détails qu'il donne sur la chute de Florida Blanca.

Les Bourbons installés à Parme au XVIII^e siècle vivaient sous l'étroite tutelle de leurs cousins français et espagnols. L'histoire de ce condominium, et surtout de la crise qu'il subit sous la Révolution, pouvait tenter un érudit.

1. La correspondance des agents diplomatiques de l'Espagne en France pendant la Révolution, dans *Bulletin hispanique*, 1935 et 1936.

2. *Un comerciante bilbaíno del Siglo XVIII : el marqués de la Colonilla, 1742-1816*, Madrid, 1932, gr. in-8°, 131 p.

H. BÉDARIDA¹ s'est contenté de donner l'inventaire analytique des sources que Simancas et l'*Archivo Histórico Nacional* conservent sur ce sujet. Ce travail est sans doute regrettablement rétréci dans sa conception, mais bien fait. Il montre comment la Révolution eut pour effet de placer Parme exclusivement dans l'orbite espagnole; les relations diplomatiques devinrent étroites entre les deux cours, et aussi les artistiques: échanges de traductions, d'éditions, de peintres et graveurs. Mais la campagne d'Italie mit Parme à la merci du Directoire et, dès lors, la politique de Madrid vis-à-vis de la France compta comme facteur important le désir d'obtenir pour le beau-frère et cousin de S. M. C. le traitement le plus indulgent possible.

Les chercheurs américains confirment les résultats obtenus par leurs confrères d'Europe sur la place importante que tint dans la diplomatie espagnole de l'époque révolutionnaire le souci de protéger les colonies contre les convoitises britanniques. L'excellent historien argentin CAILLET-BOIS² montre, dès la crise de Nootka Sound, les craintes ressenties au sujet du Rio de la Plata, puis cette inquiétude arrivant en 1796 à une véritable obsession. Les travaux de A. P. WHITAKER³ sur la Louisiane et ceux de C. L. LOKKE⁴ sur Saint-Domingue prouvent, de leur côté, quel rôle essentiel joua la question coloniale dans le désir qu'à partir de 1794 l'Espagne éprouva de liquider son conflit avec la France et surtout de mettre fin à sa dangereuse alliance avec l'Angleterre.

Tous ces travaux donnent un exemple de ce que peuvent fournir sur l'histoire (et pas seulement sur l'histoire diplomatique) de la Péninsule les dépôts d'archives étrangers. Les érudits espagnols ne les hantent guère, et, cependant, ceux du Vatican et de l'Europe centrale ont encore beaucoup à livrer.

Depuis l'étude que nous avons faite des origines diplomatiques et politiques de la guerre de l'Indépendance⁵, il a paru quelques travaux nouveaux. Parmi les publications de textes, à côté de quelques lettres sans importance de Godoy et d'une très douteuse de Napoléon⁶, citons le journal d'un officier espagnol, LA QUADRA⁷, qui fit partie du corps mis à la disposition de

1. *Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne, 1731-1802; inventaire analytique des principales sources...* Paris, 1927, gr. in-8°, VIII-215 p.

2. *Ensayo sobre el Río de la Plata y la Revolución Francesa*. Buenos-Aires, 1929, in-4°, 124-cccxi-4 p.; *La controversia del Nootka Sound y el Río de la Plata*, dans *Humanidades*, 1929.

3. *The Mississippi question, 1795-1803, a study in trade, politics and diplomacy; Godoy's knowledge of the terms of Jay's treaty*, dans *American Historical Review*, 1930.

4. *Saint-Domingue in Anglo-Spanish Diplomacy in 1795*, dans *The Hispanic American Historical Review*, 1936.

5. A. FUGIER, *Napoléon et l'Espagne, 1799-1808*. Paris, 1930, 2 vol. gr. in-8°.

6. L. CALVO, *El correo de Napoleón, Cartas inéditas de Godoy y de la reina Maria Luisa*, dans *El Sol*, août 1933; G. DESDEVICES DU DEZERT, *Une lettre de Napoléon*, dans *Estudios... in memoriam de Adolfo Bonilla*. Madrid, 1930, t. II.

7. A. DE LA QUADRA, *Memorias de los acontecimientos en el Ejército de Dinamarca... diciembre 1808*, publicadas I. BAUER. Madrid, 1932, in-8°.

Napoléon par Charles IV et envoyé en Danemark. Les Espagnols se sont toujours intéressés aux aventures de ces bataillons qui, sous le drapeau national ou sous les aigles impériales, représentèrent leur pays jusqu'au fond de l'Europe. Le manuscrit de La Quadra, dont l'existence était dès longtemps signalée, devait un jour ou l'autre être donné à l'impression ; il la méritait, d'ailleurs.

La reine Marie-Louise et son favori Godoy ont trouvé des biographes — nous ne disons pas des historiens. Pour la première, c'est le marquis DE VILLA-URRUTIA¹. L'ouvrage de H. R. MADOL² sur le second n'aurait même pas à être cité. D'une grande faiblesse de documentation, il ne présente comme sources nouvelles que certaines dépêches des ministres de Prusse à Madrid ; il ignore jusqu'à l'existence de Pérez de Guzmán, qui consacra sa vie entière à étudier Godoy. En revanche, il recueille pieusement les légendes innombrables et abracadabrantes qu'accumulèrent sur la cour de Charles IV la malignedé des Madrilènes, l'imagination des pamphlétaires étrangers et les commérages du corps diplomatique. Le tout, d'ailleurs, était déjà usé jusqu'à la corde par cent récits du type pittoresque-scandaleux : en fallait-il un cent unième ?

Parmi les travaux de détail, une bonne contribution portugaise de Q. VEL-LOSO³ apporte des précisions sur la guerre des Oranges, à la suite de laquelle le Portugal dut céder Olivença (1801). Comme sous la Révolution, les affaires d'Italie touchent de très près celles d'Espagne, puisque le royaume d'Étrurie, donné par Bonaparte à la fille de Charles IV, constituait le gage de la fidélité des Bourbons à l'alliance française. Ce point de vue est à peine effleuré dans la médiocre biographie que le prince Sixte DE BOURBON⁴ a composée de la reine. Un historien italien, G. DREI⁵, a pu être plus original, grâce aux documents trouvés dans les archives privées des princes de Bourbon-Parme. L'étroite connexion déjà notée entre la politique européenne de l'Espagne et sa politique coloniale continue à se manifester sous le Consulat et l'Empire. L'importance que présente la question de la contrebande et du commerce britanniques est mise en lumière par D. B. GOEBEL. La cession à la France de la Louisiane et les répercussions qu'eut sa rétrocession aux États-Unis font l'objet des travaux de A. P. WHITAKER⁶ et E. W. LYON⁷.

1. *Mujeres de antaño : la reina María Luisa, esposa de Carlos IV*. Madrid, 1927, in-8°, 215 p.

2. *Godoy, das Ende des alten Spanien, der erste Diktator unserer Zeit*. Berlin, s. d. (1932), in-8°, 325 p. ; traduction espagnole. Madrid, s. d., 251 p. Cf. articles du même dans *Revue d'histoire diplomatique*, juillet 1935, et dans *Preussische Jahrbücher*, 1930.

3. *Como perdemos Olivença*. Lisbonne, 1933, in-8°.

4. *La reine d'Étrurie*, 1928, in-8°.

5. *Il regno d'Etruria, 1801-1807*. Modène, 1935, in-8°, vii-264 p.

6. *British trade to the Spanish colonies, 1796-1823*, dans *The American Historical Review*, janvier 1938 ; *The retrocession of Louisiana in Spanish Policy*, *Ibid.*, avril 1934.

7. *Louisiana in French Diplomacy*, 1934, in-8°, 274 p.

Il n'a paru qu'un petit nombre de mémoires inédits sur la guerre de la Péninsule. Ceux du général ROSSETTI¹ sont décevants. Mêlé à des événements de première importance (la mission de Savary, le 2 mai à Madrid, Bayonne), Rossetti n'a point songé à noter avec précision ce qu'il avait vu de ses yeux, mais à recueillir les informations de haute politique qui circulaient autour de lui, et dont la valeur était bien faible. Lorsque, plus tard, fait prisonnier, Rossetti en est réduit à consigner les faits de son existence quotidienne, la valeur de son journal augmente singulièrement. Du côté anglais, voici le témoignage de Sir F. S. DARWIN².

Les travaux sur l'histoire contemporaine de l'Espagne sont pauvres en œuvres de très longue haleine, conçues sur un vaste plan et menées avec ténacité jusqu'à bonne fin. Lorsque nous voyons s'en achever une, et qui, dans toutes ses parties, fait admirer une impeccable maîtrise technique et la plus intelligente largeur de vues, c'est avec une vraie joie que nous saluons l'ultime volume qui vient la couronner. Avec le tome VII (qui mène les opérations d'août 1813 à l'armistice que Wellington signa avec Suchet le 17 avril 1814) se clôt la grande *History of the Peninsular War* que Ch. OMAN³ avait commencée près de trente ans auparavant. Dans cette ample construction, tout est de main de maître. Les sources espagnoles, portugaises, anglaises, françaises ont été vues de façon exhaustive. Les opérations sont retracées après reconstitution sur le terrain, et le récit en prend un accent de réel qui frappe. Les acteurs, grands ou petits, de l'interminable et monotone tragédie sont étudiés avec cette sympathie et cette équité qui font comprendre. Les répercussions sur l'économie du pays, sur son régime politique, sur la diplomatie européenne sont marquées avec l'importance qui leur revient. L'évolution de l'art militaire, enfin, se marque de façon lumineuse tout au long de ces volumes ; on y voit se préciser et se perfectionner le système anglais de la ligne mince et des feux puissants qu'elle permet, tandis que la tactique des armées napoléoniennes se fige dans l'emploi de lourdes colonnes agissant par le choc : telle fut la dernière manœuvre de l'infanterie française dans cette guerre (la charge de Taupin à Toulouse), et ce sera son erreur sans rémission à Waterloo⁴.

Les biographies de Wellington intéressent largement l'histoire d'Espagne. Citons celle de P. GUEDALLA⁵, mais essentiellement celle que nous devons à

1. *La guerre d'Espagne. Journal inédit*, publ. par R. RECOULY, dans *Revue de France*, 1931.

2. *Travels in Spain and the East, 1808-1810*. Cambridge, 1927, in-12, 131 p. Cf., dans *Le Carnet de la Sabretache*, 1932 et 1933, documentation de M. de Tascher Ch. Nougier, du docteur Jardin.

3. *History of the Peninsular War*, t. VII. Oxford, 1930, in-8°, XII-575 p.

4. Cette question, ainsi que plusieurs autres relatives à la guerre de la Péninsule, est traitée dans un autre ouvrage de Ch. OMAN, *Studies of the Napoleonic Wars*. Londres, 1929. Rappelons que la *Revue* a déjà rendu compte de l'œuvre que le colonel GRASSET a entreprise, *La guerre d'Espagne, 1807-1813*, et qui en est actuellement au t. III (juin-juillet 1808).

5. *Wellington*. New-York, 1931, in-8°, XIII-536 p.

l'un des maîtres de l'histoire militaire, J. FORTESCUE¹; on y trouve, en particulier, un portrait d'ensemble du *Duke* comme chef d'armée, qui est frappant d'intelligence et de vérité. C'est sans aucun doute la fin de la guerre d'Espagne, et non pas la campagne de Waterloo, qui constitue le chef-d'œuvre de Wellington. Le major général BEATSON² s'est attaché à l'étude de cette époque. Il n'ajoute rien d'absolument essentiel à Oman, mais de ses exposés très clairs et d'un jugement sûr (peut-être un peu apologétiques) ressortent avec netteté les caractéristiques militaires de Wellington : la minutieuse préparation, l'usage magistral des effets de surprise et l'appréciation exacte et instantanée des possibilités soudaines qu'offre le champ de bataille. Telle est, par exemple, à l'un des combats livrés sur la frontière, la sûreté avec laquelle il repéra un intervalle laissé un instant entre les divisions Taupin et Rouget, y introduisit instantanément le 52^e et coupa la ligne française.

Pour cette même période des opérations, on verra également les études de M. ETCHÉVERRY³ et celles, appuyées sur les archives de la Guerre, du colonel VERMEIL DE CONCHARD⁴. Sur la collaboration portugaise, nous disposons maintenant d'un instrument de travail qui est trop réduit à cet aspect du conflit et dont la conception générale laisse un peu à désirer, mais très soigné, la bibliographie de Ch. AYRES DE MAGALHAES SEPULVEDA⁵. Enfin, les exploits de quelques guerrilleros fameux, l'Empecinado, le curé Merino, Mina, ont été contés dans des biographies de valeur inégale, mais dont aucune n'est bien critique⁶. D'ailleurs, leur moindre défaut est d'attribuer à la guerrilla une importance qu'elle eut sans doute au début, mais qu'elle perdit bientôt au profit de l'armée régulière. Même à cette époque, un envahisseur arrivait assez vite à convaincre les populations que mieux valait pour elles ne pas se mêler des opérations militaires.

Pendant les six années de la guerre de l'Indépendance, mais surtout au début, l'autorité fut généralement exercée dans les provinces non envahies par les Juntas locales. Nous avons raconté l'histoire de l'une de celles qui gouvernèrent les Asturies⁷. L'étude de I. GARCIA RAMILA⁸ a l'intérêt de

1. *Wellington*. Londres, 1925, in-8°, XIV-247 p.

2. *Wellington : the Bidassoa and Nivelle*. Londres, 1931, in-8°, XI-224 p.

3. *Campagne de 1813-1814 au pays basque*, dans *Gure herria*, 1925.

4. *De Vitoria à Toulouse, campagnes de 1813-1814*, dans *Annales du Midi*, 1928.

5. *Dicionario bibliográfico da Guerra Peninsular*. Coïmbre, 4 in-4°, 1925-1930. Sur la coopération portugaise, cf. aussi A. FERRÃO, *A 1ª invasão francesa, 1807-1808*. Coïmbre, 1925, in-4°, CCCXVII-478 p., et *Serie chronologica da correspondencia... do general Bernardim Freire de Andrade*, dans *Boletim do Arquivo Historico Militar*, 1931.

6. G. MARAÑÓN, *El Empecinado, visto por un inglés*. Madrid, 1926, in-8°, 218 p. — E. DE ONTAÑÓN, *El cura Merino*. Madrid, 1933, in-12. — M. L. GUZMÁN, *Primeras armas de Javier Mina*, dans *Revista de Occidente*, Madrid, 1931.

7. A. FUGIER, *La Junte Supérieure des Asturies et l'invasion française, 1810-1811*. Paris, 1930, gr. in-8°, XVII-208 p.

8. *España ante la invasión francesa, las Juntas provinciales...* Madrid, 1929, in-8°, 123 p.

montrer quelle existence réelle, effective avaient ces organismes dès avant le soulèvement de 1808, quelle éducation politique et administrative possédaient déjà leurs membres. La résistance espagnole, on le voit bien ici, apparaissait à ses débuts comme beaucoup moins improvisée et populaire qu'on ne le dit souvent.

Si l'on veut pénétrer plus avant dans la vie du pays pendant la guerre, il faut s'adresser aux études locales : à côté de productions sans valeur, elles comptent des travaux qui montrent les progrès réels de la recherche scientifique. Tels sont des ouvrages comme celui de A. GALLEGO Y BURIN¹ sur Grenade et ceux de F. CAMP² sur la Catalogne. Mais une autre source peut aussi être utilement consultée : les mémoires des prisonniers de guerre et les travaux faits sur eux. On y trouve, en effet, souvent d'utiles renseignements sur l'état de la nation adverse, sur la psychologie des populations, les conditions de vie et de ravitaillement, l'exercice de l'autorité militaire et civile. Aussi la vie de l'Espagne non envahie apparaît-elle de très intéressante façon dans le beau volume où M. GEISENDORF-DES GOUTTES³ achève de raconter la captivité des soldats napoléoniens capturés à Cadix et à Baylen. Les éléments du récit sont d'ailleurs largement puisés dans les archives provinciales et auprès des érudits locaux. L'histoire des Baléares et des Canaries en est entièrement renouvelée pour cette époque. A ces sources s'ajoute l'apport des dépôts centraux espagnols, des archives suisses et françaises, des mémoires, dont les moindres relatifs au sujet ont été dépistés. Pour les Canaries, en particulier, où l'on interna les marins capturés à Cadix, le récit est d'une nouveauté entière. Pour les Baléares, à côté de la vie tolérable qu'on menait à Majorque, voici « le dénuement de Minorque, la solitude d'Iviça, l'infinité détresse de Cabrera ». Partout où passent les prisonniers, l'Espagne de l'arrière apparaît souffrant d'une demi-disette, administrée par des autorités mal obéies, brûlant de haine contre l'étranger. On saisit là combien profondément et durement le pays fut secoué par la guerre, et l'on comprend que toute l'histoire de son XIX^e siècle s'en soit trouvée marquée.

Si l'on passe du côté josphiste, on trouve sur le gouvernement central un ouvrage insuffisant encore, mais utile, les deux derniers tomes de GEOFFROY DE GRANDMAISON⁴. On ne doit pas y chercher le récit des opérations, car

1. *Granada en la Guerra de la Independencia*. Grenade, 1928, in-4^o, 178 p. Voir aussi M. A. ORTÍ Y BELMONTE, *Córdoba durante la Guerra de la Independencia, 1808-1813*. Cordoue, 1930.

2. *Figueras en la Guerra de la Independencia*. Barcelone, 1926 ; *Introducció a l'estudi de la guerra napoleònica a Catalunya, 1808-1814*, dans *Estudis Universitaris Catalans*, 1927 ; *Itinerari general de la invasió napoleònica*. Barcelone, 1930. Signalons la réédition (1931) de P. CONARD, *Napoléon et la Catalogne*. Sur le Levant, cf. Genovés AMOROS, *Valencia bajo los Franceses*. Valence, 1932.

3. *Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire, geôles et pontons d'Espagne* ; t. II : *Les archipels enchanteurs et farouches, Baléares et Canaries, Cabrera, l'île tragique*. Genève, 1937, in-4^o, XXII-645 p.

4. *L'Espagne et Napoléon* ; t. II : 1809-1811, et t. III : 1812-1814. Paris, 1925 et 1931.

l'auteur est ici mal informé et a vraiment peu le sens des réalités militaires. Mais il connaît bien les rapports entre Joseph et son redoutable frère ; il utilise bien la correspondance (qu'il édita jadis) de La Forest, représentant de Napoléon à Madrid. On ne s'attendra pas, en revanche, à trouver autre chose que des anecdotes dans la biographie que le marquis DE VILLA-URRUTIA¹ a voulu faire de Joseph. Sur la réelle activité que le roi intrus déploya dans le domaine artistique, le marquis DEL SALTILLO² apporte d'utiles indications en étudiant, avec d'importantes pièces justificatives, l'œuvre de Frédéric Quilliet, commissaire des Beaux-Arts. C'est en particulier Quilliet qui présida aux immenses déménagements de trésors artistiques qui s'effectuèrent de l'Andalousie et de l'Escorial vers Madrid. Au même auteur, on doit une brève biographie d'un gentilhomme de Joseph, le marquis de Arneva³.

L'administration locale josphiste est peu étudiée. L. HONORÉ publie un mémoire dû au préfet des Bouches-de-l'Èbre, Villeneuve-Bargemon⁴, sur l'état de son département en 1812-1813. Les Espagnols qui acceptèrent de collaborer avec l'envahisseur font l'objet des travaux de C. VIÑAS MEY⁵, qui les traite avec équité. S'ils ne sont pas représentés comme l'élite intellectuelle de l'Espagne, contrairement à une opinion assez courante, s'ils ne sont pas lavés dans tous les cas de l'imputation d'égoïsme et d'excessif attachement à leurs intérêts personnels, du moins apparaissent-ils bien souvent comme des citoyens dévoués qui acceptèrent des charges publiques dans le dessein de protéger leurs compatriotes et qui rendirent de la sorte d'appréciables services. Leur administration, du reste, valut bien celle des réformateurs de Cadix.

On le voit, la production sur les aspects non militaires de la guerre de l'Indépendance est d'une certaine importance. Mais il faudrait encore bien des travaux de détail avant que cet aspect puisse être retracé en un tableau d'ensemble analogue à celui que Ch. Oman vient d'achever pour l'histoire des opérations.

FERDINAND VII (1814-1833). — Avec le règne de Ferdinand VII, ce sont uniquement des travaux d'histoire politique et diplomatique que nous avons à présenter.

La vie de la cour, avec son incroyable enchevêtrement d'intrigues puériles, et la personnalité du roi semblent faites tout exprès pour les amateurs d'histoire romancée. Ceux-ci trouveront à se satisfaire dans les ouvrages du mar-

1. *El rey José Napoléon*. Madrid, 1927, in-12.

2. LASSO DE LA VEGA, marqués DEL SALTILLO, *Mr Frédéric Quilliet, Comisario de Bellas Artes del Gobierno Intruso, 1809-1814*. Madrid, 1933, in-4°, 94 p.

3. *Un gentilhomme de José I, el marqués de Arneva, 1757-1837*. Madrid, 1925, in-8°.

4. *Mémoire statistique sur le département des Bouches-de-l'Èbre, 1812-1813*, publ. par L. HONORÉ, dans *Comité des travaux historiques, section d'histoire moderne*, fasc. XIV, 1928.

5. *Nuevos datos para la historia de los afrancesados*, dans *Bulletin hispanique*, 1924 et 1925.

quis DE VILLA-URRUTIA¹. Les historiens s'adresseront à une source plus sûre, mais qui exige bien des recoupements encore ; il s'agit de huit rapports que, du 14 janvier au 4 novembre 1816, le ministre de Portugal à Madrid, José Luis DE SOUZA², envoya à sa cour. Ils sont d'un homme habile et renseigné et eussent mérité un commentaire plus serré. On y trouvera beaucoup de détails sur la disgrâce de Lardizabal et de Cevallos, de nombreux renseignements sur les projets d'unions matrimoniales entre Espagne et Portugal (Ferdinand VII et Maria Izabel, D. Carlos et Maria Francisca) et une bonne idée des machinations embrouillées, étroites et basses de la camarilla. On comprend que, dans un tel milieu, un homme droit, honnête, énergique, distingué intellectuellement comme Diego Clemencin n'ait pu tenir longtemps. J. PUYOL³ montre son passage au ministère en 1822, puis sa retraite dégoûtée, à laquelle il applique les paroles prononcées par Sancho en quittant l'île Barateria : « Ce ne sont pas des farces à faire deux fois. »

On peut, avec S. CANOVAS CERVANTES⁴, placer le premier pronunciamiento à l'année 1814, qui vit le retour de Ferdinand et sa violation des promesses libérales solennellement faites. Le soulèvement de Riego en 1820 est étudié par Eugenia ASTUR⁵, et le bon spécialiste de l'histoire de la presse, A. GALLEGO Y BURÍN⁶, y joint quelques renseignements sur les journaux de cette période. Après la réaction de 1823, dont nous parlons ci-dessous, quelques tentatives eurent encore lieu contre l'absolutisme du roi et de Calomarde. Celle d'Espoz y Mina, préparée dès 1826 et qui raconte J. PUYOL⁷, visait à constituer un État ibérique sous les Bragance ou sous un Bourbon français, tentait d'obtenir l'appui du duc d'Orléans, de Canning, du tsar et de Bolivar. M. NUÑEZ DE ARENAS⁸ montre, à propos de l'expédition de Vera en 1830, comment Louis-Philippe aida à préparer le coup de main pour forcer Ferdinand VII à le reconnaître, puis retira son appui dès que cette reconnaissance eut été obtenue.

1. *Fernando VII, rey absoluto, la ominosa década de 1823 a 1833*. Madrid, 1931, in-8°, 230 p. ; *Las mujeres de Fernando VII*. Madrid, 1925, in-8°, 123 p.

2. *A Côte de Fernando VII, de Espanha, vista pelo embaixador de Portugal*. Lisbonne, 1926, in-8°, III-64 p.

3. *Don Diego Clemencin ministro de Fernando VII, recuerdos del Ministerio del 7 de julio de 1822*, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1928, t. XCIII, p. 136-306.

4. *El primer pronunciamiento, año 1814*. Madrid, 1930, in-12.

5. *Riego, estudio histórico-político de la Revolución del año veinte*. Oviedo, 1933, in-4°, 350 p. (ouvrage également porté au nom de E. García Rayón Infanzón y Valledor, dont Astur est le pseudonyme).

6. *Datos para la historia del periodismo español : una colección de periódicos del reinado de Fernando VII, 1820-1823*, dans *Estudios... in memoriam de Adolfo Bonilla*. Madrid, 1927, in-4°.

7. *La conspiración de Espoz y Mina, 1824-1830*. Madrid, 1932, in-8°, 180 p.

8. *Espanoles fuera de España. La expedición de Vera en 1830*, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1927.

Parmi les facteurs qui amenèrent l'intervention française de 1823, on ne saurait, après les recherches de J. SARRAILH¹, faire une part trop grande à l'action du général Eguía. Ce vieux Basque absolutiste fut, comme l'écrivait en 1820 notre ambassadeur à Madrid, La Garde, « le pivot sur lequel roule la politique de S. M. C. ». A force d'organiser en Navarre des troubles antilibéraux, qui déclenchèrent ceux de Catalogne, il réussit à faire désirer à la majorité du pays une intervention de la Sainte-Alliance qui mit fin au régime constitutionnel. Le rôle de Chateaubriand dans la genèse de l'expédition est mieux connu depuis la thèse de M. BEAU DE LOMÉNIE². On suivrait, toutefois, l'auteur avec une plus entière confiance si la documentation de l'ouvrage était indiquée moins sommairement, les références moins imprécises et le ton général moins laudatif. Chateaubriand aurait conçu le plan d'intervention dès la révolution italienne de 1821 et dans des vues essentiellement « de grandeur française et de défense monarchique ». Sans doute faut-il y ajouter quelques considérations personnelles. Ses projets pour apaiser la révolte des colonies espagnoles ne manquent pas, au reste, d'ampleur.

GEOFFROY DE GRANDMAISON³ a entrepris de narrer l'expédition de 1832, sujet pas très neuf cependant. Le principal intérêt de son ouvrage consiste dans les onze lettres inédites de Chateaubriand qu'il publie. Quant au reste, c'est fondé surtout sur des mémoires comme ceux de Boislecote, Saint-Chamans, Damas, Mesonero Romanos. Ce sont là sources bien suspectes, et elles exigeaient une critique serrée qu'on n'aperçoit guère. L'auteur vise, d'ailleurs, à l'effet littéraire, à un ton preste et dégagé qu'il croit très militaire. Tout cela ne nous apprend pas grand'chose.

D'une toute autre qualité sont les chapitres où J. SARRAILH⁴ expose l'œuvre de la Régence de Madrid. Il s'agit du gouvernement provisoire qu'en mai 1823 établit le duc d'Angoulême et qui administra le royaume jusqu'à la libération de Ferdinand VII, en octobre. Cette période est très caractéristique de la réaction absolutiste : alliance avec l'Église, création de la Surintendance de Police, rétablissement des anciens cadres militaires, financiers et administratifs, émeutes antilibérales sournoisement provoquées et jamais réprimées. Les résultats furent rapides : « En quatre mois, la Ré-

1. *Un défenseur du trône de Ferdinand VII : le général Eguía, premier comte du Real Aprecio*, dans *Bulletin hispanique*, 1925. Cf. J. L. GOYOAGA Y ESCARIO, *El general Ramón Francisco de Eguía, Conde del Real Aprecio*. Madrid, 1925.

2. *La carrière politique de Chateaubriand de 1814 à 1830*. Paris, 1929, 2 gr. in-8°. Sur Chateaubriand et l'Espagne, cf. travaux de Nuñez de Arenas (*Revista de filología española*, 1925) et L. Stinghamber (*Études*, 1927).

3. *L'expédition française d'Espagne en 1823*. Paris, 1928, in-8°, 275 p. Cf. une monographie sur l'Extremadoure de L. Duarte, dans *Revista del Centro de Estudios Extremeños*, 1927.

4. *La Cont-Révolution sous la Régence de Madrid, mai-octobre 1823*. Bordeaux, 1930, in-8°, 152 p.

gence avait à peu près complètement rétabli l'ancien système d'absolutisme. » A ce tableau s'ajoute celui, tout à fait neuf, de l'intervention française considérée du point de vue politique. C'est au début seulement que les troupes expéditionnaires furent accueillies avec sympathie par le peuple; elles se l'aliénèrent bientôt par la protection que ces « fils de saint Louis », venus pour rétablir l'absolutisme, accordaient aux libéraux persécutés. Ce « paradoxe politique » les honorait sans doute, mais disposait mal en leur faveur un pays où, selon le mot de Chateaubriand, « on n'a aucune estime pour l'indulgence ». Les libéraux, de leur côté, quoique protégés par les Français, continuaient à les détester en tant que soutiens de Ferdinand VII. En fin de compte, l'armée d'occupation se trouva bientôt dans une situation qui, du point de vue moral, sinon du point de vue militaire, rappelait 1808. Les sources ont été vues de façon très complète : presse, dépêches diplomatiques, et surtout papiers de la Surintendance de Police, véritable trésor ignoré. La méthode est impeccable. Voilà un type de sujet bien choisi et bien traité.

Flux et reflux des révolutions rejetaient à chaque fois à l'étranger les réfugiés politiques. Chefs militaires et civils n'étaient pas trop à plaindre; pourvus en général de quelques ressources, ils trouvaient souvent des appuis dans le pays qui les abritait; en France, M. NUÑEZ DE ARENAS¹ cite Mérimée. Mais les soldats en haillons et les petits bourgeois ou gens du peuple sans sou ni maille, « l'émigration collective », devaient être entretenus par leurs hôtes; J. SARRAILH² étudie le dépôt de réfugiés qu'en 1831 l'on forma à Montmorillon : les difficultés de l'installation, la vie monotone, les protestations contre une discipline tracassière.

Si, pendant le règne de Ferdinand VII, l'Espagne se trouve encore mêlée à la grande politique européenne³, dont ensuite elle se retirera pour longtemps, ce n'est pas seulement par les répercussions de ses luttes intérieures; c'est aussi, et au premier chef, en raison de ses difficultés coloniales. D. G. MOLINARI⁴ montre, de façon documentée et précise, la place qu'elles ont tenue. En 1814, Ferdinand s'est cru assez fort pour réduire à lui seul ses colonies révoltées. Mais, bien vite, il constate son impuissance et sollicite l'aide militaire de l'Angleterre. C'est mal s'adresser : Castlereagh veut avant tout ne point rompre les liens commerciaux que son pays a établis avec les anciennes

1. Pour Rivas et M^{me} de Manterola : *Revue hispanique*, 1929, et *Revista de Filología española*, 1928.

2. *Réfugiés espagnols en France au XIX^e siècle : le dépôt de Montmorillon, 1831-1833*, dans *Bulletin hispanique*, 1928. Sur les émigrés, cf. aussi les communications de J. Deleito y Piñuela aux congrès de Bilbao et de Cadix (1927).

3. Sur la liquidation des guerres européennes, on peut signaler la réédition, augmentée, de VILLA-URRUTIA, *España en el Congreso de Viena*, 1928, in-8°, 326 p. Elle utilise la correspondance du plénipotentiaire espagnol Labrador.

4. *Fernando VII y la emancipación de América, 1814-1819*, dans *II^o Congreso internacional de Historia de América*, 1937 t. IV.

possessions espagnoles, et il n'offre qu'une médiation. Le cabinet de Madrid se tourne alors vers la Russie, qui l'accueille beaucoup mieux et lui promet les vaisseaux nécessaires au transport des troupes. Mais, à ce moment, le Portugal opère un coup de force qui complique la situation : il annexe les territoires situés au nord du Rio de la Plata, depuis longtemps contestés entre l'Espagne et lui ; l'Angleterre, naturellement, le soutient. Dès lors, le conflit Madrid-Lisbonne ne fait que couvrir l'opposition Saint-Petersbourg-Londres. Cette opposition se manifeste sur la scène européenne, et D. Molinari montre les dessous hispano-américains du congrès tenu à Aix-la-Chapelle. Sous le prétexte espagnol, c'est aussi sur le terrain colonial que s'affirme la rivalité entre la Russie (maintenant puissance américaine) et l'Angleterre. Madrid, cependant, hésite entre les deux antagonistes, et, en août 1818, pour se concilier l'Angleterre, va jusqu'à lui offrir la partie espagnole de Saint-Domingue. Au lendemain d'Aix-la-Chapelle, Ferdinand VII doit constater qu'il a échoué dans ses espoirs d'obtenir un appui en Europe contre ses colonies révoltées, et il se décide à agir seul.

Cependant, l'Espagne jouait aussi sur un autre tableau : elle espéra, jusqu'à 1820, que des négociations directes avec les insurgés amèneraient un arrangement. C'est là ce qu'établissent deux importants ouvrages de l'excellent historien argentin Mario BELGRANO¹. Envoyé en mission par les « insurgés » du Rio de la Plata, Rivadavia se trouvait à Londres en compagnie de Sarratea et de Belgrano, lorsqu'il reçut des ouvertures du ministre d'*Estado*, puis fut invité à se rendre à Madrid. Là, au cours de pourparlers délicats, il se conduisit, M. Belgrano le démontre, en irréprochable patriote ; mais des intrigues, menées parallèlement à sa mission par Sarratea et Cabarrus, firent tout échouer. De même, l'âpreté avec laquelle Rivadavia maintint le principe de l'indépendance empêcha d'aboutir la négociation qu'il reprit à Londres avec l'ambassadeur espagnol San Carlos. Le cabinet de Madrid, Cevallos en particulier, avait mis dans l'affaire beaucoup plus de raideur qu'il n'eût convenu à ses faibles moyens d'action. Il répéta la même faute en présence d'une suggestion française. Convaincu que l'Espagne serait impuissante à soumettre ses colonies, Richelieu lui avait fait insinuer d'accorder aux provinces de la Plata l'indépendance, mais sous le sceptre d'un infant. « L'émancipation postérieure de l'Amérique », écrivait-il, « à laquelle il faut se résigner parce qu'elle est dans l'ordre immuable de la nature, se verrait ainsi retardée, et l'on pourrait se préparer à la rendre moins dangereuse pour notre vieille Europe en y acclimatant les formes du gouverne-

1. *Rivadavia y sus gestiones diplomáticas con España, 1818-1820*. Buenos-Aires, 1934, in-8°, 123 p. ; *La Francia y la monarquía en el Plata, 1818-1820*. Buenos-Aires, 1933, in-8°, 320 p. Ferdinand VII fut représenté officiellement à Londres de 1812 à 1817, et officieusement à Paris de 1820 à 1822 par Fernan Nuñez ; cf. VILLA-URRUTIA, *Fernan Nuñez el Embajador*. Madrid, 1931, in-8°, 266 p.

ment monarchique. » Montmorency-Laval, sur l'ordre de Richelieu, puis de Desselte, tâcha de convertir Madrid à ce projet. Le récit de sa négociation, mené par M. Belgrano avec clarté et beaucoup de pénétration, constitue un véritable tableau de la cour en 1818-1820, de son atmosphère générale et de ses personnages principaux, Casa-Irujo, le roi. Sans rejeter l'idée d'un infant à Buenos-Aires, l'Espagne ne cessa d'opposer à l'idée d'indépendance celle de souveraineté. Le tsar l'appuyait. En avril 1820, tout cassa : Ferdinand VII venait de perdre sa dernière chance de conserver, au moins en partie et indirectement, ses colonies.

André FUGIER,

Professeur à l'Université de Lyon.

(Sera continué.)

Le gérant : R. LISBONNE.

de
on,
un
de
nt
lle
II
di-